

# **LA LEGENDE DE MURAT**

roman

par **Erik S. LARSEN**

© 2007  
Editions Lulu.com

***« Soyez vous-mêmes acteurs des changements  
que vous souhaitez voir dans le monde. »***

**Mahatma Gandhi.**



Si vous lisez ces pages, c'est qu'ils m'ont eu. Retrouvé et abattu. Ces dernières semaines, j'ai fait des copies de mon récit que j'ai disséminées à plusieurs endroits de la ville, des lieux où tôt ou tard elles finiront par être découvertes. Car je sais que mon heure approche, la dernière je veux dire, et l'idée que mon histoire disparaisse avec moi m'est insupportable. Il faut que le monde sache. Il faut que la vérité éclate au grand jour après mon élimination. Oui, je suis le détenteur d'un secret qui doit me survivre et je m'y emploie pendant que je le peux encore.

Dans ma vie d'avant, on me payait pour faire passer l'information, c'était mon métier. Un beau métier. Même si j'en rajoutais parfois un peu pour aiguïser la curiosité du public. C'est vrai, je reconnais avoir quelquefois travesti la vérité autrefois. Mais cette fois je n'ai fait que restituer les faits tels que je les ai vécus, là-bas, en Normandie.

Comme chacun sait, depuis que le roi Charles a décrété l'isolement complet du duché de Normandie, nul n'est en mesure de dire ce qu'il s'y passe. Quelques uns sont bien parvenus à s'y infiltrer, Dieu sait comment, mais nul n'en est jamais ressorti. Personne.

Sauf moi. Certains de mes rares confidents m'ont avancé que j'affirmais cela uniquement dans le but de me faire valoir, pour devenir une légende vivante, mais c'est faux. Je suis réellement revenu de cet enfer, et je me moque pas mal de devenir une légende. D'ailleurs, j'en étais déjà une, là-bas, en Normandie, et pour ce que ça m'a rapporté...

A cause d'elle, je m'oblige à changer de nom tous les mois ou à peu près, à tel point que parfois je perds le fil des changements effectués et surprends mes interlocuteurs en leur sortant deux noms différents dans la même conversation. Et quant à ma blessure à l'oreille, véritable enseigne commerciale à même de me faire repérer dans la foule la plus épaisse, je suis contraint de la maquiller chaque matin à l'aide d'une cire qui ne cesse de fondre dans la chaleur infernale de ce pays de sable et de terre brûlée

dans lequel j'ai trouvé refuge. Voilà ce qu'elle m'a rapporté, la légende !

Non, si je parle aujourd'hui de ces choses c'est parce que je les ai vécues, voyez-vous. Je les ai vécues jusqu'à la nausée.

A telle enseigne qu'il me faut régulièrement mettre de l'ordre dans mes souvenirs, remonter le plus loin possible en m'appliquant à tout noter jusque dans le moindre détail. Pour cela, j'ai mis à profit les enseignements du Maître du projet. Car c'est lui qui m'a entraîné pendant de longs mois à soigner mes récits et je sais, par expérience, que plus on s'applique à décrire un événement ou une série d'événements, mieux on les comprend. Alors je gratte le papier, je me relis, je me corrige, et de cette manière j'avance, un peu, chaque jour.

## Réminiscences

Mars 2007. Sous un ciel où ne cessent de rouler des torrents de nuages obscurs, une pluie fine, délicate comme de la broderie, tombe sur la ville.

Nous avons franchi les frontières de l'Empire de bonne heure ce matin-là et je me réjouissais de cette escapade en un lieu si chargé d'histoire.

De vieux souvenirs enfouis dans ma mémoire avaient refait surface à mesure que nous approchions du cœur de la Mégapole. Des souvenirs exotiques et agréables. Mais le voyage avait aussi son utilité car il me donnerait la matière à un nouvel article pour le journal. Rien de grandiose, juste un papier sur l'atmosphère qui régnait dans la célèbre cité au lendemain de l'assassinat de son prestigieux Lord Mayor.

Bravant la pluie glacée qui me giflait le visage, je m'engageai dans la Holy Cross Street en prenant garde de glisser sur les pavés détrempés. Surgie de nulle part, une patrouille de gardes impériaux nous stoppa pour contrôler nos passeports. Les hommes aux uniformes d'un blanc impeccable étaient nerveux ; ils nous fouillèrent à la recherche d'armes ou d'explosifs. De mauvaise grâce, Marion leur tendit son sac à main, se laissa palper, puis nous pûmes reprendre notre visite de la ville.

Marion me suivait en grognant contre le mauvais temps, m'invitant régulièrement à rebrousser chemin jusqu'à l'hôtel afin de nous mettre au sec. Depuis que nous avons quitté Orléans pour le pays de Percy, elle n'avait cessé de renâcler comme si ce voyage, dont elle avait pourtant elle-même choisi la destination, n'était qu'une perte de temps.

Au milieu de la rue bordée de boutiques, de restaurants et de caméras de surveillance, je me plantai devant une plaque commémorative rappelant quels grands hommes de l'Empire avaient vécu dans la cité. La maison de Wellington, du plus pur

style victorien, ouvrait ses portes aux visiteurs à partir de quatorze heures ; un guide commenterait la visite des quatre étages de la puissante bâtisse aux colonnades surannées. Je jetai un coup d'œil à ma montre : onze heures vingt-cinq.

— Qu'est-ce que ça dit ? me lança Marion en se cramponnant à son parapluie.

Je lui expliquai qu'il était trop tôt pour rendre hommage au fameux général et l'entraînai vers la Winston Churchill Street, à deux rues de là.

Quelque part dans le nord retentit un roulement de tonnerre. Ce fut alors sous un ciel noirâtre et pesant à vous écraser le front sur les paupières que nous progressâmes en cahotant au gré des flaques jusqu'à l'entrée d'un musée. Celui-là était consacré au Prime Minister et à son action mémorable durant la seconde guerre mondiale.

Je poussai la lourde porte du musée en invitant Marion à me suivre dans un couloir à l'odeur de vieilles pierres. Nous passâmes devant un portrait grandeur nature de Churchill qui ornait toute la longueur du couloir d'entrée tandis qu'une épaisse cordelette nous en séparait comme pour nous empêcher d'effleurer les dorures à l'or fin dont était revêtu le cadre aux moulures raffinées. L'Anglais au long cigare semblait nous dévisager comme pour nous mettre en garde avant de pénétrer dans la première salle.

Là, de longs extraits de ses discours tapissaient les murs et j'en traduisis une partie à Marion. Devant le profond désintéret qu'elle affichait pour l'homme d'Etat, je décidai de ne pas m'attarder et passai à la salle suivante où une série de panneaux richement illustrés égrainaient les principales étapes du conflit. Un éclairage plus tamisé concentrait les regards sur ces moments cruciaux et obligeait à défiler devant les panneaux avec lenteur. Apparemment au comble de l'impatience, Marion prit les devants et fila vers la dernière salle. A contrecœur, je lui emboîtai le pas et pénétrai dans une galerie de portraits du grand homme. On y trouvait pêle-mêle des photographies, des représentations sur toiles, ainsi que des collections de timbres de l'Empire à l'effigie de ce géant de l'histoire.

Marion paraissait soudain à son aise dans cette salle à la vocation plus artistique. Le visage détendu et presque sec, elle



m'offrit enfin un vague sourire devant une série de portraits polychromes de Churchill qui marquaient la fin de la visite.

Elle prit à nouveau les devants et me saisit la main pour m'entraîner vers l'extérieur. Par chance, la pluie avait cessé, mais un vent glacé nous cingla à nouveau le visage alors que nous descendions la rue. Nous débouchâmes sur la King Edward Street où une nouvelle patrouille contrôla nos passeports avant de nous laisser découvrir une enfilade de maisons à encorbellement particulièrement bien préservées. Un panneau coloré s'adressait aux touristes de passage, leur indiquant qu'ils pénétraient dès cet instant dans un quartier historique dont une maison sur deux était d'origine.

Je suivis Marion le long des maisons à colombage avant de la rejoindre dans la Thomas Kyriell Street où des échoppes médiévales avaient été reconstituées. Affublé d'une tenue de guerre rutilante, le personnage de cire de Sir Thomas, le héros éponyme de la rue, était prétexte à des séances de photographie auxquelles se prêtaient volontiers les visiteurs. A mon tour, je ne pus me retenir de prendre la pause aux côtés du guerrier de fer puis, l'instant immortalisé, nous glissâmes vers la Matthew Goth Street.

En son milieu était disposée une rangée de couleuvrines le long desquelles les passants allaient et venaient. Les sujets de Sa Majesté n'y prêtaient guerre attention mais là encore, un grand panneau invitait à ralentir le pas et rappelait, à grand renfort d'illustrations, le rôle capital qu'avait joué Matthew Goth dans la prise des canons français en l'an de grâce 1450.

A la demande de ma tendre moitié, je pris de nouveau la pause en imaginant le héros de la rue chargeant contre le feu des couleuvrines ennemies, simplement armé d'une épée ou d'une hallebarde.

— Cheese ! me pria Marion.

Je me fendis d'un sourire de commande puis nous filâmes vers Union Street. Malgré la présence de nombreuses bijouteries et magasins de luxes dont elle était d'ordinaire si friande, Marion avait de nouveau effacé tout sourire de son beau visage, et pour couronner le tout la pluie glacée avait redoublé d'intensité. Je tentai à plusieurs reprises de la dérider un peu, mais sans résultat.

Je soupirai d'agacement en arrivant devant la vitrine d'une librairie élisabéthaine de Duchy Drive. La boutique, remarquai-je avec curiosité, proposait à bon prix une réédition intégrale des écrits de Lord Percy, quinze volumes reliés à l'ancienne. A l'intérieur, je me grisais à en déchiffrer les premiers paragraphes lorsque je sursautai à la vue d'une larme qui coulait sur la joue de Marion, immédiatement suivie d'une deuxième qui resta suspendue au milieu de son autre joue.

Avec regret, je refermai le livre de Percy et le replaçai sur l'étagère. Une main posée sur l'épaule de Marion, je l'entraînai doucement vers l'arrière de la boutique où étaient suspendues de grandes cartes scolaires de l'Empire. Je lui pris les mains dans les miennes et l'invitai du regard à me confier la cause de son chagrin. Ses grands yeux humides m'évitaient, cherchant un refuge désespéré dans l'immense tache rouge qui recouvrait, derrière moi, la majeure partie des cinq continents.

Je jetai un coup d'œil à ma montre et lui proposai d'aller nous restaurer. En l'absence de réponse, je la traînai sous la pluie battante qui crépitait de nouveau sur les pavés et secouait la toile de nos parapluiers.

Nous marchâmes à pas rapides jusqu'à Conqueror Street et traversâmes un grand carrefour animé qui redonnait sur la Holy Cross Street par où nous avions commencé notre visite des quartiers historiques.

Je m'arrêtai dans l'enfilade de restaurants et de boutiques, passai le Norman Fury où un groupe de gardes impériaux festoyaient bruyamment, puis j'allongeai le pas jusqu'à l'établissement voisin, une sorte d'imitation des cottages à colombage du pays où l'on servait des mets de production locale.

Assis à une table du Queen Emma, nous prîmes conseil auprès d'une jeune serveuse aux longs cheveux d'or qui nous recommanda le plat du jour.

Enfin, Marion me confia la cause de son humeur chagrine : elle ne me suivrait pas à Caen. C'était trop tôt pour elle. Le soir même nous repartirions pour Orléans où nous passerions les semaines à venir avec l'étrange idée de vivre à des centaines de kilomètres l'un de l'autre. Elle me cita un vers de la Cité des Larmes, comme pour souligner l'aspect dramatique de la situation, et je souris à cette délicate attention.

Tout en essayant de me convaincre que cette nouvelle situation allait peut-être renforcer notre couple, je caressai ses mains doucement, puis je portai mon verre à mes lèvres pour en boire une longue gorgée. C'était du vin rouge de la région de Rouen, légèrement boisé avec de subtils arômes de fruit frais et une touche d'amertume.

Nous avons certes nos petits tracas à cette époque, mais il m'est clair aujourd'hui que tout cela participait de ce qu'il faut bien appeler une insouciance générale. Ainsi que le démontrèrent les mois de plomb qui suivirent, le plus dur restait à venir.

Ah, comme j'aime ressasser ces petits riens !

Enfin lorsque m'en laissent le temps ces images obsédantes, celles des corps déchiquetés, de ces milliers de cadavres balancés dans la Seine comme de vulgaires déchets...

Mais je m'é gare, pardonnez-moi. Reprenons.



## Le manuscrit

Avril 2007. Crescent Street.

D'un pas alerte, je remontai la rue en arc de cercle dont les bâtisses épousaient la courbe harmonieuse et poussai la porte de l'Institut. Dans le grand hall dallé de marbre et planté d'imposantes colonnes doriques, une cinquantaine de personnes étaient déjà présentes. Elles conversaient par petits groupes dispersés au milieu des grandes fresques murales célébrant le triomphe final des troupes britanniques sur Napoléon lors de la bataille de Falaise. Absorbé par la contemplation de ce décor hors du temps, je me laissai bercer par le bruissement des voix amplifiées par le haut plafond en coupole.

Il ne s'était rien passé de remarquable depuis l'assassinat de Bill Lemoine en février dernier. Pourtant, Mortimer me prescrivait de rester à l'affût du moindre fait divers et de développer mon réseau de contacts au sein du duché. La tension montait de semaine en semaine, me répétait-il avec insistance, et il pressentait la survenue prochaine d'événements du type de celui de Caen. La consigne de mon rédacteur en chef était des plus claires : je devais à tout moment me tenir prêt et me trouver au bon endroit pour le jour J. Quitte à me coltiner l'élite intellectuelle de Normandie pendant toute une journée.

Lorsque l'on ouvrit les portes de l'amphithéâtre principal sur le coup de huit heures trente, je me joignis aux groupes épars, fit la queue quelques instants devant l'entrée puis me lançai à l'assaut des gradins en quête d'une position avantageuse.

Pendant que chacun prenait place, je sortis de ma poche le dépliant que l'on m'avait remis au bureau, à Orléans, et relus rapidement le programme de la journée :

**Institut Royal des Arts Anglophones d'Evreux**

**35<sup>ème</sup> Colloque International d'Etudes Normandes  
du 5 avril 2007**

**Programme :**

08h45 - Allocution du Président du colloque, Mr le Professeur Albert Smith-Fréville de l'Université du Havre VI.

**Civilisation :**

09h00 - Lenhart Froberger : *Le bilinguisme normand dans les zones frontalières du duché : conséquences économiques et sociales (1950-1982)*

09h30 - Franklin Dunstable : *Les racines historiques de la guerre du Vexin français (1852-1856)*

10h00 - Ronni Johansson : *Winston Churchill et l'évolution de sa politique normande pendant la Seconde Guerre Mondiale*

10h30 - Hu Xin-Jiang : *La Normandie politique et le mouvement indépendantiste de Sir Humphrey Saint-Clair (1918-1995)*

11h00 - Eva Paxton : *Les Normands et les dominions d'Amérique : nature et enjeux des flux migratoires (1860-1962)*

11h30 - Jean-Philippe Labasque : *Ere élisabéthaine : le rôle des élites normandes dans le développement de la réforme protestante en Angleterre et sur le continent*

12h00 - Victoria Campbell : *L'héritage des chroniqueurs normands du XII<sup>ème</sup> siècle dans l'historiographie ducale du XVIII<sup>ème</sup> siècle*

**Littérature :**

14h00 - Matsuyama Watanabe : *L'œuvre de Lord Percy : ses traductions littéraires et cinématographiques*

14h30 - Karl Dankrad : *Les frontières osmotiques dans la poésie de Seamus Morville. Contribution pour la conférence du Centre d'Etudes et de Recherches Normandes et Nord-Américaines (C.E.R.N.N.), Université de Cherbourg III, 18 & 19 décembre 2007*

15h00 - Silvio Maltoni : *La ville énigmatique et fantastique dans The Crying City de Lord Percy et ses prolongements dans The City of the Dead de Liam Harcourt*

15h30 - Rupert Granville : *Véhicules (é)garés : du mouvement et de la stase dans le(s) territoire(s) normand(s) science-fictionnel(s)*

16h00 - Charles Krasniansky : *De la lutte pour l'espace dans Conquering Albion et Princess Emma d'Orlando Lepelletier*

16h30 - Sean Fernandez-Mayor : *Plan(s) d'un monde perdu : l'espace fictif du merveilleux scientifique comme prisme épistémologique dans The Two Knights of Lisieux d'Arthur Boulanger*

17h00 - Gonzague Devernois : *La Géographie onirique dans l'œuvre de Cecilia de Montbray*

**17h30 : Conclusion**

18h00 - Cocktail dinatoire et présentation du manuscrit inédit de Lord

Ma lecture achevée, je poussai un soupir de découragement qui fit tourner des têtes. La journée promettait d'être prodigieusement ennuyeuse, mais les ordres de Mortimer ne me laissaient aucune alternative. Rien ne devrait m'échapper sur ce qui se dirait entre éminents spécialistes de la chose normande, et en particulier sur le sujet qui avait tant monopolisé la presse internationale depuis le début de l'année : le manuscrit supposé de Lord Percy, miraculeusement retrouvé lors de fouilles entreprises en janvier dernier sur un chantier de la banlieue ouest de Cherbourg.

Enfermé dans un coffret de plomb parfaitement étanche, le livret avait résisté aux assauts du temps pendant plus de quatre siècles et déchaînait à présent les passions. Excités par cette incroyable découverte, les experts en littérature élisabéthaine avaient tout d'abord certifié qu'il s'agissait sans l'ombre d'un doute d'une œuvre de Percy, puis certains d'entre eux s'étaient finalement rétractés en émettant des réserves quant à la paternité de l'œuvre. Les plus optimistes parmi ces derniers avançaient la possibilité d'un travail de collaboration entre le célèbre dramaturge normand et Christopher Marlowe, l'un de ses plus fervents admirateurs.

Mais le plus intéressant dans toute cette histoire résidait dans le contenu même du manuscrit ; les 75 sonnets s'adressaient très clairement à l'être aimé, une femme probablement, et tout l'enjeu était de savoir si ce destinataire était bien la reine Elisabeth I comme certains ténors de la recherche scientifique le clamaient. L'emplacement de la découverte, qui correspondait aux anciens quais du port médiéval de Cherbourg, confortait dans leur opinion les partisans de cette thèse audacieuse puisque la reine s'était effectivement rendue en Normandie, le 12 juillet 1585, en débarquant à cet endroit précis avant d'y embarquer à nouveau, trois mois plus tard. Ainsi, c'était l'hypothèse d'une idylle royale qui intéressait avant tout Mortimer, et il m'avait dépêché ici avec l'insigne mission de lui rapporter tous les arguments allant dans ce sens...

Albert Smith-Fréville tapota dans son micro pour réclamer le silence, remercia participants et journalistes d'avoir fait le déplacement depuis les quatre coins du globe, puis se lança dans une présentation de chaque intervenant et de son sujet de recherche. Ce faisant, il émailla son propos de mots d'esprit et d'allusions grivoises qui déclenchèrent des vagues de gloussements d'un bout à l'autre de l'amphithéâtre. Je m'étonnai tout d'abord d'une telle décontraction chez des scientifiques de haut niveau qui s'apprêtaient à aborder des sujets complexes, mais l'humour du président finit par me mettre à l'aise et à mon tour je gloussai de ses pitreries.

A la pause de midi, l'amphithéâtre se vida dans un brouhaha indescriptible et je fus trop heureux de me retrouver à l'air libre dans la petite rue aux maisons de briques. Sans surprise, une patrouille de gardes impériaux m'intercepta pour un contrôle de routine et je poursuivis mon chemin jusqu'à une grande place bordée de cafétérias. Installé à une terrasse ensoleillée, je préparai une liste de questions concernant le mystérieux manuscrit dont on évoquerait la découverte et le contenu inédit dans l'après-midi.

De retour à Crescent Street, je remarquai la présence de plusieurs bobbies en faction devant l'entrée. A l'intérieur, sous la coupole, d'autres agents de police encadraient une équipe de techniciens aux uniformes gris qui s'affairaient autour d'un meuble à roulettes supportant comme un caisson recouvert d'un voile épais. Je sentis ma peau se hérissier de curiosité et tentai, depuis l'endroit où je me tenais, d'imaginer sous le voile sombre un vieux manuscrit et son antique écrin de plomb.

Surveillés de près, les techniciens firent rouler le meuble vers une salle d'exposition voisine dont les lourdes portes de chêne se refermèrent sur eux dans un grincement sinistre. Un agent verrouillait la salle de l'extérieur en jetant des regards circulaires quand je franchis le seuil de l'amphithéâtre.

La sono émit un bref grésillement, suivi d'un sifflement aigu. J'escaladai les gradins quatre à quatre avant que le vieux Smith-Fréville ne prenne la parole. Il se livra aux mêmes saillies qu'en début de matinée, puis après quelques éclats de rire, la voix



saccadée d'un Japonais assis à ses côtés prit le relais en entrant dans le vif du sujet.

Je griffonnai ainsi durant tout le reste de l'après-midi puis, à l'heure fatidique, le président nous invita à gagner la salle d'exposition. Sans transition, je me retrouvai soudain au milieu de scientifiques frétilants d'impatience, tels de jeunes écoliers se dirigeant vers l'arbre de Noël.

Un verre dans une main et un petit four dans l'autre, ces derniers se répandaient en spéculations de toutes sortes autour du meuble voilé. Pourtant, deux personnes semblaient mettre un point d'honneur à dominer cette cacophonie.

Tous les regards se tournèrent vers les professeurs Watanabe et Maltoni à mesure que leur dispute s'envenimait, jusqu'au moment où le professeur Dankrad s'interposa en invitant les deux énergumènes à plus de retenue. A côté de moi, quelqu'un chuchotait que l'altercation des scientifiques était bien à l'image des fortes tensions qu'avait déclenchées la découverte du manuscrit lorsque une voix excitée interpella le président en le sommant de jeter un œil à la vitrine fixée sur le meuble. Je suivis le regard de Smith-Fréville et vis que le voile posé sur la partie supérieure du meuble avait partiellement glissé, révélant à présent la moitié d'un cube de verre. Les yeux arrondis de surprise, le vieux professeur fit quelques pas vers le meuble, retira complètement le voile et poussa un juron.

Tandis qu'une vague d'exclamations parcourait la petite assemblée, je me tournai vers les agents de sécurité de Sa Majesté dont les talkies-walkies s'étaient mis à crépiter. Qu'était-il advenu du manuscrit ? Visiblement, nul ne le savait, et comme l'on criait déjà au vol, je ne pus m'empêcher d'imaginer, avec un certain enthousiasme, les titres des journaux du soir.

Je sortis discrètement mon portable de ma poche, composai le numéro de Mortimer et lui glissai la nouvelle. Mais à peine avais-je raccroché qu'un agent de sécurité m'arracha mon appareil de la main en m'intimant de le suivre. Comme si je venais de commettre un crime de sang, on me traîna au milieu des scientifiques qui me dévisagèrent d'un air horrifié.

Une voix métallique annonça la mise en quarantaine immédiate de l'ensemble des participants au colloque, puis je me retrouvai à

nouveau au milieu des fresques du hall, entouré par les fantassins victorieux du général Wellington. Un officier me passa des menottes aux poignets et m'ordonna d'attendre.

Je protestai vigoureusement, mais en réalité peu m'importait : j'avais mon article pour la prochaine édition du journal et sûrement une nomination aux Press Awards de fin d'année. Mon seul regret, à ce moment précis, était de ne pas avoir eu le temps d'attraper une autre coupe de champagne pour fêter cet exploit. La gorge sèche, je patientai avec le sentiment d'une mission brillamment accomplie. Comme l'exigeait Mortimer, j'avais été au bon endroit au bon moment.

## L'histoire

Inéluctablement, le jour du référendum pour l'indépendance de la Normandie approchait et les attentats se multipliaient, exactement comme Mortimer l'avait prédit. Après le Lord Mayor de Caen en février, c'était le bailli de la vicomté du Cotentin qui avait trouvé la mort sous les balles d'un franc-tireur par une belle journée d'août. Le lendemain, le Gouverneur Général échappait de peu à un attentat à la voiture piégée tandis qu'une bombe de forte puissance ravageait un grand magasin de luxe du centre de Cherbourg, très fréquenté par la bourgeoisie protestante de la ville. Pas moins d'une cinquantaine de personnes y trouvèrent la mort. Sur quoi, le Premier Ministre décida d'imposer l'état d'urgence sur tout le territoire du duché.

Cette mesure n'empêcha pourtant pas l'explosion d'une autre bombe, deux jours plus tard, en plein centre de la Mégapole. Le bilan s'alourdit encore d'une vingtaine de victimes, des catholiques pour l'essentiel. Mortimer m'appelait toutes les heures pour m'envoyer interroger tel responsable ou tel éminent spécialiste de la société normande et je n'avais cessé, depuis l'attentat spectaculaire de Cherbourg, de sillonner les routes de Normandie en quête d'informations à transmettre à Orléans. Ce surcroît d'action n'était pas pour me déplaire, mais le moindre déplacement devenait chose ardue en raison de la multiplication des barrages de police et des contrôles d'identité incessants.

Le duché était entièrement quadrillé par des hommes en armes, agents de Scotland Yard, gardes impériaux et parachutistes, et pour l'étranger que j'étais il semblait assez incompréhensible qu'avec un tel déploiement de forces les autorités ne fussent pas encore parvenues à mettre la main sur les auteurs des attentats. Des bombes continuaient à semer la mort dans les villes peuplées de Normandie et un nombre croissant d'innocents se faisaient abattre à bout portant en pleine rue.

Les sociologues que j'avais pu interroger se sentaient dépassés par la situation ; ils ne savaient pas vraiment comment interpréter ce phénomène d'une ampleur exceptionnelle. Par contre, les responsables des partis politiques avaient des réponses toutes faites et passaient leur temps à s'accuser mutuellement de pousser leurs partisans respectifs à des actes de terrorisme. De sorte que les deux communautés religieuses avaient commencé à vivre en haine l'une de l'autre, chose pratiquement inconnue en Normandie depuis la fin de la guerre des religions. Dans certaines petites villes, les habitants en arrivaient à se regrouper par quartiers mono-confessionnels ou unilingues, autour desquels ils érigeaient parfois des murs de protection en barbelés.

Même Marshal Benedict, le célèbre présentateur de la première chaîne normande, avait été touché par le fléau, assassiné à son domicile devant les membres de sa famille après avoir lancé un vibrant appel à la réconciliation nationale.

A présent, de véritables bandes armées arpentaient le pays et s'affrontaient parfois dans d'effroyables bains de sang. A la demande d'un Premier Ministre à cours de moyens, Londres avait dépêché des troupes d'élites afin de restaurer un semblant d'ordre. Sitôt informé, Mortimer m'envoya interviewer le commandant en chef de cette force d'intervention.

Je patientai quelques jours puis, enfin, je fus autorisé à rencontrer celui que l'on désignait alors comme l'homme de la situation. Comme je pouvais m'y attendre, l'intéressé se montra avare d'informations utiles. Je voyais bien dans son regard que je n'étais pour lui qu'un étranger, ou plus précisément un probable informateur à la solde d'Orléans et que j'avais potentiellement partie liée avec ceux qui commandaient tous ces attentats.

Il se borna à faire l'éloge du Corps Royal de Logistique dont il pilotait personnellement les interventions, avançant qu'il avait déjà détruit plusieurs tonnes de munitions depuis son arrivée sur le continent, mais il se refusait à tout commentaire lorsque je me faisais plus insistant. Après qu'il se fût vanté d'être capable de mettre la Normandie au pas en moins de soixante jours, je repartis quasiment bredouille de cette rencontre avec le général Crosby, alors le plus haut gradé en Normandie.

Sur le chemin du retour, j'appris par la radio que le Gouverneur Général avait mis en cause, entre autres, les écrits de Cromwell et de Sutherland dans la situation désastreuse qui régnait depuis plusieurs mois. Il avait notamment souligné l'amour exagéré de la patrie qu'ils suggéraient aux lecteurs ainsi que la haine de l'autre qu'ils étaient à même de susciter chez les individus les plus pacifiques.

Pour ma part, je n'avais gardé de ces écrivains que des souvenirs positifs, comme ces fameux passages de L'Aigle brisée qui offraient des scènes particulièrement vivaces et où l'héroïsme des personnages principaux dépassait en termes d'intensité dramatique tout ce que j'avais pu lire jusqu'alors. Toutefois, à y repenser à la lumière des déclarations du Gouverneur, je dus admettre que l'on pouvait difficilement tenir Cromwell pour un chantre du pacifisme.

Ceci étant, je m'étonnais quand même que le Gouverneur Général, qui disait ne plus pouvoir souffrir aucune demi-mesure, fût allé jusqu'à ordonner l'interdiction à la vente des fameux best-sellers, ainsi que leur mise au pilori systématique dans toutes les bibliothèques du pays. Gouverner par autodafé interposé me paraissait relever d'une époque révolue et surtout d'un tout autre type de régime politique.

Pourtant, lorsque j'appris la semaine suivante qu'un avion de ligne avait été pris en otage à l'aéroport international de Rouen et que les forces de l'ordre y avaient donné l'assaut dans un autre bain de sang, je ne pouvais qu'espérer, pour ma propre sécurité, qu'un durcissement de la politique mise en place par les autorités.

Les « incidents » se multipliant, en quelques mois le pays ferma progressivement ses portes au reste du monde. Je me souviens que les journaux qui paraissaient encore à cette époque titrèrent sur l'« autisme » dont souffrait désormais la Normandie.

Mais si le duché était atteint de ce mal, pour ma part je n'avais rien à lui envier. De fait, je me retrouvai de plus en plus isolé dans mon hôtel de Caen, avec pour seul interlocuteur ce cher Mortimer que je devais contacter chaque fois que le rétablissement provisoire de l'électricité le permettait.

Les derniers occupants de l'Epée de Normandie me considéraient avec une suspicion croissante, tout comme l'avait

fait le général Crosby. Il ne me restait guère que les médias pour me tenir informé, enfin ceux que nous pouvions encore capter, ainsi que mes rares escapades à haut risque que j'effectuais encore, à pied faute de véhicule en état de rouler, sous les encouragements de Mortimer.

Le référendum, maintes fois reporté depuis le 29 septembre, avait été purement et simplement annulé. C'était naturellement la décision la plus sage à prendre ; mais si elle avait eu pour effet d'apaiser les ultras protestants, elle avait en revanche poussé les indépendantistes à bout. Ainsi, loin de connaître l'épanouissement que d'aucuns lui avaient prêté à l'issue du référendum prévu, la Normandie se recroquevillait chaque jour un peu plus sur elle-même dans une agonie particulièrement douloureuse.

Caen, malgré sa réputation pluriséculaire de cité indépendante et libérale, n'échappait guère à cette évolution. D'autant que des contingents entiers de militaires, impatients d'assurer eux-mêmes la protection de leurs familles, avaient déserté leurs casernes pour grossir les milices qui s'opposaient déjà au sein de la Mégapole.

De violentes émeutes émaillaient désormais son quotidien, et des combats de rue, au départ cantonnés à son immense banlieue, se faisaient plus fréquents en son centre. Il n'était pas rare que j'entende, depuis ma chambre d'hôtel, le crépitement des armes à feu à mesure que les combats traversaient les beaux quartiers.

Seul le Premier Ministre, retranché derrière les hauts murs de l'Abbaye-aux-Hommes et protégé par un important détachement des troupes de Crosby, était à peu près à l'abri des violences. Mais on se demandait bien quelle influence il pouvait encore exercer sur les événements.

Au début du printemps de l'année suivante, des incendies criminels avaient également ravagé les belles demeures en bois des quartiers historiques, ajoutant à la pagaille ambiante et au sentiment d'insécurité permanente. Les coupures de courant à répétition, ou bien devrais-je dire l'absence quasi-permanente d'électricité, étaient la norme ; elles me privaient de tout contact avec le monde extérieur pendant des journées entières. Et quant au carburant, les pompes qui en distribuaient encore à certaines heures étaient maintenant réservées aux seuls véhicules

militaires. Lors des rares cessez-le-feu, les gens se déplaçaient en bicyclette ou à dos de cheval, mais toujours en rasant les murs.

Je n'échappais pas à cette règle et, de plus en plus au cœur de l'action sans le vouloir, je m'efforçais de mettre à profit chaque rare accalmie pour me faufiler au cœur de la cité et prendre de précieux clichés des zones les plus touchées.

Jusqu'à ce jour de mai 2008 où les événements prirent pour moi un tournant radical.





Etait-ce une coïncidence ? C'est en repassant devant les ruines fumantes du Queen Emma que la sonnerie de mon portable retentit. Plutôt inquiet d'avoir attiré l'attention, je décrochai en m'attendant à recevoir de nouvelles consignes de Mortimer.

C'était Marion !

Pour la énième fois depuis ma mutation en Normandie, elle me suppliait de rentrer en France. Plus ému par son appel que je ne l'aurais voulu, je lui chuchotai quelques paroles rassurantes avant de lui promettre que je la rappellerais depuis l'hôtel. Puis je me hâtai de couper la sonnerie alors qu'à quelques pâtés de maisons seulement, les tirs avaient repris en redoublant d'intensité.

Je jetai des regards nerveux autour de moi et m'empressai de filer en direction de la Holy Cross Street où une rangée d'immeubles achevait de se consumer dans un épais brouillard de fumée noire que de hautes flammes perçaient de temps à autres. La scène était proprement saisissante et je restai un moment à la contempler sans pouvoir bouger un membre.

Une bande de gamins détala devant moi en criant et m'arracha à cette fascination malsaine. Je pris hâtivement quelques clichés en songeant au nouveau Press Awards que ces images inédites me vaudraient peut-être à la prochaine remise de prix. En tous cas, Mortimer allait se faire un fric monstrueux grâce à moi, et ma prime annuelle allait probablement exploser...

Satisfait, je rebroussai chemin en direction de l'hôtel. Je pressai le pas en courbant le buste car les tirs s'étaient encore rapprochés. Je suivais un itinéraire qui menait plus ou moins en ligne droite jusqu'à l'hôtel, mais au débouché de l'Arsenal Street j'aperçus les silhouettes d'individus armés qui progressaient dans le sens opposé.

Je me plaquai contre un mur en tentant de prendre un ultime cliché, mais je dus renoncer car l'objectif de mon appareil risquait de trahir ma présence. Or, les tenues bigarrées de ces gens ne rappelaient guère l'armée régulière du général Crosby.

Je râpai mes vêtements contre la façade d'une petite maison en me traînant jusqu'à la porte d'entrée mais celle-ci était bien verrouillée.

Là-bas, au bout de la rue, les bruits de pas s'accéléraient. Le cœur serré, je longuai encore la façade jusqu'à une fenêtre dont je tentai de briser les vitres.

Tant bien que mal, j'étais parvenu à percer une ouverture à coups de pied, mais au moment de m'y engager, le groupe armé fondait sur moi et je me retrouvai face à une dizaine de canons de fusils, mitraillettes et autres pistolets dont certains semblaient dater de bien avant la dernière guerre mondiale.

L'un d'eux m'interpella en me demandant qui j'étais et ce que je faisais là. Dans le meilleur anglais dont j'étais capable, je leur déclarai mon identité et ma fonction. Mais à voir leurs trognes, je regrettai aussitôt ma franchise.

— Pourquoi devrions-nous vous croire ? aboya un autre, un homme filiforme au nez corbin et revêtu d'un vieux costume noir élimé. Il y a bien longtemps que les journalistes ont fui la ville !

Je lui tendis ma carte de presse, mais rien n'y fit : il y jeta un coup d'œil méprisant, la montra à celui qui me tenait en joue avec la plus ancienne des armes et la jeta en l'air.

— Un Français ! ricana ce dernier. Nom de Dieu, on vient de mettre la main sur un espion français, un de ces satanés poseurs de bombe envoyés par Orléans !

C'était un homme assez âgé portant un uniforme sans doute aussi ancien que son arme.

— Quelle était ta mission, aujourd'hui ? me questionna l'homme en noir.

— Mais puisque je vous dis que je suis journaliste ! m'écriai-je en brandissant mon appareil photo. J'effectuais des prises de vue à l'instant, dans la Holy Cross Street. Tenez, ajoutai-je en tendant mon numérique, visionnez les photos sur l'écran et vous verrez bien.

— Blah blah blah, commenta le vieux.

L'homme en noir saisit l'appareil et se contenta de le balancer loin derrière lui, comme il l'avait fait de ma carte de presse.

— C'est la vérité, repris-je en m'épongeant le front. J'étais en reportage dans la rue où ça brûle, là-bas... Et là, j'étais en train de retourner à mon hôtel quand je suis tombé sur vous. Voilà tout !

— Dans ce cas, pourquoi faire demi-tour en nous voyant arriver si vous n'avez rien à vous reprocher ? fit le vieux.

— Et pourquoi chercher à vous cacher en passant par cette fenêtre ? ajouta l'homme en noir en m'étudiant lentement de la tête aux pieds.

Je réfléchis à la meilleure réponse à leur donner.

— Je... Je vous ai pris pour des brigands, ou des assassins, osai-je enfin tout en réalisant qu'effectivement ils n'avaient pas l'air d'autre chose.

Ils échangèrent des regards entendus quand le retraité en uniforme intervint :

— Où avez-vous dit qu'il était situé votre hôtel, déjà ?

— Sur Mountbatten Drive, à quatre ou cinq rues d'ici. Je peux vous y emmener si vous voulez. Vous verrez que je ne vous ai pas menti.

Le vieux et l'homme en noir échangèrent un nouveau regard, amusé cette fois.

— L'Épée de Normandie ? fit le vieux.

— Oui, c'est ça ! C'est un grand hôtel international où tout le monde me connaît bien. Ils pourront vous dire qui je suis.

— J'ai bien peur que non, glapit le vieux.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous voyez ces colonnes de fumée noire, là-bas ? dit-il en désignant un pan de ciel obscurci derrière lui.

Il n'eut guère besoin d'en dire davantage. J'étais atterré.

— Que faisons-nous de lui, Peter ? demanda le vieux à l'homme en noir.

— Sa couverture a l'air trop belle pour être vraie, proclama l'un des combattants.

— Ouais, c'est à cause de fumiers dans son genre que le pays en est là où il en est ! confirma un autre.

Dans un quartier voisin, des haut-parleurs s'activèrent soudainement dans une explosion sonore. La chose était de plus en plus fréquente ces derniers temps, et au hasard des rues une sorte de musique de fanfare venait nous crever les tympans pendant quelques minutes, parfois quelques heures.

Le vieux haussa la voix :

— Ils ont raison : rien ne prouve qu'il dise le vrai ; autant l'expédier tout de suite et reprendre notre patrouille. Nous perdons du temps avec ce parasite !

D'un claquement sec, il actionna le levier d'armement de son fusil et me mit à nouveau en joue.

— Attendez ! m'écriai-je en tendant les mains vers eux.

En désespoir de cause, je dégainai mon portable de ma poche et leur montrai.

— Prenez-le ! Allez-y ! implorai-je d'une voix plus chevrotante que je ne l'aurais voulu. Appuyez sur la touche numéro 3, ça composera le numéro de mon rédacteur en chef. Allez-y, il vous confirmera tout ce que je vous ai dit !

— Ne vous fatiguez pas, dit calmement l'homme en noir en saisissant l'appareil. On nous a déjà fait ce coup-là. La personne à l'autre bout de la ligne sait exactement ce qu'elle a à dire si elle reçoit un appel de votre part.

Il tripota les touches un instant, puis le laissa choir à ses pieds avant de l'éclater d'un coup de crosse bien ajusté.

— Ce genre d'appareil ne sert qu'à se faire repérer par l'ennemi, lâcha-t-il en guise d'explication. Et vous le savez très bien.

Je m'épongeai à nouveau le front tandis que la musique de fanfare battait son plein non loin de là. Ils pouvaient me trouver la peau et nul n'entendrait la détonation dans ce vacarme de cymbales et de tambours... Définitivement coupé du monde extérieur, je n'avais plus qu'à attendre le verdict de ces hommes armés dont j'ignorais tout.

— Fouille-le, Beauclerc, lança l'homme en noir à l'un des jeunes armés de mitraillettes oxydées.

Je ne le sus que bien plus tard, mais plusieurs de leurs pétroires étaient en réalité hors d'usage ; ils ne les portaient que dans un but dissuasif.

Le jeune homme s'approcha et s'exécuta.

— Il n'est pas armé, Maître.

— Evidemment, puisque je vous dis que...

— Très bien. Détache ton sac de vivre et enfile-le-lui sur les épaules. En attendant de savoir quoi faire de ce Français, il nous sera toujours utile pour transporter les provisions.

L'autre se fendit d'un large sourire et je me retrouvai harnaché d'un sac d'au moins cent livres qui m'écrasait le dos.

— Je compte sur vous pour garder un œil sur lui en permanence...

L'homme en noir fut interrompu par un sifflement mauvais qui fendit l'air ainsi qu'une explosion qui ébranla la rue.

— Des roquettes ! brailla l'un des inconnus demeurés à l'arrière du groupe.

Il courait vers nous en se tenant l'épaule, rougie de sang.

— Je vous l'avais dit qu'on allait se faire repérer ! grommela le vieux en faisant signe aux autres de le suivre au pas de course.

L'homme en noir asséna un coup de pied rageur sur les débris de mon portable tandis que le jeune homme qui m'avait lesté de son sac me tirait violemment vers l'avant. Je suivis sans me retourner, peinant sous la charge alors qu'un deuxième engin éclatait à l'endroit précis où nous nous trouvions quelques secondes plus tôt.

Après une course folle, une pause fut décrétée dans les ruines calcinées de Kyriell Street. Je m'écroulai à terre, haletant comme un diable au milieu des monceaux de charbon. Le reste du groupe s'était posté sur toute la longueur de la rue en position de tir et reprenait peu à peu son souffle.

Au bout d'une longue minute, je profitai de ce que l'attention n'était plus focalisée sur moi pour m'adresser, à voix basse, à ce Beauclerc qui m'avait chargé comme un mulet.

— Où allons-nous comme ça ? chuchotai-je.

— Qu'est-ce que j'en sais ! siffla-t-il entre deux respirations saccadées. On décampe, c'est tout.

— Oui d'accord, mais vous fuyez qui exactement ?

Il allait formuler une réponse quand son regard se figea.

— Toi, si tu continues à poser des questions, haleta-t-il, tu vas finir par servir de cible au major.

Je haussai les épaules en signe d'incompréhension.

— Le major, c'est le vieux qui voulait te refroidir tout à l'heure, expliqua-t-il en désignant l'intéressé d'un signe de tête.

J'allais le questionner à nouveau quand toute la troupe, sur un signal de l'homme en noir, s'en repartit par les rues.

Incapable d'articuler d'autres questions sous l'effet de mon fardeau, je m'abstins de m'adresser au jeune homme qui ne me

quittait plus du regard, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit, alors que nous prenions possession d'un immeuble déserté, que je pus glaner quelques détails supplémentaires.

En portant toute mon attention sur les échanges virils qui fusaient alors, il m'apparut en effet que ces hommes étaient des catholiques unionistes des quartiers nord de la ville. Ils étaient organisés en groupe d'autodéfense depuis le début des émeutes en banlieue, mais le développement exponentiel des exactions commises par toutes sortes de bandes armées dans l'ensemble de la Mégapole les avait conduits à étoffer leurs rangs et à intervenir de plus en plus loin de leur base.

L'homme en noir, que j'aurais presque pris pour un homme d'Eglise, était en réalité un avocat du grand barreau de Caen, du moins ce qu'il en restait, et agissait comme le chef de cette milice. Le vieil aigri en uniforme était apparemment un ancien de la Légion Royale, un vieux baroudeur qui se vantait d'avoir pris part aux combats qui avaient déchiré le Vexin français dans les années soixante. Pour cette raison, l'avocat le consultait régulièrement sur la meilleure manière d'effectuer les missions qu'ils se fixaient jour après jour. Le reste du groupe était constitué de policiers démissionnaires, de quelques enseignants désœuvrés et d'ouvriers sans emploi.

En revanche, j'ignorais encore tout de ce qu'ils comptaient faire de moi. J'étais là, pieds et poings liés, assis sur le sol d'un étage vide et attaché par une corde à un radiateur en fonte. Visiblement, mon sort pouvait attendre.

Des hommes fatigués se relayèrent pour monter la garde derrière les fenêtres sales de l'immeuble, puis des rations de poisson séché et de pommes sauvages furent distribuées. Pendant que je savourais la mienne sous la surveillance étroite de Beauclerc, j'entendis l'avocat, au milieu de l'étage, commencer à discuter de la situation avec le vieux. Le major, comme l'avait appelé Beauclerc.

Je me relevai discrètement en m'accoudant sur le radiateur auquel j'étais attaché, feignant d'avoir trouvé là une position plus confortable pour manger. Il ne me restait plus qu'à tendre l'oreille en m'efforçant d'ignorer le brouhaha des autres voix.

— L'attaque de la troupe de Wolsey a bien failli nous être fatale tout à l'heure, observa l'avocat.

— « A bien failli » ? releva le vieux. Deux blessés en quelques secondes sans que ne nous puissions faire autre chose que prendre la fuite. C'est une véritable catastrophe, oui !

— Je suis le premier à déplorer ces pertes, et je me sens personnellement responsable de cet échec. Tout ce que je veux dire, c'est que nos pertes auraient pu être plus graves encore.

— Ca, c'est bien possible.

— La question est donc de savoir comment ils se sont procuré ce satané lance-roquette.

— Ces salauds de Français larguent du matériel de guérilla un peu partout, c'est pas compliqué !

— Nous en avons déjà parlé, Kingsley : il y a longtemps que plus personne ne peut survoler le duché. Londres y veille.

— Si c'est pas les Français, c'est qui alors ? grogna le vieux. A part Crosby, j'en connais pas beaucoup par ici qui se baladent avec ce genre d'engin.

— Sottise ! L'impartialité de Crosby ne saurait être mise en cause. Il nous l'a déjà prouvé maintes fois.

— Alors il a dû se faire dégommer avec l'un de ses régiments et Wolsey aura mis la main sur son matériel... Je ne vois que ça.

— Sottise encore ! Wolsey est loin d'être assez puissant pour en arriver là. Heureusement d'ailleurs, sinon il y a beau temps que nous ne serions plus là pour en parler.

— En tous cas, c'est pas sorti de nulle part. Et en attendant, il va falloir éviter Wolsey à tout prix.

— Je crois au contraire qu'il faut sans tarder passer à l'attaque.

— Quoi ? Passer à l'attaque ? Mais c'est de la folie : nos moyens sont maintenant dérisoires à côté de leur puissance de feu. Autant lutter à dix contre un !

— En tous cas, nous ne pouvons nous contenter de nous laisser chasser d'un bout à l'autre de la ville.

— Ca, je vous l'accorde !

— Donc, soit nous les attaquons les premiers, par surprise pour ne pas leur laisser le temps d'utiliser leur nouvelle arme, ou alors...

L'avocat laissa sa phrase en suspend, comme perdu dans ses réflexions.

— Oui ?

— Ou alors, nous tentons de faire alliance avec la troupe de Delarse afin de mettre Wolsey définitivement hors de combat.

Le vieux rumina l'idée un instant.

— C'est bien joli tout ça, mais vous avez une idée d'où il se trouve en ce moment, Delarse ?

— Aucune. Mais nous pouvons l'attendre dans son fief.

— A Rocquancourt ? Ca va nous avancer à quoi ? On ne sait même pas si il y est ?

— Peut-être qu'il n'y est pas... Mais s'il apprend que nous y sommes, il accourra au secours des siens, ça peut accélérer les choses. Surtout s'il apprend que Wolsey est à nos trousses.

— Mmm, marmonna le vieux. En effet, ça peut marcher.

— Ravi de vous l'entendre dire !

— Ca peut marcher, mais nous risquons encore de subir des pertes élevées.

— C'est un risque à courir, dit posément l'avocat. Nous partons au milieu de la nuit. Dites à vos hommes de dormir dès maintenant et sortez vos cartes.

Je ne pus en apprendre davantage ce soir-là, mais ça m'était égal car j'en avais entendu suffisamment sur la situation présente et celle que nous risquons d'affronter dès le jour suivant. Je



ressassai ces informations comme un trésor inespéré tout en m'efforçant de les mémoriser.

J'étais plutôt satisfait. Certes, ma situation n'était guère enviable, mais du moins en avais-je appris davantage en quelques heures que durant ces derniers mois pendant lesquels j'avais dû me contenter de constater les dégâts occasionnés par des bandes anonymes aux quatre coins du duché. Ici, je n'avais plus besoin de formuler de vagues hypothèses sur l'identité des protagonistes, et si je m'y prenais bien, j'aurais sans doute encore l'occasion de glaner de précieux détails. Enfin, si je survivais aux événements annoncés par le vieux et l'avocat.



Notre temps de sommeil fut très bref. Le vieux passa réveiller ses hommes les uns après les autres et toute la troupe se retrouva de nouveau sur le pavé des rues de Caen.

Nous progressions dans une obscurité presque totale en direction du sud, rasant les murs comme des ombres et prenant soin de n'émettre aucun bruit.

L'organisation de tous ces hommes était assez remarquable ; à intervalles réguliers, le vieux distribuait de nouvelles consignes de sécurité en fonction de l'étroitesse des rues, de la hauteur des immeubles ou de la longueur de certaines artères en ligne droite. Du coup, notre marche était assez lente, mais je remarquai bientôt qu'on ne distinguait plus, loin derrière nous, que la silhouette massive de la Tour de Télévision, coiffée de ses innombrables antennes paraboliques et de ses étendards géants qui ondulaient mollement dans l'air frais de la nuit.

Nous avons passé sans encombre le quartier de la gare et ses décombres carbonisés et abordions à présent une zone résidentielle aux rangées de petites maisons en brique rouge. Nous croisâmes des carioles solitaires conduites par des marchands ambulants qui s'en allaient ravitailler les quartiers du centre et, à plusieurs reprises, je vis l'avocat faire halte pour s'entretenir avec des sentinelles d'autres factions. Curieusement, à chaque arrêt, on nous laissait passer sans nous retarder.

Puis, alors que le bleu du ciel normand commençait à s'éclaircir un peu, l'avocat nous fit tous rentrer dans un entrepôt désaffecté dont le major avait fait sauter la serrure d'un coup de crosse. L'heure du repos avait sonné. Comme dans l'immeuble de la veille, des sentinelles furent réparties tout autour du bâtiment, et le reste du groupe s'allongea à même le sol de ciment.

L'avocat et le vieux se mirent à discuter à nouveau. Je tendis l'oreille, mais désormais quelque chose me gênait dans leur démarche. En effet, je n'étais pas si éloigné d'eux, et ils ne

pouvaient l'ignorer. Aussi je commençais à me demander si mon sort n'était pas déjà scellé depuis ma capture.

Je frissonnai à cette sombre perspective, mais ma curiosité professionnelle, aiguisée par des mois de sous-information, m'incitait à passer outre et à continuer de les épier. Ils évoquèrent ainsi d'autres noms et d'autres groupes armés des environs dont le plus important, à les en croire, était celui d'un certain Sir Francis, un chef protestant dont l'effectif correspondait à plus ou moins deux régiments de Crosby. Cette petite armée opérait surtout entre Bayeux et Carentan, profitant de zones marécageuses où elle savait pouvoir se mettre à l'abri des autres bandes et surtout du général Crosby. C'était mon gardien attiré, le fameux Beauclerc, qui leur avait transmis ces informations après avoir longuement séjourné dans la région en question.

A mesure que leur conversation se développait, le nom de Wolsey, ce chef de bande qu'ils avaient évoqué quelques heures plus tôt, revint me hanter l'esprit lorsque soudain je parvins à placer un visage et une fonction sur ce nom. Il s'agissait en fait d'un second couteau d'Aaron Bowman, le numéro un du parti sécessionniste normand, le fameux PSN, dont j'avais vu le nom figurer sur l'une des récentes listes électorales du duché.

La presse normande avait diffusé plusieurs sujets sur lui après qu'il avait violemment agressé une candidate du parti de Lamotte, le lendemain même de l'attentat spectaculaire de Cherbourg. Son visage avait marqué ma mémoire en raison de son regard intense, d'un bleu acier, qui illuminait son visage sinistre sous un chapeau melon. Cet homme à la fine moustache noire avait promis que la main de Dieu s'abattrait sur les meurtriers des innocents de Cherbourg et qu'il y veillerait personnellement.

En repensant à son regard de fou furieux, je l'imaginais bien dans la peau de ce chef de guerre qui, sans motif apparent, nous avait attaqués au lance-roquette le jour précédent.

Trois ou quatre heures plus tard, le fumet d'un repas que l'on avait fait mijoter au milieu de l'entrepôt me tira de mon sommeil. Avec Beauclerc, j'étais l'un des derniers à s'étirer pendant que les autres graissaient leurs armes et discutaient à bâtons rompus.

A travers le toit vitré, on pouvait voir que le soleil de mai était déjà haut dans le ciel. Le dos encore endolori par les efforts de la veille, j'engloutis ma ration en suivant du regard les combattants qui s'acheminaient vers la porte principale de l'entrepôt puis, sur un signe de Beauclerc, j'enfilai mon épuisant sac à dos avant de reprendre notre périple. Je maudis les lanières de cuir qui me lacéraient les épaules mais les acceptai malgré tout comme le prix à payer pour une nouvelle moisson d'informations.

Le premier homme venait de franchir la sortie lorsqu'une détonation retentit à l'extérieur.

Après un instant de stupeur générale, quelqu'un eut la présence d'esprit de refermer la porte en criant et je vis l'un des ouvriers qui se tenait la poitrine tout en s'adossant au mur. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais ce fut du sang qui coula entre ses lèvres.

Le vieux lui déchira le haut de ses vêtements afin d'examiner la blessure mais le pauvre gars, le visage figé dans un horrible rictus, glissa sur le sol, immobile.

Dehors, tout était calme à nouveau.

— Toi, l'espion, viens ici ! hurla le vieux.

Je crus ma dernière heure arrivée. Je me traînai jusqu'à lui comme le condamné vers la potence.

— Prends son sac !

Je ne comprenais plus rien.

— Prends son sac, répéta le vieux. Et enfile-le par-dessus le tien. Immédiatement !

J'obéis et alourdis ma charge déjà pesante d'une bonne quarantaine de livres supplémentaires.

— Maintenant, prends son arme !

Je craignais de nouveau le pire. Je m'abaissai avec difficulté et saisis le pistolet, un vieil automatique qui devait remonter à la guerre froide.

— A mon signal, tu sors et tu cours aussi vite que tu peux jusqu'au pâté de maisons sur notre gauche. Compris ?

— Mais avec ce que vous m'avez mis sur les épaules, je vais me faire descendre ! répondis-je, les mains tremblantes.

— Tu courras en zigzag et le dos au tireur pendant que nous te couvrirons.

— Je vais servir d'appât, en somme...

— Si tu fais exactement ce que je viens de te dire, tu as des chances d'arriver en un seul morceau derrière la première maison. Vu ?

J'avalais ma salive et opinai du chef. A l'abri derrière le mur, le vieux tendit le bras et ouvrit la porte.

— Alors ?! brailla-t-il.

Mes jambes étaient de plomb.

— Fonce avant que je ne t'en tire une dans les couilles ! ajouta-t-il en braquant l'arme sur mon entrejambe.

J'avalais à nouveau ma salive, puis je me lançai dans le sprint le plus violent de toute mon existence. Plus exactement, je me vis partir à toutes jambes, comme si quelqu'un d'autre effectuait la course à ma place.

Je comptai les foulées courues : 10, 15, 20... Puis une nouvelle détonation déchira l'air et des éclats de gravier volèrent autour de moi.

Je courais, mais mes jambes me donnaient l'impression de ne pas bouger. Je revois la scène comme si c'était hier. C'était comme dans l'un de ces rêves bizarres où l'on se sent en pleine course mais retenu par une force supérieure.

Je ne savais plus si j'en étais à 30 foulées quand je sentis comme un picotement à l'épaule droite.

45, 50, 55... Encore une détonation ! Un morceau du mur devant lequel je passai s'émietta en me projetant des éclats en pleine face puis, enfin, je m'écroulai à terre à l'abri du tireur embusqué.

J'entendis des tirs en rafales derrière moi, suivis de bruits de pas précipités. Beauclerc m'avait rejoint, et d'autres arrivaient à sa suite.

Il se passa une dizaine de minutes pendant lesquelles je n'entendis plus aucun coup de feu. J'en profitai pour examiner mon épaule où du sang avait coulé : une balle était passée très près et m'avait enlevé quelques pouces carrés de peau. L'égratignure me brûlait comme un feu de l'enfer mais Beauclerc me certifia que c'était sans gravité. Il me désinfecta l'épaule au whisky et me confectionna une sorte de pansement à l'aide de bandes de tissu prises dans son sac.

Mon deuxième sac à dos, lui, était percé de part en part.

— Tu as eu beaucoup de chance cette fois-ci, le Français, remarqua mon garde-chiourme d'un air appréciateur.

— Et encore, c'est en-dessous de la vérité, lança le vieux en déboulant avec le reste de la troupe.

Ces derniers portaient deux caisses munies de poignées en corde que je n'avais encore jamais vues en leur possession. Sur les grandes boîtes vertes on pouvait lire des numéros et des lettres peints en blanc.

— Vous l'avez eu ? questionna l'un des hommes qui m'avaient rejoint en premier.

— Non, déplora le vieux, ce salaud a filé ! Nous avons passé tout le secteur au peigne fin, mais aucune trace de cet enfant de catin. Par contre, il avait du matériel avec lui, ajouta-t-il en désignant les caisses.

— Quel genre ? s'enquit l'autre.

— Tu ne devineras jamais, répondit le vieux d'un air grave.

Puis, il éclata de rire.

— Un putain de lance-roquette, nom de dieu !

Sur quoi, il s'accroupit et ôta le couvercle de la première caisse.

Je me hissai par-dessus les épaules des combattants qui faisaient cercle autour des caisses et constatai qu'il n'avait pas menti. Protégé par une couche de paille, un tube vert kaki surmonté d'une lunette de visée et garni d'une poignée faisait l'admiration de tous les observateurs.

— Et ce n'est pas tout, reprit le vieux. Il nous a aussi laissé un joli stock de munitions !

Il ouvrit la seconde caisse, souleva des poignées de paille et brandit l'une des roquettes dont la caisse verte était remplie à ras bord.

— Combien il peut y en avoir, là-dedans ? demanda l'un d'eux.  
— J'en sais rien, dit le vieux en replaçant délicatement l'engin dans la caisse. Peut-être une centaine...

— Le tireur a assassiné Dennis sans la moindre pitié, mais au moins il lui verse des dommages et intérêts, commenta l'avocat. Sans doute protégeait-il ce trésor lorsqu'il nous a aperçus et a préféré prendre les devants...

— Quoi ? On ne savait même pas qu'il était là ce planqué ! protesta le vieux.

— Lui devait penser le contraire, intervint le professeur de mathématiques. Sinon, il n'aurait pas tiré. Or, il a tiré pour tuer...

— Du coup, reprit le vieux en se tournant vers l'avocat, on n'a plus besoin d'aller voir Delarse. On a du répondant face à Wolsey maintenant, compléta-t-il en posant un pied triomphal sur l'une des caisses.

— Bien au rebours. Je dirais plutôt que nous disposons d'excellents arguments pour rallier Delarse à notre projet initial, corrigea l'homme en noir. Du reste, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour rien...

Le vieux mordilla le coin de sa moustache.

— Alors on continue ?

— Pour l'heure, offrons une sépulture descente à Dennis et prions pour son âme. Allons, hâtons-nous, insista-t-il. Je ne voudrais pas que Wolsey nous retrouve. Car si nous avons bien du répondant, comme vous dites, avec ce déluge de coups de feu c'est toute la moitié sud de la Mégapole qui doit déjà être en état d'alerte.



Après une inhumation des plus sommaires, nous reprîmes notre progression en direction de Rocquancourt. Bien entendu, je me retrouvai préposé au transport des caisses en compagnie des ouvriers, des gars bien découplés pour qui cet exercice ne représentait pas l'effort éreintant que je fournissais. D'ailleurs, eux n'avaient sur les épaules que des besaces à moitié vides...

Je suai sang et eau le long des rues jusqu'à notre arrivée non loin de ce qui ressemblait à une ville dans la ville avec, en son milieu, un grand centre d'affaires. Nous étions à l'entrée d'un parking et à sept ou huit cent yards devant nous se dressaient de hautes tours de verre. Je ne connaissais pas cette partie de la banlieue de Caen, mais je compris, à la vue des enseignes prestigieuses qui coiffaient chaque tour, que ce quartier était essentiellement consacré au business international et devait avoir brassé des sommes vertigineuses du temps de sa splendeur.

Au moment de traverser le parking, le vieux se mit à renâcler contre l'avocat, arguant que des tours de cette dimension étaient le repaire idéal des snipers. D'ailleurs, sans doute la petite troupe avait-elle déjà été repérée par les occupants de ces gratte-ciel bien avant son arrivée devant le parking.

A l'abri d'un magasin aux vitrines en miettes et aux rayons entièrement dévalisés, les deux hommes entamèrent une nouvelle palabre quant à la meilleure façon d'entrer en contact avec le chef de la milice locale. Ce dernier, en effet, avait la fâcheuse réputation de tirer sans sommation.

A les écouter, je retirai à nouveau de précieuses informations sur cette partie de la ville. Ainsi, la majeure partie des gratte-ciel qui se dressaient fièrement devant nous était encore occupée par ses locataires habituels, de grands groupes internationaux dont le chiffre d'affaire n'avait pas encore été affecté par la situation. La raison en était qu'ils disposaient encore de services de sécurité importants et bien armés ; outre la centaine d'agents de sécurité propres au centre et dirigés par Delarse, celui-ci comptait environ autant d'hommes à son service personnel.

Au surplus, la bande de Delarse avait transformé toute la périphérie du centre d'affaires en une sorte de *no man's land* où il était très rare qu'une bande adverse osât pénétrer. Ainsi trouvait-on dans ce havre de paix des commerces qui fonctionnaient encore quasi-normalement ainsi qu'une clientèle abondante. Les bombes n'explosaient plus ici depuis longtemps et la vie y semblait presque normale, abstraction faite du nombre d'hommes en armes qui quadrillaient la zone de jour comme de nuit.

L'avocat baissa la voix pour expliquer quelque chose au vieux, puis ce dernier acquiesça en silence.

— Amenez-moi l'espion ! hurla soudain le major.

Mon poil se hérissa tandis que tous les regards se tournaient vers moi. Avec la plus extrême lassitude, je me traînai jusqu'à lui en n'osant imaginer l'objet de cette convocation.

— A nous deux maintenant, maudit Français. Ouvre tes oreilles ! ordonna-t-il.

Pendant que je me concentrais, il poursuivit :

— Il est probable que les sentinelles de Delarse aient déjà flairé notre présence. Mais comme ils ignorent qui nous sommes et ce que nous leur voulons, ils risquent fort de tirer avant de poser la moindre question. Tu vas donc avoir l'honneur de nous annoncer.

« Ah, c'est donc ça... », soupirai-je à part moi.

Il fit une pause et me fixa comme pour voir si je suivais.

— Comment dois-je m'y prendre ?

Il jeta un coup d'œil à un morceau de papier jauni qu'il tenait dans la main.

— D'abord, tu vas traverser la zone commerciale de l'autre côté du parking. Ensuite, tu longeras un ensemble de bâtiments administratifs avant de déboucher sur un quartier résidentiel, du genre huppé, avec plein de belles baraques. Après, tu arriveras au pied des grandes tours, là-bas, fit-il en désignant les ensembles de verre qui dominaient toute la zone devant nous.

J'opinaï.

— Ne t'avise pas de t'écarter de ton itinéraire car nous serons toujours à moins d'une cinquantaine de pas derrière toi.

J'opinaï encore.

— Delarse a son quartier général dans la tour Exsson. C'est celle qui surplombe toutes les autres, tu vois ? Tu n'auras plus

qu'à demander à le voir de toute urgence. Une fois en sa présence, tu lui diras que Maître Watkins t'envoie et souhaite le rencontrer. Tu lui remettras ce talkie-walkie pour qu'il prenne contact avec moi sur la fréquence 3. Ai-je été assez clair ?

Je répondis par l'affirmative, mais il tint à me faire répéter ses instructions.

— Je te laisse trente secondes d'avance. File !

Je sentis des gouttes de sueur perler le long de mon dos pendant que les dernières paroles de l'avocat résonnaient dans mon esprit tétanisé.

Il claqua des doigts en désignant la sortie.

Je m'épongeai le front d'un revers de manche et, l'esprit hanté par l'épisode de l'entrepôt, je marchai vers l'extérieur. Je franchis le parking, complètement désert à l'exception de quelques épaves abandonnées, et parvins assez rapidement devant le centre commercial.

Je jetai un coup d'œil à ma montre : déjà cinq minutes écoulées. Je me retournai plusieurs fois mais ne vis personne à mes trousses.

Je pressai le pas en longeant les grands magasins où entraient et sortaient de nombreux clients. N'était le contexte, ces allées et venues de consommateurs affairés offraient l'illusion d'une Normandie en paix... Je me surpris à songer à mon éventuel retour à la liberté. Mais quel songe, en vérité ! Mon hôtel n'était plus que poussière, je n'avais plus aucun moyen d'entrer en contact avec le monde extérieur, et les frontières du duché étaient complètement verrouillées.

Je passais devant les vitrines de Hamelin Ltd., la célèbre marque normande de vêtements de luxe, lorsque deux hommes traversèrent la rue et se mirent en travers de mon chemin.

Comme convenu, je me réclamai de Maître Watkins et sollicitai une rencontre avec leur chef. Ils me fouillèrent, examinèrent mes sacs à dos ainsi que mon talkie-walkie, puis après avoir prélevé une partie des vivres dont ils bourrèrent leurs poches, ils m'ordonnèrent de les suivre.

Chacun d'eux avait la main ostensiblement posée sur son arme accrochée à la taille et marchait en jetant des regards circulaires. J'en vins à me demander si cet endroit était aussi sûr que le vieux et l'avocat l'avaient décrit. De plus, certains des bâtiments

administratifs au milieu desquels nous avançons étaient en ruines et des cratères avaient creusé les rues de place en place.

En pénétrant dans le quartier résidentiel, mes deux accompagnateurs s'adressèrent à voix basse à un autre binôme auquel ils me livrèrent. Flanké de mes deux nouveaux gardiens, je longeai les demeures luxueuses annoncées par l'avocat et manquai de pousser un sifflement d'admiration devant plusieurs d'entre elles. J'avais sous les yeux une série de petits manoirs de style Tudor, entourés de parcs boisés parfaitement entretenus. De toute évidence, la guerre civile qui ravageait le pays n'avait pas encore atteint tous ses habitants...

Enfin parvenu au rez-de-chaussée de la tour Exsson, je m'attendais à prendre l'un des six ascenseurs dont les portes colossales s'alignaient fièrement devant nous mais je n'eus droit qu'aux escaliers. Je maudis mes sacs à dos et atteignis le dixième étage en crachant mes poumons. Au vingt-cinquième, je crus rendre l'âme avant de m'engager dans un long couloir jusqu'à ce qui ressemblait à une salle d'attente.

Mes gardiens me firent signe de patienter et refermèrent la porte derrière eux. A bout de souffle et trempé de sueur, j'admirais la vue panoramique à travers la baie vitrée de la pièce lorsque j'entendis des voix parler derrière la cloison juste à côté. Je m'approchai et y collai une oreille. L'échange était vif et concernait deux hommes de langue anglaise.

— C'est ça ou rien ! répétait l'un des deux protagonistes.

— Mais que voulez-vous que j'en fasse, disait l'autre. J'y perdrais toute ma puissance de feu, vous le savez bien !

— Au contraire, c'est en refusant mon offre que vous la perdriez.

— Parce que vous croyez qu'en face ils se battent avec des arcs et des flèches, peut-être ?

— En face, comme vous dites, ils seront à cours de munition dans très peu de temps. Tout comme vous, d'ailleurs.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités !

— En venant ici, il ne m'a pas échappé que vos hommes ne tiraient plus des rafales en l'air pour un oui ou pour un non comme autrefois, Delarse. Et la raison en est que vous leur avez ordonné de rendre compte de la moindre munition tirée.

Un court silence s'ensuivit.

— Non, croyez-moi, Delarse, avec le matériel que je vous propose, vous tiendrez tous vos ennemis en échec.

— Et qui me dit que vous ne leur ferez pas une proposition identique, à mes ennemis ? Si ce n'est déjà fait !

— Futiles conjectures. Mon offre, elle, tient jusqu'à ce soir. Passé ce délai, vous aurez tout loisir de vous faire confectionner des arbalètes...

Après une longue pause, j'entendis celui qui devait être Delarse donner son accord d'une voix résignée. Puis le silence s'installa.

Songeur, je retournai à la fenêtre en me disant que le maître de Rocquancourt ne devait pas être le seul à marchander des armes par les temps qui couraient. Le blocus du duché imposé par Londres et approuvé par Orléans avait dû certainement faire fleurir ce genre de trafic et bien d'autres, de sorte que les industriels les moins scrupuleux devaient se frotter les mains depuis le début des Troubles.

Je contemplai les hautes colonnes de fumée noirâtre qui striaient l'horizon tout autour de Rocquancourt lorsque la porte grinça sur ses gonds. Un homme plutôt bien portant d'une cinquantaine d'années et revêtu d'un costume en tweed s'avança vers moi. Il me toisa un instant et planta son regard dans le mien.

— J'apprends que Watkins vous envoie ? Si c'est encore pour me soutirer des stocks de munitions, vous pouvez repartir tout de suite et lui dire que la chose ne se fera pas !

Je tournai ma langue dans ma bouche avant de lui répondre :

— De ce côté-là, je crois savoir qu'il n'est pas à plaindre. Il pourrait même vous en vendre, m'aventurai-je avec aplomb.

Il ricana, puis, voyant que je ne bronchais pas, retrouva son sérieux :

— Vous bluffez.

— Je vous assure qu'il possède d'excellents lance-roquettes et...

— Des lance-roquettes ! Voyez-vous cela.

— C'est la vérité.

— Et d'où les tiendrait-il ? s'enquit-il d'un air narquois.

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire. D'ailleurs, je ne suis qu'un otage de Watkins.

— Tiens donc. Et qui êtes-vous, exactement ? Le rejeton d'un riche industriel, je suppose ?

— Je m'appelle Murat Maublanc et je suis français.

— Un Français, maintenant ! Et que faites vous de beau dans la vie Monsieur Maublanc ?

— Je suis journaliste, en mission pour les Dernières Nouvelles d'Orléans.

— Français et journaliste. De mieux en mieux !

— Journaliste et otage, rectifiai-je.

Il réfléchit un instant, soupesant la véracité de mes dires.

— N'en dites pas plus : si vous vous êtes présenté à lui dans ces termes, Watkins vous prend forcément pour un espion. En tous cas, c'est ce que j'aurais fait à sa place.

— Il me considère en effet comme tel et j'ai le sentiment d'attendre ma dernière heure depuis hier en jouant les porte-faix pour lui et sa troupe, confirmai-je en désignant mes sacs à dos posés sur le sol.

Son air méfiant fit place à un sourire de commisération.

— Ca n'a rien d'étonnant ! cracha-t-il. Ce maudit robin est la méfiance incarnée, et pour ce qui est de mettre ses victimes à l'épreuve on peut lui faire confiance.

— Vous semblez le connaître assez bien...

— Je sais qu'il a du flair pour débusquer les espions, et en général ils le paient de leur vie.

— Vous essayez de me rassurer ?

— Disons que s'il y a une chose que je lui envie, c'est la grande fiabilité de ses hommes. Si seulement je pouvais avoir la même confiance aveugle dans les miens...

— Toujours est-il que je ne suis pas celui qu'il croit voir en moi.

— Il est vrai que vous paraissez lui rester fidèle, même en étant son prisonnier.

— Pardon ?

— Vous protégez ses intérêts en gardant pour vous une information qui m'intéresse.

— Ah, les lance-roquettes...

— Vous ne voulez toujours rien me dire ?

— Si vous acceptez de rencontrer Watkins, il pourra répondre à vos questions, répondis-je en lui tendant le talkie-walkie.

— Très bien. Quelle fréquence ?





Delarse autorisa l'avocat à monter le voir en compagnie de sa troupe et je me retrouvai dans le bureau de mon hôte à les attendre. Les bras croisés devant une baie vitrée, le maître des lieux gardait le silence et semblait réfléchir.

Les murs de son bureau étaient tapissés de cartes de Normandie et des principales agglomérations du duché. Je remarquai que sur certaines d'entre elles, des pastilles de couleurs étaient épinglées comme pour signaler des positions amies ou ennemies, mais en l'absence de légendes je n'entendis rien à ces indications et ne pus en retirer aucune information pratique.

Je tentais de les déchiffrer lorsque l'avocat fut introduit dans le bureau, le visage en sueur.

Les deux hommes se saluèrent et Delarse offrit des rafraîchissements. Ma présence ne semblait toujours pas gêner l'avocat qui entra dans le vif du sujet :

— J'ai besoin de votre aide, Delarse.

— Ca tombe bien, moi aussi. Mais je vous en prie, exposez votre requête en premier.

— C'est au sujet de Wolsey. Outre qu'il commence à imposer sa loi sur une grande partie de la ville et s'aventure jusqu'au nord, il se met à présent à tirer au lance-roquettes sur tout ce qui bouge. Il devient dangereux pour tout le monde et c'est pourquoi je sollicite votre appui afin de le mettre hors de combat.

Delarse le considéra avec circonspection.

— Quelque chose m'échappe : vous aussi vous disposez de lance-roquettes, non ? Que puis-je donc vous apporter de plus ?

L'avocat me décocha un regard mauvais avant de reprendre la parole :

— Je viens seulement d'en faire l'acquisition...

— Et alors ? Vous voulez que je vous apprenne à vous en servir ou quoi ? plaisanta Delarse.

— Mon effectif actuel est insuffisant pour mener à bien mon projet. Aussi, je pense que si nous unissons nos forces afin

d'anéantir Wolsey, une partie de vos effectifs serait ensuite la bienvenue pour occuper et surveiller le secteur du vaincu.

Comme s'il y avait encore de quoi hésiter, Delarse se mit à faire les cent pas devant la grande baie vitrée.

— Je suis prêt à accepter votre proposition, mais à deux conditions.

Je vis Watkins se rembrunir soudainement.

— Soit. Lesquelles ?

— Primo, je veux que vous me révéliez l'identité de votre vendeur d'armes.

Le visage de Watkins ne trahit aucune surprise. Il était visiblement préparé à cette question.

— Secundo, je veux qu'une fois l'opération menée à bien contre Wolsey vous fassiez officiellement alliance avec moi.

L'avocat attendit la suite mais son interlocuteur lui laissa l'initiative.

— Qu'avez-vous en tête ? Quelque chose d'important, je suppose ?

— Nous parlons effectivement d'un projet de grande envergure : j'ai l'intention de lancer une offensive majeure à l'ouest vers le Cotentin. Ce sera la première du genre en Normandie depuis le commencement des Troubles.

L'avocat parut désarçonné.

— Et de quel genre d'offensive s'agit-il ?

— Je viens de vous le dire : une opération de grande envergure. Mais d'abord je veux le nom de votre vendeur.

L'avocat me jeta encore un coup d'œil en biais.

— C'est un homme de Rouen, clama-t-il avec aplomb. Il se fait appeler Liam Latour mais je pense que ça n'est pas son véritable nom.

— Jamais entendu parler ! pesta Delarse.

Il haussa les épaules et prit un air renfrogné.

— Vous avez son nom. A vous de m'en dire plus sur cette offensive à présent.

Delarse s'était remis à faire les cent pas devant la baie vitrée.

Il s'arrêta auprès de son bureau, saisit une tige de bambou et s'approcha des cartes murales.

— Comme vous le savez, suite à l'offensive lancée par Hythloday contre les troupes de Montaigne il y a deux mois (tourné

vers la carte du duché, Delarse fit glisser la pointe de la tige de haut en bas depuis Cherbourg vers la région de Coutances et de Saint-Lô), Hythloday occupe à présent Valognes et Coutances jusqu'aux environs de Saint-Lô où Montaigu s'est replié. Je compte rejoindre Montaigu à Saint-Lô afin de libérer Coutances et, si possible, de repousser Hythloday vers le nord du Cotentin. J'ai fait lever des troupes au sud de Caen et Montaigu a renforcé les siennes avec des volontaires de Saint-Lô. Il nous manquait jusqu'à présent des armes dont je viens de faire l'acquisition, et je pense que votre renfort, ainsi que votre lance-roquette, nous offriraient un avantage décisif sur les troupes d'Hythloday.

L'avocat approcha à son tour de la carte et l'examina un moment en se tenant le menton dans la main gauche.

— Nous semblons plus que jamais avoir besoin les uns des autres... Quelles sont les chances que Sharpe et Sir Francis s'en mêlent ? Ils ne peuvent pas être complètement neutres dans cette affaire ?

— Nul ne saurait l'être. Mais étant donné que ces deux-là n'ont pas pris part à l'offensive d'Hythloday, il n'y a donc aucune raison qu'ils interfèrent à présent. Depuis le début des Troubles, Sir Francis semble vouloir se contenter de harceler les garnisons de Crosby dans cette partie du duché ainsi que ses plus proches voisins ; et quant à Sharpe, il se cantonne à assurer la défense de son territoire dans le secteur de Bayeux en y détroussant les voyageurs de passage. Il est d'ailleurs plus souvent aux prises avec Sir Francis qu'autre chose. Non, ces deux-là s'occupent bien entre eux. Ils ne devraient pas nous causer d'ennui.

Delarse considéra à nouveau la carte.

— Alors, qu'en dites-vous ?

L'avocat resta songeur un instant avant de rompre le silence.

— Je vous sais gré de la confiance que vous me témoignez, Delarse ; j' imagine ce qu'il vous en coûte de me dévoiler d'aussi précieuses informations. Mais... en cas de victoire sur Hythloday, qu'aurais-je à y gagner ? Votre alliance avec l'indépendantiste Montaigu s'en trouverait renforcée et votre pouvoir accru jusqu'à l'ouest du duché, sans parler de votre influence sur le sud-est de Caen si nous parvenons à balayer Wolsey de la carte. Avouez que pour l'unioniste que je suis tout cela n'est guère rassurant !

— J'entends bien, mais nous avons aussi une religion en commun. Or, je vous rappelle qu'Hythloday est un ardent sécessionniste et un tueur de catholiques ; il vous ferait courir un bien plus grand risque s'il devait poursuivre l'extension de son territoire. Et c'est sûrement ce qu'il a l'intention de faire. A l'est, O'Hara est déjà parvenu à étendre son rayon d'action depuis Le Havre jusqu'aux portes de Rouen où Barclay se terre derrière les régiments de Crosby. Il a déjà chassé des dizaines de milliers de catholiques vers le sud et les zones frontalières afin de « purifier », comme il le dit lui-même, son secteur. Or, le seul obstacle entre O'Hara et Hythloday, si l'on considère que Sharpe et Sir Francis ne sont pas, objectivement, leurs ennemis, c'est la Mégapole et sa région. S'ils parvenaient à joindre leurs forces sur toute la moitié nord du duché, ils auraient atteint l'objectif politique le plus cher à leurs yeux. Ils n'auraient plus alors qu'à mettre Londres devant le fait accompli et proclamer la sécession de la Normandie du nord, protestante et anglo-saxonne !

L'avocat parut frissonner de dégoût.

— Votre capacité à spéculer sur l'avenir de la Normandie est particulièrement redoutable... observa-t-il avec circonspection.

Delarse lui répondit par un sourire de satisfaction.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais d'abord consulter mes hommes et ensuite je vous ferez part de ma réponse.

— Comme vous voudrez. Mais gardez à l'esprit que le temps presse !

Delarse raccompagna Watkins et lui chuchota quelque chose à l'oreille avant de me faire signe de suivre l'avocat dans la pièce voisine.

A peine la porte de la grande salle se refermait-elle sur moi et la troupe de Watkins que ce dernier me sauta à la gorge :

— Qui t'a demandé de parler de notre nouvelle arme à Delarse ? Qui t'a autorisé à dévoiler nos secrets à des étrangers, sale petite vermine de Français ? me postillonna-t-il en pleine face.

Je reculai d'un pas avant de lui répondre.

— Vous devriez plutôt me remercier, Watkins, car au départ Delarse ne souhaitait pas vraiment vous rencontrer. Je lui ai délibérément parlé de vos armes pour qu'il s'intéresse à vous.

L'avocat me lorgna d'un air suspicieux.

— Sans mon intervention, vous repartiez bredouille sur Caen, seul pour affronter un Wolsey déchaîné. Non seulement je ne vous ai pas trahi mais je vous ai aussi apporté mon aide au-delà de ce que j'étais censé faire pour vous sous la menace.

Le vieux échangea un regard avec l'avocat.

— Il est grand temps que vous admettiez enfin la réalité, Watkins : je ne suis qu'un journaliste qui tentait d'exercer son métier quand vous l'avez fait prisonnier, et ce contre l'évidence des preuves que je vous avais fournies et que vous avez détruites. Je n'ai jamais cherché à vous nuire, et d'ailleurs j'ignorais jusqu'à votre existence lors notre rencontre.

Je me tournai vers le vieux et les autres :

— Je vous ai prouvé que je n'étais ni un traître ni un espion en risquant ma vie pour vous ! Alors, s'il vous plaît, acceptez-moi comme l'un des vôtres et non comme un esclave.

Une vague de murmures traversa la salle.

— Tu pourrais réclamer ta liberté, dans ce cas, suggéra le vieux. Pourquoi vouloir à tout prix « te joindre » à nous ?

— Ma liberté ? Pour aller où ? Vous l'avez vu par vous-même : mon hôtel n'est plus qu'une ruine fumante.

— S'il insiste autant pour être l'un des nôtres, comme il dit, c'est uniquement pour pouvoir continuer de nous espionner, fit le professeur de mathématiques, c'est évident !

Les membres de la troupe se mirent à grogner autour de nous, comme si le professeur avait souligné une évidence.

— Non, je ne crois pas, trancha finalement l'avocat. Delarse m'a fait part de son sentiment sur Monsieur Maublanc et il estime que son attitude n'est pas celle d'un espion.

— Alors ça veut dire qu'il travaille pour lui, c'est tout ! contra le professeur. Il l'a acheté, tout à l'heure, ou bien juste avant que nous ne tombions sur lui l'autre jour.

— Il y a un moment, Billings, où il faut savoir s'incliner face à la réalité des faits. Monsieur Maublanc a bel et bien fait ses preuves et mérite à présent notre confiance, déclara l'avocat en tournant vers moi un visage que je ne lui connaissais pas.

Sur quoi, il ouvrit le holster fixé à sa hanche, en sortit l'automatique qui s'y trouvait et me le tendit. Je saisis l'arme sans savoir qu'en faire.

— Bienvenue parmi nous, Murat ! Mais ne perdez pas de vue que c'est en tant que combattant que nous vous admettons dans nos rangs. A ce titre, vous ne ferez l'objet d'aucune faveur et serez traité exactement comme le reste de notre troupe.

Je souris de gratitude tout en jetant mes sacs à ses pieds.

Les poings sur les hanches, l'avocat me toisa avec surprise.

— Dans ce cas, répliquai-je, je vous prends au mot : répartissons de suite le contenu de ces sacs entre nous !

Des rires parcoururent la troupe et l'avocat vida une partie de mes sacs en en balançant le contenu à ses hommes.

Pour la première fois depuis des mois, je poussai un réel soupir de soulagement. Outre que mon sort s'améliorait un peu, j'en avais encore beaucoup appris ce jour-là. La carte du conflit normand se dessinait peu à peu devant mes yeux là où, peu de temps auparavant, tout n'était que brouillard et conjectures.

Dans ce nouveau contexte, ce fut avec un certain enthousiasme que je me désignai volontaire pour la prochaine mission organisée par l'avocat. Après avoir obtenu l'accord d'une large majorité de ses hommes à propos du plan d'action proposé par Delarse, Watkins voulait encore s'assurer du soutien de ses bases arrière et procéder, le cas échéant, à une levée de troupes fraîches pour mener à bien l'opération.

D'après ses dires, entre 1.500 et 2.000 volontaires très motivés étaient prêts à se mobiliser dans la seule périphérie nord de la Mégapole afin d'en découdre avec les fanatiques protestants. Le seul problème résidait dans le fait qu'ils n'étaient pas encore formés au combat, raison pour laquelle Watkins n'avait pu les utiliser à temps pour contrer les menées de Wolsey et avait préféré solliciter le concours de Delarse.

Ainsi, pendant que les forces conjointes de Watkins et du maître de Rocquancourt opéraient dans le sud-est de Caen, notre détachement conduit par Beauclerc rassemblait des cohortes de volontaires dans les quartiers nord et les escortait jusqu'à Rocquancourt. Là, un grand terrain fut mis à notre disposition et Stableford, l'un des lieutenants de Delarse, entama l'entraînement des recrues auxquelles je me joignis afin d'apprendre les bases d'un nouveau métier.

Des armes avaient été livrées en grand nombre à Delarse et une distribution fut effectuée sous grande surveillance en vue de former les recrues à leur maniement. Or, même les plus ignares en la matière ne purent dissimuler leur étonnement en découvrant les fusils et les munitions flambant neufs. Les plus avisés dénoncèrent une mauvaise plaisanterie, mais les guerriers de Stableford, conservant tout leur sérieux de maîtres-instructeurs, insistèrent sur le fait qu'il s'agissait bien là des armes avec lesquelles on allait devoir se battre.

Sans être expert en armement, je n'eus aucune difficulté à identifier ces fusils comme des copies d'armes du XIX<sup>ème</sup> siècle, à

savoir de longues carabines à rechargement manuel dotées d'une tige métallique pour le nettoyage et le bourrage des munitions, lesquelles étaient fournies séparément dans de petits sachets de papier.

Submergés de questions et de témoignages de mécontentement, les guerriers de Rocquancourt nous expliquèrent qu'un fabricant clandestin était parvenu à mettre au point une chaîne de montage artisanale au sein du duché et avait retenu ce modèle de fusil pour son coût de production particulièrement peu élevé ; les munitions, notamment, ne requéraient aucun dispositif complexe pour leur fabrication et pouvaient être produites en quantité illimitée et dans des délais fort brefs. Non, vraiment : ces Brown Bess, comme ils les appelaient, étaient de précieux partenaires dont nous n'aurions pas à mépriser la compagnie.

Forts de ces explications, ils nous remirent encore à chacun une bandoulière de cuir blanc ainsi qu'un ceinturon du même matériau muni d'une giberne à munition et d'un fourreau pour la baïonnette. Il ne manquait plus, raillèrent certains, que des uniformes du rouge le plus vif pour nous faire passer pour un régiment de Sa Gracieuse Majesté du temps du général Wellington. Pourtant, à l'instar de mes nombreux camarades, je m'accordais bon gré mal gré de cet équipement anachronique et prenais part aux indispensables exercices d'entraînement dispensés avec une infinie patience par nos instructeurs.

Et Dieu sait s'il en fallait de la patience, car le maniement de l'arme exigeait force doigté et souplesse : pour chaque tir, nous devions piocher une cartouche de papier dans notre giberne et en arracher l'extrémité avec les dents. De la main gauche, on maintenait son fusil à l'horizontale, tandis que de la main droite on versait de la poudre dans le bassinet de l'arme. Ensuite, celui-ci devait être refermé d'une pression du pouce avant de faire basculer la crosse entre ses talons afin de verser le restant de poudre dans le canon et d'y enfourner la cartouche dont l'extrémité non déchirée contenait la balle. A peine le papier était-il enfoncé dans le canon qu'il fallait attraper sa baguette de la main droite afin de tasser, d'une seule poussée si possible, la cartouche au fond du canon. Ensuite, on retirait la baguette, on



relevait l'arme et, enfin, on positionnait le chien sur le cran d'armé avant d'épauler et de faire feu.

Malgré la longueur et la complexité de l'opération de rechargement, je commençais, à la fin de la première journée, à atteindre les contours de la cible et à savoir recharger mon arme à peu près deux fois en l'espace d'une minute. L'objectif était de dépasser les deux rechargements par minute et d'atteindre la cible si possible en son centre, mais au bout d'une longue semaine de pratique nous étions encore loin du compte. En revanche, nous maîtrisions assez bien les charges à la baïonnette ainsi que les déplacements au pas cadencé. Je ne voyais pas très bien quel pouvait être l'intérêt de ce dernier exercice, passablement ennuyeux et fatigant, mais il semblait ravir nos instructeurs.

De retour parmi nous, Delarse et Watkins semblèrent également impressionnés par la petite armée en marche que nous formions à présent. Ils aimaient à nous voir défiler à intervalles réguliers au milieu des tours du centre d'affaires où le sol, parfaitement plat, se prêtait idéalement à ce genre de manœuvre. En passant devant eux, je lus dans leurs regards que la vision d'hommes organisés avec l'efficacité d'une grande machine parfaitement huilée leur donnait le sentiment de maîtriser les choses. Ils avaient le regard d'hommes conscients d'un nouveau pouvoir, celui d'agir sur les événements, de les modeler, enfin, à leur guise.

Au reste, nous marchions de concert avec d'autant plus d'assurance que la campagne menée par nos chefs contre les positions de Wolsey avait été couronnée de succès. Ainsi, la moitié sud de la Mégapole était désormais sous le contrôle de Delarse et le reste des hommes de Watkins pouvait circuler librement dans la partie nord de la ville où un semblant de calme était revenu. En outre, le lance-roquette de Wolsey était maintenant en possession de Delarse qui disposait, tout comme nous, d'un sérieux appui pour les combats à venir.



C'était le début du mois de juin.

Nous étions au repos sur le terrain d'entraînement, observant paresseusement les manœuvres d'attaque de la petite cavalerie de Delarse, une vingtaine de cavaliers en tout, lorsque nos chefs nous rassemblèrent tous dans un vaste champ en bordure de la ville. L'heure était grave : nous devions sans plus tarder nous mettre en chemin en direction de Saint-Lô.

Des quantités impressionnantes de munitions nous furent alors remises, ainsi que des rations individuelles pour plusieurs jours dont nos besaces et nos sacs à dos furent vite remplis. Puis, après un long discours de harangue, Delarse accorda à son allié l'honneur de former l'avant-garde de la troupe.

Je me retrouvai ainsi en tête de la longue colonne qui s'ébranla le long des petites routes de campagne, soit 1.500 combattants suivis des 2.000 hommes de Delarse ainsi que sa cavalerie. A quelques dizaines de yards devant moi, à la pointe de cette masse humaine, le major était juché sur une vieille haridelle et nous indiquait, l'œil rivé sur l'horizon, le chemin à suivre.

A plusieurs reprises, il nous stoppa au milieu des champs comme si l'armée d'Hythloday toute entière venait d'émerger devant nous. Mais en réalité, nous ne croisions que des paysans montés sur des bêtes de labour, une fourche ou une hache à la main au cas où, ainsi que des jeunes gens circulant en bicyclette d'un bourg à l'autre en parfaite insouciance. En l'absence de toute bande ennemie ou de maraudeurs ce jour-là, nous pûmes marcher jusque tard dans la nuit avant d'installer notre bivouac dans un grand pré planté de pommiers.

Recru de fatigue, je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'à la pointe du jour. Beauclerc, qui avait reçu le commandement de ma section, annonça le départ pour l'heure suivante. D'après le major auprès duquel il venait de prendre ses ordres, nous n'étions censés parvenir aux abords de Saint-Lô qu'en milieu d'après-midi.

Cela tenait au fait que, pour des raisons de discrétion, nous n'empruntions aucun axe ni aucune route connue.

Sous les pommiers en fleurs, notre colonne se remit donc en marche en direction du couchant, s'étirant de tout son long à travers les pâturages verdoyants. Nous partions à la guerre, certes, mais mon impression était qu'il faisait bon errer au sein de cette nature généreuse dont les parfums me paraissaient plus subtiles qu'en France. Les insectes bourdonnaient un peu partout et le bétail paissait paisiblement, comme si rien n'avait changé en Normandie, comme si les attentats, comme si l'exil auquel des centaines de milliers de Normands avaient été condamnés jusqu'à verrouillage des frontières, comme si toutes ces choses n'avaient jamais eu lieu. Plus je l'observais, et plus la nature semblait se moquer des malheurs des humains et des efforts qu'ils fournissaient en vue d'échapper à une plus grande misère encore...

Toujours à quelque distance devant nous, le major, du haut de son cheval émacié, lorgnait à intervalles réguliers les hordes de nuages menaçants qui défilaient au-dessus de nos têtes ; comme Stableford le lui avait asséné, la moindre averse aurait mis en péril notre opération en rendant nos carabines parfaitement inutilisables pour un bon moment.

Le vieux était donc tout à ses nuées lorsque, à quelques miles seulement de Saint-Lô, des détonations se firent entendre. Des oiseaux prirent leur envol et un troupeau de moutons qui broutait dans un champ voisin entama une ronde frénétique. Le major nous cria d'aller nous terrer derrière les haies qui encadraient le pré où notre avant-garde se trouvait et alla lui-même se poster à l'abri d'un gros chêne centenaire.

A travers l'écran de végétation, je pouvais distinguer, au loin, deux groupes d'énergumènes armés et lancés à la poursuite l'un de l'autre. Le plus éloigné devait compter une centaine d'hommes alors que le plus proche, assez réduit, n'en comptait guère plus d'une vingtaine. Sans ménager leur poudre, tous ces coureurs endiablés s'en venaient droit sur nous en effrayant bovins et volatiles.

Le major tira sa monture par la bride et nous rejoignit discrètement. Il jeta un coup d'œil sur nos arrières où le gros de nos forces avait pris du retard, puis il convoqua ses chefs de

section. Peu après, tandis que les détonations se rapprochaient, Beauclerc nous expliqua pour quelle stratégie le major avait opté : nous allions scinder notre formation en trois groupes et former un U au milieu duquel les combattants en approche se retrouveraient encerclés. Après quelques tirs de sommation visant à leur démontrer notre supériorité numérique, il ne nous resterait plus ensuite qu'à les contraindre à baisser les armes. Le plan me parut un peu simpliste, mais comme tous les autres je m'en remis à l'expérience du major en gardant mes doutes pour moi.

Tête baissée, je courus à travers champ avec toute ma section afin de prendre position à environ deux cents yards sur notre gauche. La troisième fit de même dans le sens opposé tandis que la seconde, placée entre les deux autres, se déployait en largeur sur deux rangs de tireurs afin de former la base du U.

Les mains moites et le cœur battant à tout rompre, j'entendais l'ennemi s'approcher de yard en yard. Ce n'était pas véritablement ma première expérience du feu depuis le début des Troubles, mais c'était bien la première fois que je vivais une expérience de ce genre entre deux forces armées et prêtes à s'affronter de sang froid. Je m'épongeai le front d'un revers de manche, puis, comme prévu, le premier groupe de coureurs passa devant nous sans nous voir, suivi de près par le second. Un genou en terre derrière Beauclerc, je regardai avec intérêt le piège se refermer sur ces étrangers lorsque notre deuxième section tira une première salve en l'air. Un écran de fumée grise dissimula un instant les intrus à notre vue, puis, les mains crispées sur mon arme, je les vis bifurquer pour s'élancer vers notre section.

Le major brailla un ordre et ce fut notre tour de tirer une salve de sommation. L'air hébété, les poursuivants comme les poursuivis s'immobilisèrent comme un seul homme. La plupart jetèrent aussitôt leurs armes avant de mettre leurs mains sur la tête mais quelques uns, les bras ballants, hésitaient à suivre cet exemple.

Je sentis les battements de mon cœur ralentir peu à peu. A priori, notre dissuasion avait été efficace : elle n'avait donné lieu à aucune effusion de sang.

J'échangeai des regards de satisfaction avec mes camarades tout en attendant les ordres du major dont j'avais, je dois bien en convenir, sous-estimé les compétences. Bombant le torse, ce

dernier enfourcha son cheval et s'avança à quelque distance de l'ennemi. Mon rang de tireurs tenait à présent les intrus en joue, prêt à faire feu à la première alerte.

— Qui sont vos chefs ? questionna le major dont la voix résonna jusque dans les prés alentours.

— Montaigu ! répondit l'homme le plus près de lui alors qu'à plusieurs dizaines de yards derrière celui-ci un autre se réclamait d'Hythloday.

— Ceux de Montaigu, ramassez vos armes et approchez en les tenant au-dessus de vos têtes ! ordonna le vieux.

Avec hésitation, une vingtaine d'hommes obéit et marcha vers lui les bras levés tandis que leurs rivaux, toujours immobiles, semblaient en proie à la plus grande panique. Ces combattants s'observaient mutuellement, comme dans la crainte d'une nouvelle salve de notre part.

Alors que les hommes de Montaigu passaient derrière les rangs du major, plusieurs sécessionnistes tentèrent l'impossible : certains prirent leurs jambes à leur cou en abandonnant leurs armes sur place tandis que d'autres se précipitaient sur les leurs et les pointaient vers nous.

Un premier coup de feu retentit, puis sur l'ordre du major nous lâchâmes une salve qui faucha une bonne moitié des partisans d'Hythloday.

A cet instant, une vague de hurras secoua les rangs de Montaigu, puis le silence retomba sur le champ de bataille. Les survivants, en face de nous, reprirent leur posture initiale en plaçant prudemment leurs mains sur la tête. Le major les fit reculer dans le but de récupérer leurs armes, mais en découvrant à quel point elles étaient disparates et vétustes, il renonça à les récupérer et laissa ceux de Montaigu prélever ce qui les intéressait.

Nous avions resserré notre U autour de nos prisonniers lorsque le reste de nos forces opéra enfin sa jonction avec notre avant-garde. D'emblée, Delarse s'enquit de la situation auprès du major puis s'adressa aux hommes de Montaigu qui lui indiquèrent la position exacte d'Hythloday, à une distance d'environ trois miles entre notre position et Saint-Lô. En récompense de quoi, il leur accorda le privilège de fusiller la cinquantaine de survivants dont notre armée pouvait difficilement s'encombrer.

La mine réjouie, les hommes dont nous venions de sauver la vie s'affairèrent ainsi à leur besogne à l'aide des armes qui avaient appartenu à leurs ennemis quelques instants plus tôt.

Accompagné d'une poignée de camarades, j'en profitai pour me glisser entre les corps encore chauds qui jalonnaient le pré. Avec une pudeur mêlée de honte, j'y prélevai une paire de chaussures et un pantalon de rechange dont j'avais bien besoin. Et puis quoi, me dis-je, je venais de vivre la première bataille de mon existence et dans de telles circonstances, l'équipement se prenait là où il se trouvait le plus aisément : sur les morts.

Tout en enfilant mes nouvelles chaussures, je philosophais à part moi sur le fait qu'un mort sur un champ de bataille n'était pas un mort ordinaire, mais d'abord un ennemi vaincu, lorsque Beauclerc nous rassembla à nouveau pour nous faire part des intentions de notre état-major. Le plan de Delarse était le suivant : la petite troupe de Montaigu ainsi qu'un contingent des nôtres feraient diversion en feignant d'attaquer le campement d'Hythloday, puis se replieraient vers nous en plusieurs groupes afin d'amener le gros de l'ennemi à quitter sa base et à diviser ses forces en plusieurs unités plus faciles à combattre.

Stimulés par notre victoire, nous oubliâmes la fatigue de la marche déjà effectuée et portâmes nos pas vers la position ennemie avec la certitude que nous bénéficierions encore d'un excellent effet de surprise.

L'excitation dans nos rangs était plus que palpable, sans parler des hommes de Montaigu qui s'étaient mis à brailler un chant de victoire et que le major dut rappeler à l'ordre.

Nous avions parcouru deux miles et demi quand ces derniers marquèrent le pas en nous faisant signe de nous jeter à terre. Avant de m'exécuter, j'aperçus à six cents yards devant nous les premières tentes d'un campement dont le reste se perdait dans la pénombre d'un petit bois.

Lorsque l'ensemble de notre colonne fut enfin rassemblé en une masse compacte, Delarse chuchota des ordres à ses lieutenants et, fidèle à son plan, nous répartit en une longue ligne de front sur deux rangs de profondeur. Celle-ci s'étirait inégalement sur presque un demi-mile de largeur, derrière des haies et des talus d'où seule la pointe de nos canons dépassait,

les deux lance-roquettes étant disposés à chaque extrémité de la ligne.

Une fois notre dispositif mis en place, il envoya l'escouade de diversion harceler les abords du campement ennemi. Comme je sentais à nouveau mon cœur s'emballer et mes mains retrouver cette moiteur qui précède le combat, les premières détonations crépitèrent et des cris s'élevèrent au milieu des tentes dont certaines s'étaient embrasées. Ceux de l'escouade qui avaient déchargé leurs armes sur les sécessionnistes étaient à présent pris en chasse par ces derniers et commençaient à rebrousser chemin, bientôt suivis de nos alliés.

La gorge sèche, je suivis la manœuvre du regard puis, comme prévu, chaque groupe bifurqua vers différents points de notre ligne. Nous attendions leurs poursuivants de pied ferme, la baïonnette au canon et prêts à faire feu. Mais si nous étions relativement confiants, nous savions cependant nos ennemis beaucoup plus nombreux que la dernière fois. Aussi, à l'instar de mes nombreux camarades, je sentis ma gorge se nouer en voyant la nuée de soldats ennemis déferler sur l'escouade de diversion : j'en dénombrai d'abord une centaine, puis le double, et quelques instants plus tard ils me semblaient simplement aussi nombreux que nous.

Lorsque nos hommes eurent franchi nos rangs, nous attendîmes le dernier moment et un ordre fut répété tout le long de notre ligne, aussitôt suivi d'une gigantesque salve qui retentit en me frappant de surdité pendant plusieurs secondes. Un léger vent d'ouest balaya alors l'interminable panache de fumée grise crachée par nos carabines pour finalement révéler une centaine de corps étendus à quelques dizaines de yards seulement devant nous.

Toutefois, tandis qu'une partie de l'ennemi revenait précipitamment sur ses pas, le reste se regroupait pour nous canarder. De nouveaux arrivants repoussèrent les fuyards vers nous et les obligèrent à s'allonger en autant d'essaims de tireurs. Dissimulés derrière des talus et des haies tout comme nous, ils nous opposèrent un feu nourri que nous n'avions pas prévu.

Aussi, comme il apparaissait que notre deuxième salve serait sans effet sur l'ennemi, ce fut au tour des lance-roquettes d'entrer en scène. Mal ajustés, les premiers tirs n'eurent pour effet que de



faire voler de grosses mottes de terre au-dessus des sécessionnistes, puis ce furent des têtes et des bras arrachés qui prirent leur envol dans une pagaille indescriptible.

Déjà, plusieurs groupes prenaient leurs jambes à leur cou si bien qu'en l'espace de quelques minutes, ce fut l'ensemble de l'infanterie ennemie qui battit en retraite sans prendre la peine de tirer le moindre coup de feu. Delarse et Watkins donnèrent alors le signal de la charge. Armés de masses, de lances artisanales et d'épées rouillées, les cavaliers de Rocquancourt s'élancèrent en premier, puis l'ensemble de notre ligne se redressa et courut sus à l'ennemi dans un hurlement collectif comme je n'en avais encore jamais entendu.

C'est étrange, mais je me souviens que durant cette course, j'avais les paumes si moites que ma carabine manqua de me glisser des mains à plusieurs reprises. Mais à refluer aussi rapidement, l'ennemi devait avoir les mains plus moites encore ; de sorte que nous pûmes ralentir la cadence en atteignant le campement d'Hythloday, le temps de nous assurer que nul ne se cachait sous les tentes dont nous déchirions méthodiquement la toile à grands coups de baïonnette. Il s'avéra que nous avions si bien terrifié nos ennemis que nous ne traversâmes qu'un campement déserté. Seules une douzaine de montures de bât s'y trouvaient encore qui, affolées, tiraient violemment sur leurs attaches en nous voyant approcher.

Au-delà du campement, la débandade ennemie se poursuivait au pas de course à travers une série de près et de champs jusqu'à un imposant corps de ferme situé à moins d'un mile devant nous. A cet endroit, les fuyards mirent fin à leur course effrénée et s'abritèrent derrière les bâtiments de bois et de torchis. Plus loin, en retrait derrière la ferme, on apercevait des pâtés de maisons de ce qui devait être Saint-Lô, la première ville que nous étions sur le point de libérer.

Ce que voyant, Delarse, Watkins et le major se concertèrent avant de nous aligner en quatre colonnes qu'ils firent avancer vers le corps de ferme.

Nous avions entamé notre marche sur l'objectif lorsqu'un contre-ordre coupa court à la manœuvre. En voyant le major scruter l'horizon avec ses jumelles, je compris, en suivant son regard, ce qui avait retenu son attention : sans crier gare, une

troupe venait de quitter Saint-Lô pour faire mouvement vers la ferme.

Sur quoi, les hommes de Montaigu se mirent à agiter leurs armes en l'air tout en poussant des cris de joie puis, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire pour eux, les sécessionnistes se ruèrent à l'extérieur de la ferme, reprenant leur course folle à travers champs, probablement vers Coutances où un autre contingent d'Hythloday tenait la ville et les patelins alentours.

Le cœur léger, nous reprîmes néanmoins notre marche vers le corps de ferme désormais abandonné et rejoignîmes la troupe en provenance de la ville toute proche.

Montaigu en personne était à sa tête, monté sur un majestueux étalon noir. Derrière lui, ses hommes semblaient en piteux état. A leurs tenues souillées et déchirées, on devinait que cette armée de braves avait connu des jours meilleurs.

Dans un tonnerre d'acclamations, les chefs se donnèrent l'accolade. Saint-Lô était enfin libérée de l'étau qui l'asphyxiait depuis plusieurs mois et ses défenseurs exprimaient toute leur gratitude. De part et d'autre, les soldats se serrèrent la main et se congratulèrent sans ménager leur émotion.

J'écoutais Beaulieu vanter aux nouveaux venus l'exploit accompli quand, sur la proposition de Montaigu, nous fîmes demi-tour en direction du campement ennemi. Notre nouvel allié tenait absolument à récupérer tout ce que les sécessionnistes avaient pu laisser derrière eux dans leur fuite, et notamment les munitions dont ses hommes commençaient à manquer cruellement.

Par chance, notre attaque avait si bien pris l'ennemi par surprise que tout leur équipement, à l'exception des armes emportées en catastrophe, se trouvait encore sous leurs abris : des vivres, des vêtements, des munitions et... des livres. Il y en avait partout : des livres de poche, des livres reliés, en français, en anglais, avec ou sans couvertures illustrées. On trouvait dans telle tente un Rudyard Kipling côtoyant un Sutherland, dans telle autre un Walter Scott au sommet d'une pile d'ouvrages de Conrad, Stevenson ou Melville, mais aussi de vieux exemplaires jaunis de P.C. Wren ou de Bernard Cromwell. La plus grande tente, a priori celle qu'avait occupée Hythloday, en recelait des centaines d'autres dont les auteurs ne m'étaient pas tous connus.

Sans doute transportés jusqu'ici à dos de mulet, ces livres en majorité usagés mais dont trouvait également des exemplaires neufs formaient une petite bibliothèque guerrière qui évoquait toutes les époques de l'Empire. Seulement ornée d'un portrait du Christ, la tente principale ne contenait aucun objet de valeur, comme si toute sa richesse avait résidé dans les ouvrages entassés sur les étagères et dans les coffres.

Je ramassai un vieux Kipling à la couverture déchirée, le feuilletai rapidement et le glissai dans la poche intérieure de ma veste en regardant quelques uns de mes camarades faire de même. J'avais encore en mémoire la longueur parfois interminable des journées passées à Rocquancourt, dans l'attente du départ notamment, et je me dis qu'un brin de lecture aux heures les plus creuses, ou les plus tendues au contraire, ne pourrait que me faire du bien. Avec étonnement, je vis également comment d'autres combattants se contentaient d'en arracher quelques pages pour se rouler des cigarettes, jetant négligemment le reste dans la boue.



Après avoir en partie complété son stock de munitions, Montaigu exprima à nouveau sa gratitude à ses libérateurs en leur offrant une soirée de réjouissances au sein de la cité libérée. Grisé par la victoire, Watkins se prononça à l'inverse pour une reprise immédiate des combats et la poursuite des fuyards vers l'ouest.

Alors que le major se hâtait de rassembler ses hommes, Delarse haussa la voix et fit valoir que la troupe des libérateurs avait marché de longues heures durant avant de livrer plusieurs combats dans la même journée ; les combattants, argua-t-il avec fierté, seraient beaucoup plus frais pour livrer d'autres batailles après une soirée de détente et une bonne nuit de sommeil. Qui plus est, on savait avec quasi-certitude à quel endroit les hommes d'Hythloday s'en étaient allés et où les retrouver le lendemain matin. Confronté à l'enthousiasme débordant de ses hommes pour les arguments de Delarse, Watkins accepta mais à contrecœur.

Chose incroyable, nous n'avions qu'une vingtaine de blessés et deux morts à déplorer tandis que les cadavres ennemis recouvraient la majeure partie du champ de bataille : Notre campagne militaire partait vraiment sur un bon pied.

Pour fêter cela, ainsi que ce qu'il convenait d'appeler mon baptême du feu, je décidai d'aider mes camarades à dépouiller les morts de leurs biens puis, transportés par les succès du jour, nous trouvâmes encore la force de creuser une fosse dans laquelle tous furent enfouis. Les sécessionnistes blessés et en état de marche furent tous attachés les uns à la suite des autres, mais le reste, à l'agonie, fut achevé avec la plus grande miséricorde avant de rejoindre leurs camarades dans la fosse.

Puis, comme le jour baissait, nous traversâmes, en compagnie des hommes de Montaigu, la grande étendue de champs de maïs au-delà du campement et gagnâmes enfin la ville.

Des murs grossiers en béton avaient été érigés en travers des artères principales de la cité, complétés parfois par de simples

amoncellements de parpaings, des palissades en bois ou des carcasses de véhicules empilées les unes sur les autres. Aux points névralgiques de ce dispositif, des sentinelles surveillaient les allées et venues ; elles nous saluèrent lorsque nous franchîmes le grand mur qui séparait, au sud de la cité, une partie des habitants du monde extérieur.

Malgré l'heure tardive, une population en liesse vint ovationner notre arrivée, et ce fut encore sous les vivats que nous fîmes notre entrée dans l'immense hôtel particulier qui, avec l'ancien château médiéval au centre de la ville, servait de résidence à Montaigu et de caserne de fortune à ses partisans. Pendant que le maître des lieux distribuait ses ordres pour la mise en place des réjouissances, j'appris également que la redoute avait appartenu à Tommy Ducoeur, le célèbre voyageur et édile de la ville jusqu'à sa disparition tragique lors d'un attentat récent.

Après avoir déposé mon équipement dans la cour de l'hôtel particulier, je suivis mes camarades dans les salles de réception où les choses se mettaient rapidement en place. En un éclair, on couvrit de boisson et de nourriture une série de longs buffets autour desquels les combattants fourbus se pressèrent sans retenue.

Mon tour venu, je me servis copieusement puis allai m'installer dans un recoin de la grande salle, à l'écart de la cohue. Alors que je n'étais plus que mâchoires et salive, je laissai planer mon regard sur les riches décorations des hauts plafonds. Le long des murs couraient des meubles en bois précieux ayant autrefois contenu des rangées de livres reliés. Si l'on prenait le temps de bien observer, on en distinguait encore par endroits les contours inégaux, dessinés par le temps contre les parois. Mais partout ailleurs, on avait entassé dans ces meubles des armes, des munitions ainsi que toutes sortes d'objets que l'on avait jugé utile d'entreposer ici.

Oublieux de ce qui se passait dans la salle, je restai un certain temps à contempler cet étrange décor lorsque soudain des cris d'admiration retentirent à la vue et à l'odeur de grandes pièces de viande rôtie que des femmes apportaient sur de longs plateaux. Les mets à l'odeur alléchante furent débités en tranches et Beauclerc, tout en dévorant la sienne à belles dents, vint m'en offrir une. La bouche pleine et le teint rubicond, il me cria que

Delarse avait eu mille fois raison d'insister auprès de Watkins pour que nous puissions faire relâche le soir même.

Son assiette vide, il s'en retourna vers les buffets pris d'assaut et j'entendis, malgré l'animation qui régnait, que quelqu'un avait mis en route un vieux gramophone afin de nous distraire les oreilles. Cela ressemblait à une musique de film, servie par un orchestre puissant, lequel déversait force roulements de tambour et coups de cymbales triomphants dans la grande salle ; le tout faisait parfois penser à une sorte de fanfare militaire, un peu comme cette musique que j'avais déjà entendu jouer dans les rues de la Mégapole, mais n'était pas désagréable à écouter. On nous fit savoir, plus tard, qu'il s'agissait d'une œuvre d'Elgar, l'un des rares compositeurs qui avaient fait la gloire musicale de l'Empire.

Encouragée par ces accents de triomphe, l'excitation était à son comble. Et si certains avaient formé des couples éphémères avec les serveuses, la plupart des vainqueurs du jour discutaient fort, riant tour à tour à gorge déployée en entendant tel ou tel narrer ses exploits guerriers ou ses dernières conquêtes féminines.

Mon repas solitaire achevé, je décidai de me relever afin de me servir au grand tonneau de bière que l'on venait de mettre en perce à notre intention. Ce faisant, je tombai sur Collins, un homme de ma section assez grand et au visage fin surmonté de lunettes dont l'un des verres était fêlé. Voyant que nous venions d'avoir la même idée au même instant, nous trinquâmes à la victoire puis, comme il balayait la foule du regard, il me demanda si j'avais appris la dernière. Je haussai les épaules en signe d'ignorance et il me répéta ce qu'il venait d'apprendre auprès de l'un des hommes de Montaigu : le fameux manuscrit de Percy, dont on était sans nouvelle depuis son vol à l'Institut Royal d'Evreux l'an passé, avait refait surface à Alençon. Neuville, le leader indépendantiste du sud normand, affirmait l'avoir retrouvé dans un bivouac à l'abandon à la suite d'une bataille livrée contre l'armée de Turgis dans les environs de Mortain. C'était d'ailleurs après avoir été informé de la présence de l'ouvrage dans le fief de Turgis qu'il avait entrepris de remettre la main dessus à la force des armes.

La nouvelle me laissa sans voix : du jour au lendemain, le nouveau graal normand était donc derechef au centre de l'actualité et l'on était prêt, de part et d'autre, à sacrifier des vies humaines afin de se l'approprier. L'œil pétillant, je méditai cette information inattendue en terminant ma bière, puis je retournai m'asseoir dans mon coin.

Assommé par l'alcool, je sentais le sommeil me gagner tandis que la musique d'Elgar repassait pour la deuxième fois avec force roulements de tambours, lesquels résonnaient sans cesse par-dessus le brouhaha de la grande salle comme pour empêcher quiconque de penser à autre chose qu'à la victoire du jour et aux triomphes à venir. C'est alors que je sortis de ma poche intérieure le livre récupéré au campement d'Hythloday et y plongeai ce qu'il me restait de vaillance. On y parlait d'un homme étrange qui aspirait à devenir souverain dans une contrée lointaine de l'Empire en se faisant passer pour un être sacré. L'histoire me parut un peu farfelue, mais j'appréciais néanmoins cette évocation de pays lointains et le dépaysement qu'elle procurait.



Je devais avoir entamé le second chapitre lorsque Morphée me prit dans ses filets.

Je me réveillai quelques heures plus tard, renversé sur le côté, dans une salle saturée de ronflements, de relents d'alcool et de nourriture mâtinés de sueur. Je ramassai mon livre et enjambai mes camarades jusqu'à la cour de l'hôtel où notre matériel de guerre avait passé la nuit. Là, je croisai Beauclerc et d'autres chefs de section qui s'apprêtaient pour le départ ; en guise de réveil, le gramophone fut remis en marche à plein volume, de sorte que notre colonne quittait Saint-Lô une demi-heure plus tard au son des cuivres et des caisses claires.

Les premières lueurs de l'aube dans notre dos, nous marchions à nouveau plein ouest pour y porter la guerre. Comme la veille, nous étions censés parvenir en vue de notre objectif en début d'après-midi après une marche forcée à travers champs. Toujours en tête des troupes, le major ouvrait la voie en scrutant l'horizon et le ciel dangereusement bas dans ce secteur, mais il était, cette fois, accompagné de Montaigu, l'ex-homme fort de Coutances dont une partie des partisans avaient rallié nos rangs.

Ainsi, nous étions désormais plus de 4.000 hommes à faire mouvement vers Coutances et je pouvais lire dans les regards des paysans et des rares citadins que nous croisions l'inquiétude que suscitait cette file sans fin de combattants au milieu des prés du Cotentin. Pourtant, l'inquiétude nous tenaillait également car la prise d'une ville, fût-ce une petite cité normande, était sans commune mesure avec les engagements de la veille en terrain dégagé. De plus, malgré notre nuit de relâche à Saint-Lô, les effets de nos longues marches forcées commençaient à se faire ressentir cruellement. Nous peinions le plus souvent à faire route sur des sols gorgés de pluies récentes et dans lesquels le pied enfonçait parfois d'une dizaine de pouces. A tel point, d'ailleurs, que nous fûmes contraints de nous rapprocher de la route afin de reprendre une progression raisonnable.

Avec précaution, nous marchions ainsi sur l'asphalte depuis un moment lorsque le major leva la main en tirant sur ses rênes. De chaque côté de la route, un corps pendait à la branche d'un arbre. Attaché par les pieds, chaque cadavre portait une pancarte à hauteur du torse sur laquelle des mots avaient été griffonnés. Sur celui de gauche était écrit : « Montaigu, tu es un homme mort », et sur celui de droite on pouvait lire : « Dernier avertissement ».

La menace était d'autant plus claire que, comme je l'appris un peu plus tard, les infortunés n'étaient autres que des proches de Montaigu, un oncle et une sœur qui n'avaient pu le suivre dans sa retraite vers Saint-Lô après la prise de Coutances. Toute émotion contenue, le chef de nos nouveaux alliés fit ensevelir les corps, puis la colonne se remit en branle sur le long tapis de bitume qui se déroulait devant nous jusqu'à l'horizon.

Sous un ciel bas, je distinguai bientôt les flèches élancées de la cathédrale plantée au sommet d'une colline. Mon cœur se serra encore lorsque deux corps pendus par les pieds apparurent à nouveau de chaque côté de la route avec des messages d'avertissement. Pourtant, Montaigu ne s'en laissa pas compter : une fois les corps ensevelis, il nous fit signe de poursuivre en affichant toujours la même détermination.

Ce fut sur une colline voisine de Coutances d'où l'on pouvait contempler toute la ville que notre état-major tint conseil afin de décider de la suite des événements. Lorsque nos chefs se séparèrent, Beauclerc nous rapporta que Montaigu avait connaissance d'un ancien passage souterrain par lequel il comptait nous introduire à l'intérieur de la cité.

On nous conduisit alors vers une autre colline beaucoup plus boisée où, disait-on, aucune sentinelle ennemie ne pourrait repérer la masse de notre armée. Là, au milieu des arbres et des souches qui jonchaient le sous-bois, Montaigu dégageda une trappe recouverte d'une mousse épaisse. Il envoya deux hommes inspecter le passage à l'aide de torches, puis, au retour des éclaireurs, il nous expliqua que nous allions devoir attendre la tombée de la nuit avant de mettre en oeuvre son plan d'attaque.

Ses propres hommes, qui connaissaient le terrain, protestèrent que l'endroit était dangereux, mais rien n'y fit : la décision de leur chef était irrévocable. Quant à nous, Beauclerc nous rassura en nous affirmant que nous n'aurions rien à craindre en ces lieux, car

après l'expérience de la veille, le mieux que pouvait faire Hythloday était de s'enfermer dans la ville et de monter bonne garde sans s'aventurer à l'extérieur. Ce qui s'avéra exact.

Le soir venu, il nous détailla la stratégie de Montaigne : au moins cinquante de ses hommes allaient s'introduire dans le souterrain qui débouchait dans les caves de l'évêché. Une fois sur place, ceux-ci avaient pour mission d'éliminer le plus grand nombre de sentinelles postées à l'entrée ouest de la ville face à la colline boisée que nous occupions alors. Par souci de discrétion, ils devaient impérativement opérer à l'arme blanche avant de retourner se cacher dans les caves de l'évêché. Enfin, juste avant l'aube, deux cents des nôtres devaient contourner la ville et mener une attaque du côté est afin d'attirer le gros des troupes ennemies à cet endroit.

Le reste de notre armée n'aurait plus qu'à sortir des bois et à s'engager dans la cité par le côté ouest laissé sans surveillance. Après avoir effectué sa jonction avec l'escouade de l'évêché, nos fantassins prendraient les défenseurs à revers et les expédieraient dans l'autre monde.

L'opération était assez risquée, mais sûrement moins coûteuse en vies humaines qu'un assaut général de la cité auquel nous n'étions pas préparés. En outre, elle était beaucoup moins longue à entreprendre qu'un siège en bonne et due forme.

Le plan semblait brillant, mais comme un certain nombre de mes camarades, je ne pouvais m'empêcher de nourrir des doutes quant à l'efficacité de nos armes en milieu urbain. Car si nos Brown Bess avaient fait leurs preuves en terrain découvert en tirant des salves puissantes et mortelles, elles risquaient de ne pas faire le poids face aux armes automatiques ou semi-automatiques d'Hythloday, aussi vétustes fussent-elles.

Le contexte et le rapport de force avaient changé, et ce fut la peur au ventre que je patientai jusqu'à l'heure dite lorsque la trappe secrète engloutit l'escouade de Montaigne. Mon manteau serré autour des épaules dans la fraîcheur nocturne du sous-bois, je commençai à compter les minutes tout en tentant d'imaginer où notre commando pouvait en être dans l'exécution de sa mission. La sécurité nous interdisant d'allumer des feux, j'imitai mes camarades en me frictionnant les côtes dans l'attente de l'heure fatale. Tout était silencieux du côté de la ville alors que

l'escouade devait probablement avoir atteint les postes des sentinelles et leur avoir ôté la vie.

Je luttai contre l'engourdissement et le froid en martelant le sol de mes semelles lorsque je vis des lumières scintiller sur la ville. Puis, alors que personne ne s'y attendait, des cris déchirèrent le silence de la nuit.

La quasi-totalité de notre armée se redressa comme un seul homme pour tenter de distinguer quelque chose à travers l'écran de végétation. Le major, lui, scrutait la cité à la jumelle à la recherche d'une explication.

D'autres cris retentirent comme en écho aux premiers, mais on aurait dit des rires cette fois-ci...

Le major baissa ses jumelles en se tournant vers nous :

— Des hommes éméchés qui se querellent ! grommela-t-il en accompagnant ses paroles d'un geste rassurant.

Apaisé, chacun regagna sa place et l'attente reprit dans le silence et le froid. Lentement, les heures s'égrainaient au son des hululements et du bruissement des ramures qu'agitait un léger vent d'ouest.

Les doigts du major tambourinaient avec impatience sur ses jumelles alors qu'une bonne heure s'était déjà écoulée depuis le départ de l'escouade sans que nul ne reparût pour confirmer le bon déroulement de l'opération. « Quel obstacle pouvait bien les retenir aussi longtemps ? » semblait dire le visage ridé d'inquiétude du major.

A côté de moi, Billings et Beauclerc échangeaient à voix basse leurs impressions sur la situation, spéculant sur les chances d'un retour à la paix une fois qu'Hythloday aurait été bouté vers le nord du Cotentin et Montaigne rétabli dans son fief. D'un naturel sérieux, Billings soulignait l'importance d'empêcher les sécessionnistes de parvenir à leurs fins mais Beauclerc tendait à prendre les choses au second degré, soutenant que les indépendantistes avaient déjà atteint leur objectif politique : la Normandie, en effet, ne vivait-elle pas aujourd'hui dans un état de parfaite autonomie, et ce bien mieux qu'elle ne l'aurait fait lorsque la paix régnait encore sur son sol ?

Je ricanai en silence aux plaisanteries de Beauclerc, mais à entendre les deux hommes je réalisai combien leurs points de vue comme leurs spéculations me laissaient de marbre. Je n'espérais

rien de spécial pour ce pays dont tel clan pouvait bien l'emporter sur tel autre ou même sur tous les autres. Je partageai ces instants avec eux dans le seul but de comprendre qui faisait quoi et dans quelle intention, et surtout afin d'en rendre compte, plus tard, au reste du monde et d'en gagner de précieux lauriers.

Et pour mettre la main sur ce foutu manuscrit aussi, bien sûr.

Ecoutant d'une oreille distraite les élucubrations de mes frères d'armes, je me demandais cependant par quel moyen je pourrais bien, une fois cette campagne achevée, m'introduire sur le territoire de Neuville et approcher l'objet de toutes les convoitises. Bien qu'authentique, ma couverture de journaliste constituait à présent un handicap plus qu'autre chose, et pour ce qui était de proposer mes services à Watkins en tant qu'espion infiltré dans le sud du duché (autre solution que j'envisageais sérieusement depuis quelques jours), mieux valait ne pas y songer : sa suspicion initiale à mon endroit n'avait que trop duré et je ne souhaitais pour rien au monde la raviver en insinuant que je n'aurais, après m'en être défendu à Caen, aucun scrupule à endosser ce rôle.

Non, il me faudrait probablement désertier le camp de Watkins, me priver de la protection que m'offrait sa troupe, et tout recommencer dans celui de Neuville : gagner progressivement sa confiance, lui prouver ma bonne foi en prenant des risques pour lui et sa cause, et que sais-je encore... Je n'étais pas au bout de mes peines ! soupirai-je en grelottant de froid tandis que les premières lueurs de l'aube pointaient fébrilement à travers le couvert végétal.

Nos chefs se consultèrent puis, malgré l'absence de message de la part de l'escouade, un groupe des nôtres fut expédié, comme prévu, sur le flanc est de la ville pour l'attaque de diversion. Nous repliâmes nos couvertures et nous réchauffâmes tant bien que mal en nous agitant autour de nos faisceaux. Autour de moi, les hommes étaient pour la plupart inquiets et fatigués de n'avoir pu fermer l'œil de la nuit ; à les voir ainsi, les scènes d'euphorie de la veille résonnaient comme un souvenir étrange dans ma mémoire.

A l'appel du major, nous vérifiâmes nos armes, fixâmes nos baïonnettes et nous disposâmes en ordre de bataille, soit deux carrés de fantassins qu'il fit descendre de la colline jusqu'à l'orée

du bois. Aucune sentinelle n'était en vue côté ville et le calme qui régnait là semblait confirmer que notre escouade avait pu effectuer sa mission de neutralisation conformément aux instructions de Montaigu. Il ne restait plus qu'à attendre les premières clameurs de l'assaut de l'autre côté de la ville pour marcher sus à l'ennemi.

Pendant que mes mains renouaient peu à peu avec leur moiteur malade, les chevaux de notre cavalerie s'ébrouaient d'impatience, obligeant leurs cavaliers à réaliser des prouesses afin de les ramener au silence. Nous étions prêts, serrés les uns contre les autres, mais les minutes passaient sans le moindre signe de combat. A intervalles réguliers, le major jetait des coups d'œil nerveux à sa montre, le visage en sueur malgré la fraîcheur matinale. Puis, il saisit ses jumelles et les pointa vers les défenses de la ville, juste en face de nous. A l'œil nu, on pouvait voir que des hommes s'agglutinaient au pied des murailles et que certains d'entre eux commençaient à dévaler la pente dans notre direction.

Sans broncher, le major baissa ses jumelles et nous fit signe de rester immobiles. A notre grande surprise, il sortit directement du bois pour se porter au devant des nouveaux venus. A la vue de leurs carabines, je compris qu'il s'agissait de nos propres hommes partis en mission de diversion.

Le major conféra un moment avec eux et regagna le bois, le visage apaisé.

— Hythloday a quitté la ville dans la nuit ! lança-t-il à l'adresse des chefs.

Ses paroles furent accueillies par un silence étonné.

— Et votre escouade ?

— C'est ce maudit évêque. Ses hommes ont surpris les nôtres dans ses caves et, dans le doute, il a commandé de les faire enfermer en attendant d'y voir plus clair sur leurs intentions.

Delarse et Watkins se regardèrent, incrédules.

— Que faisons-nous ? voulut savoir le major.

— Ça dépend, fit Delarse. Par où ce diable d'Hythloday est-il parti ?

— Par la route de Cherbourg, évidemment !

— Evidemment, répéta Delarse en proie à l'hésitation.

Toute la question était bien de savoir s'il s'agissait d'un simple repli tactique ou d'un départ vers les bases mêmes de l'ennemi,

tout au nord de la presqu'île. Or, Hythloday était de ces entêtés qui n'admettaient pas la défaite aussi aisément, et quand bien même il avait dû être impressionné par les récentes prouesses de notre armée, il semblait difficile d'imaginer qu'il pût abandonner une ville à l'ennemi sans même livrer bataille.

— Envoyez le groupe de diversion en reconnaissance vers le nord, trancha Delarse. Si l'armée d'Hythloday rôde encore dans les parages au lieu de marcher sur Cherbourg, qu'ils reviennent sur-le-champ nous en informer !

Le major tourna bride, fit passer le message, puis les deux cents hommes qui venaient de traverser la ville d'est en ouest sans rencontrer de résistance se mirent en marche sur les traces de l'ennemi. Soulagé, j'essuyai la moiteur de mes mains sur ma veste crasseuse tandis qu'autour de moi les hommes se relâchaient. Nous regardâmes nos camarades s'éloigner vers le nord, puis Delarse nous fit entrer dans la cité à notre tour.

Des grappes de visages nous observèrent depuis les fenêtres des maisons, leurs propriétaires se demandant visiblement s'ils devaient se réjouir ou s'inquiéter de notre arrivée. Mais lorsqu'enfin Montaigu apparut entouré de ses hommes, les visages s'épanouirent et l'atmosphère se détendit. Sans oser y croire, la ville prenait peu à peu conscience de sa libération pacifique, et bien que nous n'y fussions pour pas grand-chose, nous prenions plaisir à retourner aux habitants leurs sourires de reconnaissance.

Monté sur son puissant étalon noir, Montaigu prit le chemin de l'évêché dans l'intention de faire libérer notre escouade nocturne. Pourtant, sitôt arrivé devant les grilles du palais épiscopal, il trouva portes closes. Nez à nez avec les gardiens des lieux, il ne lui restait plus qu'à attendre que Son Eminence daigne le recevoir.

Depuis qu'il avait fait de Coutances le siège de ses forces, Montaigu avait dû faire face à l'hostilité croissante de l'évêque qui lui contestait toute autorité sur la ville. Car Monseigneur Bastien, tel était son nom, s'estimait le mieux placé pour prendre le commandement des forces indépendantistes de la région, sous la sainte bannière catholique donc, et n'acceptait qu'à contrecœur d'apporter son concours à Montaigu quand celui-ci se retrouvait en difficulté.

De toute évidence, il avait dû prendre un malin plaisir à piéger les hommes de son rival et à démontrer ainsi son pouvoir de nuisance.

Après une attente interminable, il fit enfin son apparition derrière la grille. Revêtu de son habit gris et de ses insignes de pasteur de l'Eglise, il toisa le libérateur de la cité avec condescendance.

— Le Seigneur soit avec vous, mon enfant. Que puis-je faire pour vous être utile ? dit-il avec hauteur.

— Arrêtez vos simagrées, Bastien. Vous savez très bien ce que j'attends de vous : libérez mes hommes séance tenante avant que je ne vous fasse arrêter pour trahison.

— Vos hommes se sont introduits sans autorisation dans une résidence épiscopale, se défendit l'évêque, et ce sur vos ordres si j'ai bien compris. Je suis donc dans mon bon droit, jusqu'à preuve du contraire.

— Bon sang, fulmina Montaigu, nous sommes en guerre, Bastien !

— Oui, en guerre contre les forces du mal et tous ceux qui s'en prennent à la Sainte Eglise. Vous faites bien de le rappeler...

— Ne me cherchez pas, Bastien. Mes hommes se sont introduits dans votre résidence dans le seul but de chasser Hythloday de cette ville, et comme vous pouvez le constater nous y sommes parvenus !

— Depuis mes caves ? ironisa l'évêque.

Montaigu approcha son visage de la grille.

— Ne m'obligez pas à venir les chercher par la force, Bastien !

— Vous voulez parler de la force de l'esprit, je suppose ? rétorqua l'évêque en sortant une longue clef de sa poche.

— A votre place je me ferais tout petit : nous libérons notre deuxième ville aujourd'hui, mais à cause de vous cette seconde libération a bien failli échouer.

L'évêque l'ignora.

Avec une hauteur calculée, il ouvrit la grille dans un grincement de métal rouillé et ajouta :

— Ne vous prenez pas pour plus fin que vous n'êtes, Montaigu. Si les mécréants d'Hythloday ont quitté la place, c'est uniquement parce qu'ils étaient à cours de munitions.



Montaigu haussa les épaules à ce qu'il prit pour une boutade de plus.

— Leur chef serait-il venu vous voir en confession avant son départ ?

— Le personnel de maison qu'il avait pris à son service est venu m'en informer en implorant le pardon de notre Seigneur pour avoir servi Ses ennemis, expliqua l'évêque en palpant les contours de sa croix pectorale.

— François-Xavier ! cria-t-il à l'adresse d'un homme resté à l'entrée du grand bâtiment de pierre. Libérez les prisonniers !

Puis, en se retournant vers son visiteur :

— Vos hommes sont trop faciles à bernier, Montaigu, ils n'ont rien dans le crâne. C'est un homme de foi qu'il conviendrait de placer à leur tête, un homme pleinement conscient de l'ampleur du combat à mener contre les hérétiques.

Montaigu leva les yeux au ciel.

— Je crois que nous avons déjà notre lot d'illuminés en Normandie, Bastien, et un de plus ne changera rien à la situation, sauf à l'envenimer.

Montaigu s'interrompit pour saluer les membres de l'escouade libérée qui défilaient devant lui. Tout en clignant des yeux sous les premiers rais du soleil de juin, certains se retournaient pour dévisager l'évêque et cracher dans sa direction.

L'évêque ne releva pas et posa un regard satisfait sur ses prisonniers d'une nuit. Les derniers à quitter les caves de l'évêché étaient des hommes de Watkins et les particularités de leur armement n'échappèrent pas à la sagacité du prélat.

— Au fait, intervint ce dernier, auriez-vous la bonté de me dire quel est l'intérêt d'équiper vos combattants de fusils aussi vétustes ? Les hommes d'Hythloday possèdent des armes bien plus récentes, m'a-t-il semblé.

Montaigu parut embarrassé par la question.

— Ou bien vous estimez-vous si supérieur à votre ennemi que vous teniez à lui offrir l'avantage technique lors de chaque engagement ?

— Laissez la science de la guerre à ceux qui la pratiquent, Bastien. Les sécessionnistes possèdent peut-être des armes sophistiquées mais, comme vous l'avez si bien observé, ils n'ont plus les munitions qui vont avec.

Vexé, l'évêque déclara d'un air supérieur que de toute façon la meilleure arme restait la prière associée à la force morale, et que Montaigu ferait bien d'y réfléchir.

Sur quoi, ce dernier tourna les talons sans la moindre salutation.



Trois jours plus tard, nos éclaireurs firent leur retour après avoir écumé tout le secteur au nord de Coutances. Ils avaient poussé jusqu'à Lessay et Valognes, essuyé des coups de feu isolés, mais il n'y avait pas l'ombre d'une armée. L'ennemi s'était littéralement volatilisé et tout semblait confirmer un repli général sur Cherbourg.

Forts de ce constat, nos chefs mirent à profit les trois semaines qui suivirent pour nous faire ériger de nouvelles fortifications aux points les plus faibles de la cité et relever celles qui avaient été endommagées lors de sa prise par Hythloday. Il était impératif, répétait Montaigu, qu'une telle tragédie ne puisse se renouveler.

Ce travail s'avéra fastidieux, mais reposant pour l'esprit. Associé à la clémence des éléments et aux lectures vespérales dont un grand nombre d'entre nous étions devenus coutumiers dernièrement, l'ouvrage entrepris nous rendit presque insouciant. Peu après le début des travaux, j'avais achevé la lecture de mon Kipling, mais par bonheur j'étais parvenu à le troquer contre le livre que Beauclerc, de son côté, avait récupéré après les combats de Gourfaleur. Il s'agissait d'un roman de Walter Scott que je dévorais chaque soir, sans retenue, à l'issue de nos longues journées de maçonnerie.

Puis les travaux prirent fin. Les sécessionnistes n'ayant rien tenté dans les parages depuis leur départ précipité, Delarse estima que l'on pouvait enfin laisser Montaigu et ses hommes assurer seuls la défense conjointe de Coutances et de Saint-Lô. Nous rompîmes donc les faisceaux et reprîmes la route de la Mégapole avec le sentiment du devoir accompli. A l'évidence, notre expédition avait accouché d'une paix durablement rétablie en Cotentin.

En outre, notre armée s'était gagnée une solide réputation sur le plan militaire et déjà on parlait de nous, dans cette partie du duché, comme des « Lions de Gourfaleur ». Sur l'un des nouveaux remparts de Coutances, des artistes inspirés étaient même allés jusqu'à dessiner une fresque relatant nos exploits en

suggérant qu'il s'agissait là de la campagne la plus héroïque qu'eût jamais connu la vicomté depuis la seconde guerre mondiale. La date du 6 juin 2007 était peinte en lettres et en chiffres gigantesques au-dessus de la fresque comme un événement incontournable.

C'était donc le cœur léger que nous regagnions nos bases, mais plus que tout autre il me tardait d'être à nouveau au cœur de la Mégapole afin de pouvoir enfin fausser compagnie à mes camarades. Ainsi, sans que l'on comprît vraiment pourquoi, je pestais contre les rares retardataires et m'improvisais comme l'intraitable serre-file de ma section.

Pendant que nous arpentions avec assurance la route menant vers Saint-Lô, j'échafaudai toutes sortes de plans visant à me rapprocher du fief de Neuville de la façon la plus rapide et la moins risquée possible. Encore imprégné de mes récentes lectures, je me surprénais de temps à autres à glisser dans la peau de l'intrépide Waverley et m'imaginai franchissant les lignes ennemies en usant de savants subterfuges...

Sûrs de notre force et rayonnants de confiance, nous marchions ainsi sur un tapis de fleurs depuis une bonne douzaine de miles lorsque notre colonne se figea. Le sang glacé, je me tournai en même temps que mes camarades vers le côté gauche de la route où, derrière une haie de peupliers et de bouleaux qui se prolongeait en un long talus de ronciers vers l'ouest, une ligne d'infanterie achevait de se relever en nous mettant en joue. Le major nous hurlait encore de nous jeter à terre qu'une première salve s'abattait sur nous dans un tonnerre de feu.

Pendant que le long nuage de fumée grise glissait le long des tireurs embusqués qui devaient se compter par milliers, nous nous abritâmes tant bien que mal derrière nos havresacs et les corps des premières victimes tombées sous le feu ennemi. Mon oreille droite me brûlait comme sous l'effet d'un chalumeau et je serrai les mâchoires pour ne pas crier. Comme de vulgaires débutants, nous nous étions fait canarder à courte distance et nombreux étaient ceux parmi nous qui gémissaient et se contorsionnaient de douleur sans que quiconque pût leur porter assistance. Alors que le voile gris s'effilochait avec lenteur, j'entendis vaguement sur ma droite le major qui enjoignait les plus lents d'entre nous à relever la tête et à riposter. Pourtant, l'effet de surprise avait été tel que

la plupart restaient allongés sur le bas-côté de la route, tétanisés de terreur.

Le vieux s'agitait comme un épouvantail tandis que je me risquais à tirer sur l'ennemi avec quelques autres, puis comme je rechargeais ma carabine dans la position inconfortable que l'on peut imaginer, je réalisai qu'une partie de notre colonne, plus loin sur ma gauche, était complètement anéantie, comme si nos assaillants avaient concentré l'essentiel de leurs tirs à cet endroit.

Je m'apprêtais à répondre aux appels désespérés du major en épaulant de nouveau quand une seconde salve retentit et faucha tout ce qui dépassait de notre ligne de sacs, de cadavres et de matériel. La tête sous les bras, j'entendis alors un piétinement précipité qui se rapprochait de nous, sur la gauche, là où l'ennemi semblait avoir concentré sa puissance de feu lors de la première salve. Imperceptiblement, je relevai la tête afin de jeter un œil dans cette direction et aperçus nos assaillants qui repartaient en emportant deux de nos caisses vertes.

— Le lance-roquettes! criai-je à Beauclerc qui se tenait le bras gauche en tentant d'y nouer un garrot.

Comme s'y employaient mes camarades encore en vie, je ripostai de mon mieux par un tir au jugé sur la ligne ennemie avant de déchirer une nouvelle cartouche de papier, de bourrer la poudre dans le canon de mon arme et d'y enfourner ensuite la balle et l'enveloppe de papier. La crosse contre l'épaule, je réalisai que ceux d'en face s'apprêtaient pour une troisième salve dévastatrice au moment où la ligne arrière de leur infanterie se repliait à travers champs. Le cœur battant à me fendre la poitrine, j'attendis la nouvelle salve tête baissée, mais rien ne vint. Après d'interminables secondes, je relevai enfin la tête : à ma grande surprise, la masse des attaquants s'était retirée à bonne distance et poursuivait sa retraite au pas de course sans même nous accorder un regard.

Passés quelques instants d'hésitation, les survivants se retrouvèrent peu à peu debout à contempler le désastre.

— C'était cette canaille d'Hythloday ! gémit le major à l'adresse de Watkins qui le rejoignait après avoir remonté une partie de la colonne.

Je me redressai à mon tour, un tampon de tissu contre mon oreille en sang qu'une balle ennemie avait traversée de part en

par. J'embrassai du regard la route le long de laquelle gisaient par centaines des corps sans vie ainsi qu'une foule de blessés allongés au milieu de notre matériel éparpillé sur le bitume. A cent yards de moi, là où l'ennemi avait chargé et subtilisé notre lance-roquette avec sa caisse de munitions, je ne voyais pratiquement aucun survivant, comme si l'attaquant avait délibérément dirigé sa deuxième salve sur cette seule portion de notre colonne.

— Non seulement ce salaud d'Hythloday s'est approvisionné en munitions pendant que nous relevions les défenses de Coutances, rageait Delarse au milieu de son état-major, mais il s'est aussi équipé de carabines identiques aux nôtres. C'est incompréhensible : comment a-t-il pu accomplir une telle chose en si peu de temps ?

Les bras ballants et visiblement décontenancé, il se tourna vers la ligne d'horizon, une colline plantée de tournesols derrière laquelle l'ennemi avait disparu.

— Ils étaient plus nombreux également, ajouta Watkins en crachant une bile noircie par la poudre. D'où j'étais j'en ai dénombré au moins 3.000. Et tous parfaitement alignés les uns derrière les autres, comme s'ils avaient complètement revu leur technique de combat...

L'avocat avait raison. A telle enseigne d'ailleurs que sans sa remarque je n'aurais jamais fait le rapprochement entre nos adversaires de Gourfaleur et ceux que nous venions d'affronter quelques instants plus tôt.

— J'ignore comment cette vermine d'Hythloday s'y est prise, s'exclama encore Delarse, mais le fait est que son armée est de retour dans le secteur avec un renfort en hommes, en armes et maintenant en artillerie !

Il bouillait de colère. Tous ses efforts de ces dernières semaines étaient réduits à peu de choses et ses propres rangs étaient décimés.

Un chef de section parti de l'autre extrémité de notre colonne se présenta à lui et lui dressa l'état des dégâts subis : trois cent quarante-deux morts et sept cent douze blessés.

J'en restai bouche bée. Les visages de nos chefs étaient blancs comme des linges.

— Il nous a fusillés, ce fumier ! Fusillés en bonne et due forme ! répéta Delarse en faisant les cent pas devant son allié qui, déconfit, s'était assis à même le bitume.

Tel un fou furieux, le maître de Rocquancourt et de ce qui avait été la plus formidable coalition de Normandie depuis le début des Troubles se tenait la tête en proférant les pires insultes. Nous étions tous atterrés et, pour la première fois depuis le début de cette campagne, nous nous sentions également impuissants. Les « Lions de Gourfaleur », comme on nous avait généreusement surnommés moins d'un mois auparavant, étaient à présent loin derrière nous.

Au milieu des cris des blessés, et l'odeur de la poudre encore dans la bouche, nous résolûmes d'ensevelir nos morts pendant que nos chefs se consultaient sur la suite à donner à notre expédition. Or, nous avions à peine commencé à rassembler les corps que l'on donnait à nouveau l'alerte.

Instinctivement, je me tournai vers l'endroit où les troupes d'Hythloday avaient disparu. Là, deux hommes que l'on venait à peine d'envoyer reconnaître le terrain couraient vers nous en agitant les bras et en hurlant. Quelques battements de cœur plus tard, au sommet de la colline, trois longs rectangles de fantassins disciplinés entamaient tranquillement leur descente dans notre direction. Portées par des hommes qui marchaient d'un pas parfaitement synchrone, 3.000 baïonnettes scintillaient sur l'horizon tandis que trois individus les précédaient au pas de charge.

Alors que le long de la route chacun cherchait son arme ou s'empressait de la recharger, les trois combattants isolés firent halte à 500 yards de nous et épaulèrent l'arme que je reconnus aussitôt. Sans sommation, une première roquette explosa au beau milieu du tas de morts dont les lambeaux sanguinolents s'éparpillèrent autour du point d'impact.

J'aurais du mal à décrire avec précision ce qu'il advint par la suite ; cela tenait à la fois du massacre et du sauve-qui-peut général. Les hommes valides comme moi commencèrent à se regrouper en suivant les instructions du major et des autres chefs, mais à chacune de nos tentatives, les artilleurs d'Hythloday affinaient leurs tirs et dispersaient systématiquement tout début de regroupement. Incapables de nous organiser sous ce



pilonnage incessant, et voyant que la masse disciplinée des fantassins ennemis se rapprochait de seconde en seconde, nous commençâmes à reculer en emportant nos blessés à bout de bras.

Soudain, un coup de sifflet strident retentit et nos assaillants se mirent à nous charger au pas de course, toujours soutenus par leurs tirs de roquettes. Comme nous perdions du terrain, nous nous vîmes dans l'obligation d'abandonner nos blessés sur place ; c'était la seule solution pour ne pas nous mettre à portée des milliers de carabiniers, lesquels ne s'accordaient des pauses que pour nous mettre en joue et faucher, à chaque salve, une nouvelle centaine des nôtres. Sans plus chercher à comprendre, je suivis le mouvement et courus à perdre haleine à travers champs.

La dernière chose que j'entendis au loin derrière moi fut les hurlements des blessés que nos poursuivants achevaient d'un coup de baïonnette ou d'un coup de feu tiré à bout portant. Lorsque, incapable de faire un pas de plus, je m'écroulai enfin dans l'herbe grasse d'un pré, nous devions avoir dévalé plus de six miles sans discontinuer. Nous n'étions guère plus d'un petit millier, à bout de forces et quasiment tous blessés. Pourtant, après avoir craché nos poumons pendant de longues minutes, nous nous relevâmes et reprîmes notre fuite en errant toujours plus loin vers l'est.

Alors que les derniers rayons du soleil embrasaient la campagne derrière nous, nous avalâmes encore une dizaine de miles avant de trouver refuge dans un petit village où nous passâmes le reste de la nuit, exténués et terrifiés.

Au petit matin, nous prîmes vaguement soin de nos blessures et, sans plus attendre, nous nous remîmes en route. Tout en palpant la croûte de sang qui s'était formée sur mon oreille pendant la nuit, je revis le massacre de la veille en cherchant à comprendre comment Hythloday s'y était pris pour retourner la situation à son avantage. Ne trouvant aucune réponse adéquate, je remplis mes poumons de l'air frais du matin en m'estimant heureux d'être encore en vie. Mais une fois de plus, j'eus la sensation que la nature, parée de couleurs éclatantes et débordante de vie, se moquait bien de notre sort.

Puis, en longeant les groseilliers qui nous narguaient de leurs fruits gonflés de jus au bord des chemins, je constatai que Watkins et Delarse n'étaient plus des nôtres. Peut-être nous avaient-ils devancés lors de la débandade générale de la veille, me dis-je en revoyant leurs montures tomber sous les balles ennemies. Ils pouvaient aussi avoir fui vers le sud pour échapper plus rapidement à nos impitoyables poursuivants, lesquels se doutaient de la direction suivie par l'ensemble des fuyards. Mais comment savoir ?

Epuisés, démoralisés et privés de commandement, nous passâmes encore deux jours entiers à nous traîner vers le levant, traversant champs de moutarde sur champs de blés avant d'apercevoir, au loin, le contour des hautes tours de Rocquancourt. Une patrouille locale nous intercepta enfin, mais ses membres n'osèrent croire, à la vue de notre horde de combattants dépenaillés et barbouillés de sang, qu'il pût s'agir là de la formidable coalition qui avait quitté les lieux un mois plus tôt.

Pourtant, même une fois en sécurité au sein de nos anciens quartiers, il s'avéra que nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Pendant notre absence, en effet, Neuville avait poussé ses forces vers le nord et l'est. Après s'être emparé du fief de Turgis ainsi que nous l'avions appris à Saint-Lô, il avait imposé sa domination sur tout le sud du duché jusqu'aux portes de la

Mégapole et multipliait les escarmouches contre les forces de Rambert à l'ouest d'Evreux. Ainsi, non seulement nous avions échoué à repousser Hythloday vers son fief au nord du Cotentin, mais un nouvel homme fort menaçait à présent de déstabiliser l'ensemble du duché depuis le sud. A telle enseigne, d'ailleurs, que Crosby avait jugé indispensable de dépêcher un détachement de sa garnison de Caen, chargée d'assurer la sécurité du Premier Ministre, sur le flanc sud de Rocquancourt afin de dissuader Neuville de s'aventurer plus au nord.

En l'espace d'une poignée de semaines, l'échiquier normand que j'avais eu tant de mal à mettre à jour se retrouvait sens dessus dessous. Je souris de ce retournement du destin ; car moi qui projetais de quitter Caen pour me rapprocher, à mes risques et périls, du fief de Neuville, je voyais soudain celui-ci se rapprocher de moi sans que j'aie à bouger le petit doigt. Toutefois, le manuscrit tant convoité devait encore se trouver aux confins du duché, là-bas à Alençon, et sous très bonne garde... Plus j'y pensais et plus l'évidence s'imposait à moi : il fallait par tous les moyens que je profite de la proximité des troupes de Neuville pour me glisser dans ses rangs et, si possible, me rapprocher de mon objectif. Or, si je voulais parvenir à mes fins, il fallait impérativement que cette infiltration intervienne avant une éventuelle confrontation militaire entre notre coalition et les troupes de Neuville.

En quête d'autres solutions que mon esprit, pour l'heure, refusait de me soumettre, je pensai trouver l'inspiration dans le livre que je portais toujours sur moi et le tirai de ma poche intérieure. Je ne m'en étais pas séparé depuis notre départ de Coutances et, en raison des derniers événements, je le retrouvai sérieusement abîmé en dépit de sa solide reliure. Je contemplais ses blessures et sa masse de pages gonflées par des coulées de sueur quand je remarquai, stupéfait, qu'une balle ennemie s'était enfoncée dans l'épaisseur des pages pour finir sa course contre la couverture arrière. Incrédule, j'examinai le tissu rugueux de ma veste et découvris, caché par les traces de sang, de boue et de poudre, le trou par lequel la balle avait fait son chemin jusqu'à Walter Scott. J'avais échappé à la mort à plusieurs reprises depuis mon arrivée en Normandie, mais cette fois-ci je n'eus d'autre choix que de croire en ma bonne étoile.

Je confiai cette découverte à Beauclerc, qui me dévisagea comme s'il avait en face de lui un être surnaturel, puis la nouvelle fit le tour de notre garnison à la vitesse d'un courant d'air. En l'espace de quelques jours on ne parlait plus que de cela. Puis, tandis que mon oreille éventrée achevait de cicatriser et qu'un semblant de bonne humeur prenait possession de nos esprits, nous reçûmes enfin des nouvelles de nos commandants : un officier de Crosby, dont le détachement battait en retraite vers la Mégapole, nous informa en effet de la présence de Delarse et Watkins dans les parages. Ils étaient sains et saufs, mais dans leur fuite depuis le Cotentin ils avaient cheminé trop au sud et s'étaient retrouvés au beau milieu des troupes de Neuville alors en mouvement. Rapidement identifiés par ces derniers, nos chefs constituaient désormais des prisonniers de grande valeur entre les mains du maître d'Alençon et de la moitié sud du duché.

Sans surprise, celui-ci fit bientôt part des conditions dans lesquelles il accepterait de les libérer. Outre une rançon fixée à dix millions de livres, il exigeait que lui soient remis en otages un certain nombre de personnes dont la moitié appartenant directement aux familles des deux prisonniers ; il pensait, de cette manière, s'assurer de notre neutralité durant l'année à venir.

Ces exigences, qui nous semblaient particulièrement démesurées, sonnaient pour nous l'éloignement du moins prolongé sinon définitif de Delarse et Watkins. Mais surtout, elles nous laissaient percevoir le nouveau seigneur de guerre normand qui détenait nos chefs comme un esprit démoniaque.

En ce début de juillet, alors que l'astre du jour s'appliquait à faire fondre le bitume des rues mal entretenues, la plupart de nos combattants ne donnaient pas cher de la Mégapole. Pire : nombreux étaient les citadins qui s'apprêtaient déjà à fuir en direction de la Seine. Pendant la semaine qui suivit, des convois entiers de civils effrayés traversèrent la ville d'ouest en est en emportant dans leurs bagages les objets de toute une vie. Même Wolsey était annoncé parmi les candidats à l'exil. C'est dire.

Mais si la perspective du pillage, du massacre et du viol faisait fuir en masse les plus défaitistes, à l'inverse, des milliers d'irréductibles nous consultèrent en vue d'organiser la défense des lieux. Devant l'inévitable, le major et Stableford avaient

entrepris de distribuer à ces braves nos ultimes stocks d'armes et de munitions puis de les intégrer à nos forces décimées. Ainsi étoffée, notre troupe commençait à se sentir plus forte et à reprendre confiance en elle lorsque la nouvelle tomba : les familles de Delarse et Watkins faisaient savoir qu'elles avaient enfin réuni les fonds nécessaires à la libération de nos chefs. La nouvelle était d'autant plus inattendue que nous étions convaincus que lesdites familles, tout comme nous, considéraient les exigences de Neuville comme passablement fantasques et irréalisables.

Restait donc la question des otages. Car si les familles consentaient à livrer leur quote-part, qui donc, s'interrogeait-on, serait désigné afin de compléter l'effectif réclamé par le maître d'Alençon ? Tandis que les spéculations allaient bon train par toute la cité, je savais que je tenais là l'occasion rêvée d'atteindre mon objectif. Aussi fis-je discrètement savoir à Crosby, qui était en charge des négociations, que si besoin était je me portais volontaire pour cette mission d'un nouveau genre ; par fidélité à mes chefs et par amour de l'incomparable Mégapole que j'avais appris à apprécier au fil des mois, je m'engageais à faire partie des otages qui seraient échangés contre Delarse et Watkins.

Sa réaction ne se fit pas attendre. Le jour même, je fus convoqué au quartier général de Crosby. Celui-ci eut un peu de mal à me remettre, mais se souvint finalement de moi. Toutefois, on m'interrogea encore de longues heures durant dans le but de percer mes véritables intentions ; mais je tins bon jusqu'au bout, présentant à qui voulait la voir mon oreille percée comme le gage évident et irremplaçable de mon dévouement à la cause de mes chefs.

Plusieurs officiers rendirent naturellement des avis négatifs, mais Crosby trouvait trop avantageux d'avoir sous la main un volontaire qu'il n'aurait pas à désigner lui-même tout en débarrassant son territoire d'un étranger (« probablement à la solde d'Orléans », entendis-je murmurer parmi mes inquisiteurs).

L'échange étant prévu pour la semaine suivante, je patientai jusqu'au jour J au quartier général de Crosby ; je m'épargnais ainsi les chapelets de questions indiscretes de mes camarades qui, comme on me le fit savoir plus tard, continuaient en mon absence de glorifier ce personnage auquel j'avais

involontairement donné naissance en échappant miraculeusement à la mort. En outre, des rumeurs de toutes sortes couraient également sur mon sort depuis ma disparition de la caserne, permettant à mon personnage de gagner encore en popularité. De mon côté, bien que rongé d'impatience, je ne songeais plus qu'à mon arrivée prochaine dans le fief de Neuville et me voyais déjà le manuscrit entre les mains, prêt à quitter le borborygme normand pour les ors d'une gloire internationale.

Le jour venu, on me convoqua enfin au bureau de Crosby. On me remit des vêtements propres en remplacement de mes hardes rapiécées, puis le général en personne me présenta les autres otages désignés pour l'échange qui devait avoir lieu au sud de Rocquancourt. Ces gens semblaient assez confiants, voire enthousiastes pour certains d'entre eux, car des sommes d'argent avaient été promises à leurs proches en compensation de leur départ et des risques encourus. Mais surtout, on leur avait fait miroiter leur retour vers la Mégapole l'année suivante comme une certitude.

Crosby, lui, ne faisait pas mystère de sa mauvaise humeur. Quand je lui en demandai la raison, il évoqua la prolifération de ces nouvelles armes dont s'armaient tous les chefs de guerre du duché depuis des mois. Cela avait commencé avec Delarse et Watkins, puis Hythloday s'y était mis et maintenant Neuville dont ses informateurs lui assuraient qu'il en possédait plus de 10.000 unités. A l'origine de cette prolifération, affirmait-il, il y avait un puissant réseau de malfaiteurs encouragés par les partisans de la NRA, la toute-puissante Norman Rifle Association. Ces truands, le diable les emporte, s'évertuaient à contrecarrer les efforts de Crosby qui n'avait eu de cesse, depuis le début des Troubles, de confisquer et détruire des montagnes d'armes et de munitions en vue de désarmer le conflit et d'empêcher les Normands de s'entretuer.

— N'étaient ces maudits marchands d'armes, se lamenta le général, l'ordre à la restauration duquel je m'échine sans relâche règnerait déjà depuis des mois, et ce dans toutes les vicomtés du duché. Ah, si seulement il ne s'agissait que de quelques exemplaires de ces carabines, je n'aurais aucun mal à mettre leurs utilisateurs hors de combat, mais vu les proportions prises

par ce trafic, il me faudrait au minimum tripler mes effectifs pour les contrer.

— En effet, remarquai-je. Et Neuville semble l'avoir parfaitement compris.

— Mais que fait Londres ? glapit l'un des otages, une vieille femme des quartiers nord de la Mégapole. Qu'est-ce qu'ils attendent, là-bas, pour nous expédier de nouveaux régiments en renfort ? Si c'est pas honteux de voir ça !

Crosby leva les bras dans un geste d'impuissance.

— J'ai entendu dire qu'ils voulaient laisser les Normands s'entretuer, suggéra un homme de mon âge au regard cerclé de fer et à la tenue soignée, un membre du barreau de Caen comme Watkins. De cette façon, les gros bonnets de Londres entendraient démontrer notre inaptitude à vivre ensemble.

— Grotesque, contra le militaire.

— Mais oui, c'est évident, reprit la petite vieille: c'est un complot dirigé par Buckingham dans le but d'ôter aux Normands toute velléité d'autonomie.

— Et faire un exemple pour tout le reste de l'Empire ! compléta une autre vieille femme qui empestait le parfum bon marché.

Pour cette raison, les autres s'en écartaient autant que faire se pouvait.

— Regardez ce qu'ils ont fait en Inde dans les années cinquante, reprit-elle, c'est exactement la même chose qu'ils tentent de refaire en Normandie, ça crève les yeux ! Le roi Charles fait tout pour que son précieux duché continue de lui appartenir parce qu'il ne veut pas revivre ce que la vieille Elisabeth a enduré autrefois quand l'Inde a manqué de lui passer sous le nez à cause des indépendantistes. C'est clair comme de l'eau de roche !

— Je ne suis pas certain que l'on puisse comparer les deux événements aussi simplement, objecta le général, mais...

— Mais toujours est-il que Londres laisse pourrir la situation, le coupai-je.

— Et comment ! confirma la première vieille dame.

— J'entends bien, reprit le général, mais...

— Je dirais plutôt que le souci de Londres est au contraire de veiller à ne pas aggraver les choses, contra un autre otage, un homme d'une cinquantaine d'années qui arborait d'énormes

favoris. Vous imaginez les parachutistes de Sa Majesté débarquant comme en 44 sur les plages de Bayeux pour reprendre les choses en main ? Etant donné les circonstances, cela reviendrait ni plus ni moins à jeter de l'huile sur le feu ; il y a fort à parier qu'un surcroît de forces militaires se terminerait par un soulèvement général et une véritable guerre civile.

— Mais c'est déjà la guerre civile, ouvrez donc les yeux ! protesta la vieille dame qui lui faisait face. Quel autre nom voulez-vous donner à la situation que nous vivons depuis l'an dernier ? D'ailleurs, je suis sûre et certaine qu'ils s'en frottent les mains de l'autre côté de la Manche !

— S'il vous plaît, fit Crosby en levant les mains dans un geste d'apaisement. Quelles que soient les intentions réelles de Londres – et je ne doute pas qu'elles soient aussi noires que vous l'insinuez – il est certain que notre Mégapole connaîtra une longue année de paix grâce à vous. A ce propos, je tiens en tant que représentant officiel des forces armées de Normandie...

— Tu parles ! siffla la vieille dame qui empestait le parfum.

— Je tiens, reprit le général avec insistance, à vous témoigner toute mon estime pour votre courage et votre dévouement. Puisse l'histoire retenir vos noms comme ceux de véritables héros, des héros par le sacrifice desquels le pire aura été épargné à la capitale de notre duché.

— Des héros, des héros... Moi, on m'a filé un joli paquet de blé pour me décider à passer un an à Alençon. Pas vous ? demanda la vieille femme aux autres otages.

Ces derniers se regardèrent avec embarras avant que Crosby n'intervienne :

— Je compte sur vous, naturellement, pour ne pas révéler cet aspect de l'opération à qui que ce soit. A commencer par ce dangereux Neuville que l'appât du gain pourrait inciter à prendre d'autres otages.

— Soit, mais si la presse nous pose la question, nous sommes tout de même libres de leur répondre, non ? s'enquit le jeune homme.

— Ah ! Pour ce qu'il en reste de la presse, cracha la première vieille dame en roulant les yeux au ciel. Déjà qu'on ne capte plus les chaînes du duché, et quand on regarde la Beeb, ils nous rabâchent toujours le même refrain sur les Troubles en précisant



qu'il ne s'agit que d'un conflit mineur, « une guerre de basse intensité » comme ils disent. On voit que ça fait longtemps qu'ils ne sont plus là les journalistes !

J'étais un gloussement quand l'autre vieille dame m'interpella en désignant mon oreille percée :

— Dites donc, vous : maintenant que j'y pense, vous n'auriez pas quelque chose à voir avec cette histoire qui circule en ville ? Vous savez, ce type qui aurait...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase car un militaire déboula auprès du général pour lui annoncer l'arrivée de l'escorte envoyée par Neuville. Crosby fit entrer les visiteurs dans la pièce et nous retrouvâmes face à un groupe d'hommes armés encadrant Delarse et Watkins.

Le premier marchait avec une canne et portait un plâtre imposant à la jambe gauche. Sans doute un souvenir de l'attaque d'Hythloday entre Coutances et Saint-Lô. Watkins, lui, semblait décomposé, le regard perdu et les épaules tombantes. Il n'avait pas dû digérer sa défaite cinglante alors que Delarse, malgré sa jambe, affichait un air de triomphe et semblait savourer son retour parmi les siens.

Elmsworth, l'émissaire de Neuville, salua le général avec indifférence et commença à compter les otages. Je vis alors le regard de Delarse se poser sur moi avec étonnement, puis se figer comme s'il avait enfin reconnu en moi l'espion autrefois suspecté par Watkins, un agent qui réintégrait à présent un autre camp de manière discrète.

Alors que Crosby remettait à Elmsworth les deux malles contenant les dix millions de livres exigées, Delarse s'avança vers le général et lui murmura quelques mots à l'oreille tout en me pointant du doigt. Les autres otages s'étaient retournés vers moi avec suspicion, mais j'entendis le général dire quelque chose comme « de toute façon, il est trop tard maintenant ».

L'émissaire de Neuville ouvrit brièvement les malles et, satisfait, fit signe à ses hommes de relâcher les deux prisonniers. Crosby nous fit alors signe d'avancer, nous serra la main en nous souhaitant bonne chance, puis nous sortîmes en file indienne de son quartier général.

A l'extérieur de Rocquancourt, je m'attendais à trouver le reste de l'escorte avec un supplément de montures ou de chariots pour notre transport, mais rien de tel ne nous fut proposé. Seuls nos gardes étaient censés voyager à dos de cheval tandis que nous cheminerions à pied comme du bétail que l'on mène au pré. Or, Alençon n'était pas la porte à côté, et les plus âgés des otages ne tardèrent pas à renâcler et à freiner l'allure. Ainsi, comme si j'étais prédestiné à cette fonction, on me gratifia du fâcheux privilège de porter les sacs des deux petites vieilles dont l'une prenait déjà appui sur mon épaule depuis les premiers miles.

Sous les rayons ardents du soleil de juillet, le périple me parut d'emblée long et pénible. Mais par sa lenteur même il l'était aussi pour nos gardes qui, de guerre lasse, finirent par prendre les petites vieilles en croupe. Pour autant, nous n'atteignîmes Falaise que le lendemain en fin de journée, avant de reprendre la route au petit matin jusqu'à un village non loin de Sées où nous passâmes une autre nuit. Mais il y avait en revanche comme un sentiment de sécurité à l'effectuer dans cette partie du duché. Contrairement à ce qui s'était passé lors de l'expédition en Cotentin, il était ici très fréquent de croiser d'importantes troupes à cheval et à pied allant et venant le long des routes et des champs sans que les civils sans que quiconque s'en émût outre mesure.

J'ai encore le souvenir très net de cet impressionnant régiment de carabiniers manoeuvrant en rase campagne, à hauteur de la Brèche au Diable, sous les regards indifférents des paysans. Il devait pourtant y avoir là au bas mot 4.000 hommes se déplaçant dans une discipline de fer, parfaitement alignés derrière les étendards de Neuville, des léopards d'or sur fond rouge tenant un sceptre royal en patte gauche.

Une scène identique se répéta alors que nous avions passé la ville de Sées, mais cette fois-ci avec une cavalerie qui devait avoisiner les trois cents unités. Dans l'indifférence générale, la

campagne s'était couverte d'une nuée de lanciers, laquelle disparut peu après sans créer la moindre panique.

Tout au long de ce voyage, je constatai de visu ce dont on nous avait prévenus : l'homme fort d'Alençon était riche et puissant, et il disposait en outre d'un immense territoire pour l'entraînement de ses nombreuses troupes.

Ce fut donc après trois longues journées de ce périple aussi éreintant qu'instructif que nous arrivâmes en vue de l'opulente cité de Neuville. Contrairement à la Mégapole qui s'était vidée d'une grande partie de sa population et ne méritait plus vraiment son surnom, Alençon grouillait d'animation. Outre les innombrables camps de réfugiés qui l'entouraient, ses rues fourmillaient de gens affairés qui, à pied, à bicyclette, à cheval ou en carriole, allaient et venaient comme si les Troubles n'avaient jamais eu la moindre incidence sur cette partie de la Normandie, ou plus exactement comme si cette grande cité catholique et indépendantiste avait attiré à elle la majeure partie des exilés de la Mégapole et des autres cités normandes saignées par le chaos. Nous traversâmes des quartiers prospères comme je n'en avais plus vus depuis longtemps, puis nous fîmes halte dans ce qui avait dû être la cour d'un grand complexe hôtelier et allait, nous annonça-t-on, nous servir de résidence durant l'année à venir.

Je grimaçai en remarquant le haut mur d'enceinte dont le complexe était doté, néanmoins je pris possession de ma chambre avec le soulagement d'une énième marche forcée qui s'achevait enfin.

Notre séjour était bel et bien une détention, à l'instar de ce que Delarse et Watkins avaient vécu, mais pour autant nous étions bien traités. Nous pouvions circuler à notre convenance dans les jardins de l'hôtel, récréation appréciable s'il en était, mais toujours sous la vigilance de nos gardiens omniprésents et dont le plus gradé se nommait Vigo. Les repas étaient servis à heures fixes et nous permettaient de nous retrouver tous ensemble trois fois par jour. Nous avions en outre la faculté de nous réunir selon nos affinités le reste de la journée, formant autant de petits groupes de discussion ou de joueurs de cartes dans les différentes parties du jardin lorsque le temps le permettait, ou bien dans les

salons de l'hôtel dont le mobilier n'avait rien à envier à celui de feu l'Épée de Normandie...

Je m'accommodai de cette situation et tentai, pendant les deux premiers mois, de me lier d'amitié avec le dénommé Vigo. Non que sa compagnie me fût d'un agrément supérieur à celle des autres otages, bien au contraire, simplement c'était à travers lui et lui seul qu'il m'était possible d'en apprendre davantage sur ce qui m'avait amené jusqu'ici et de rester à l'écoute de l'actualité dans le reste du duché. Et comme Vigo m'abreuvait quotidiennement d'éloges pour son maître qu'il vénérât jusqu'à la nausée, j'appris bientôt que Neuville avait livré une importante bataille contre Rambert, près d'Evreux, et qu'il assiégeait en ce moment même la ville où avait trouvé refuge le chef protestant. Le maître d'Alençon contrôlait donc une nouvelle portion de territoire qui s'étendait entre Evreux et la Seine, tandis que ses troupes campaient aux portes de Rouen où elles multipliaient les escarmouches contre Barclay. Fort d'un effectif avoisinant les 12.000 hommes, soit la plus grande force militaire de Normandie, Neuville avait les moyens de sa politique agressive et s'en donnait à cœur joie.

Chose étrange, quand nous abordions ce sujet avec Vigo, ce dernier ramenait toujours les succès de son chef à la possession du désormais mythique manuscrit de Lord Percy. Selon lui, là était la clef de la victoire. Qui le détenait, assénait-il avec gravité, était appelé à régner sur la Normandie. Visiblement, Vigo était sincèrement pénétré de cette théorie qui, lorsqu'il me la resservait au cours de nos échanges, ne manquait pas de me faire sourire.

Cependant, chaque fois qu'il en parlait, je l'écoutais avec le plus grand sérieux, l'encourageant à m'en dire toujours davantage sur le précieux manuscrit. Naturellement sous bonne garde, l'ouvrage s'offrait ainsi aux regards des visiteurs dans la résidence personnelle de Neuville et, sous réserve de montrer patte blanche et de respecter les horaires de visite, le plus grand nombre pouvait donc l'approcher. Vigo me confia également que si les chercheurs les plus réputés du duché étaient déjà venus de nombreuses fois l'admirer et l'étudier, il y avait en général devant la résidence de Neuville une queue permanente de simples citoyens qui, au mépris de tous les dangers, venaient en pèlerinage des quatre coins de Normandie simplement pour jouir

du privilège de se retrouver en présence de cette relique présumée de l'époque élisabéthaine.

Autant dire que si je parvenais à m'emparer de la chose, sa disparition ne passerait pas inaperçue...



Le mois de septembre touchait à sa fin lorsque j'estimai avoir suffisamment endormi la vigilance de Vigo. Encore me fallait-il lui soutirer les ultimes renseignements nécessaires à l'accomplissement de mon plan. Aussi, en vue de prendre tous les repaires indispensables, je lui demandai encore l'autorisation de me rendre sur place. Voyant mon vif intérêt pour le manuscrit, sans parler de celui des autres otages dont j'avais dûment échauffé l'imagination, il se décida à nous organiser une visite en bonne et due forme. Ainsi, dès la semaine suivante, je pus enfin contempler de mes propres yeux ce qu'il considérait comme l'« arme absolue » de son maître.

L'œil en alerte, je relevai le moindre détail du dispositif de sécurité : deux gardes étaient postés à l'entrée de la pièce dans laquelle trônait l'ouvrage, trois autres étaient affectés au filtrage des visiteurs, à la grande porte d'entrée de la résidence, laquelle faisait en outre l'objet d'une patrouille permanente effectuée par un binôme accompagné d'un chien.

Je m'étais attendu à pire, mais ce dispositif, en sus de la surveillance quotidienne dont je faisais l'objet au sein du complexe hôtelier, semblait néanmoins redoutable. De plus, si je parvenais dans un premier temps à échapper à la vigilance de mes gardiens à l'hôtel, la hauteur des murs pour l'escalade desquels je ne disposais d'aucun matériel adéquat représentait également un obstacle de taille. Le mieux était donc d'emprunter à leur insu le même chemin que mes geôliers et, une fois hors les murs, d'agir au plus vite afin de gagner la résidence de Neuville. Dans le saint des saints, il ne me resterait plus alors qu'à me faire enfermer dans la salle d'exposition ou à proximité : là, j'attendrais le départ des gardiens avant de me glisser à nouveau vers l'extérieur, enfin nanti du précieux viatique.

Ce plan en tête, je guettai des semaines durant le moment le plus propice et, je dois l'avouer, jamais le temps ne me parut aussi long. Sous un ciel orageux qui accentuait la touffeur de l'air

et l'impression que chacune de ces journées de détention était interminable, Vigo nous aaprit la fin des sièges de Coutances et de Saint-Lô par le désormais très puissant Hythloday, ainsi que la fuite de Montaigu et de ses troupes sur Caen où Delarse et Watkins leur avaient offert l'hospitalité. Nous en eûmes de longues discussions animées lorsque l'occasion tant attendue se présenta enfin à moi. A l'issue du repas de mi-journée, Vigo nous avait rassemblés avec ses hommes afin de trinquer à sa nomination au grade de commandant que Neuville en personne venait de lui décerner. Comme les otages se dispersaient par petits groupes une coupe à la main, j'en profitai pour me faufiler jusqu'à la buanderie où allait être collecté le linge sale à destination de l'une des blanchisseries de la ville. Je m'allongeai au fond de l'un des gros chariots encombrés de sacs ventrus et me laissai entraîner vers la sortie de l'hôtel.

Je souris de bonheur en entendant la rumeur de la rue, faite de cris, de sonnettes de bicyclette et du clip-clap des chevaux qui allaient et venaient dans Alençon. Même l'odeur du crottin, qui pourtant était odieusement forte, me parut délicieuse. Puis, sans me faire remarquer, je descendis du chariot en cours de route et remontai à pied l'un des axes que j'avais repérés lors de notre sortie avec Vigo.

Un quart d'heure de marche plus tard, je contemplais avec ravissement la file de curieux qui patientaient devant le portail en chêne massif de la somptueuse demeure. J'avisai alors une ruelle sombre à proximité, et m'y engouffrai en même temps qu'un jeune homme avec lequel j'avais quelque ressemblance. D'un pas leste, je le rattrapai, jetai un œil derrière moi et l'assommai d'un coup sec sur la nuque.

Muni de son passeport, je traînai son corps inanimé derrière un mur de poubelles et partis me joindre à la queue des visiteurs. Là, j'attendis mon tour en tâchant de me donner des airs d'excitation à la hauteur des bruyants pèlerins qui me précédaient. De part et d'autre de la porte en bois ouvragé, les gardes semblaient s'ennuyer prodigieusement, se forçant à demander les papiers d'identité des visiteurs en y jetant tout juste un regard. De toute évidence, ils se contentaient de faire acte de présence sans vérifier grand-chose. Sans doute occupaient-ils ce poste ingrat depuis le retour du manuscrit à Alençon, me dis-je en les voyant



faire, et peut-être était-ce pour eux une forme de sanction que de jouer là les plantons à longueur de journée.

A l'entrée de la salle d'exposition, au bout d'un long couloir couvert de miroirs et de portraits aux vernis craquelés, la deuxième paire de gardes ne semblait guère plus motivée. Ils ne se privaient pas pour bâiller aux corneilles devant les curieux qui, massés autour des cordelettes protégeant le pupitre sur lequel trônait le manuscrit, n'avaient d'yeux que pour ce dernier.

Je les fixai néanmoins du regard tout en m'éloignant pas à pas de cette foule sous hypnose. Puis, après m'être assuré que personne ne m'observait, j'entrouvris l'une des portes au fond de la salle. Il y avait là un petit couloir dans lequel je m'engageai sur la pointe des pieds et en retenant mon souffle. Au bout de celui-ci, je poussai doucement une autre porte et pénétraï dans un salon richement paré.

Une fois la porte capitonnée refermée derrière moi, l'endroit me parut particulièrement silencieux ; malgré la proximité de la foule en journée, tout y était conçu pour que l'esprit puisse se consacrer à la contemplation d'une série de tableaux de Morillon, le célèbre artiste normand dont la moindre toile s'échangeait contre plusieurs millions de livres Sterling.

Neuville ne se privait pas, soupirai-je. Mais il fallait admettre qu'il avait plutôt bon goût.

J'inspectai la pièce en passant devant une rangée de coffrets à cigares suivie d'une collection d'armes à feu exposées sous la vitre d'un meuble en merisier sculpté. Je m'arrêtai un instant devant la réplique parfaite du Brown Bess que j'avais tenu entre mes mains sur le champ de bataille puis, afin de parer à toute éventualité, je m'emparai de l'un des vieux pistolets disposés en éventail dans le bas de la vitrine. Je ne disposais d'aucune munition, mais j'étais le seul à le savoir... Il ne me restait plus qu'à masquer le vide laissé par ma nouvelle arme en rapprochant les unes des autres celles qui restaient dans le meuble.

Ainsi équipé, je considérai les quatre immenses canapés disposés en carré au centre du salon. Je m'abaissai pour voir si l'espace entre l'assise des fauteuils et le sol était suffisant pour qu'un homme s'y dissimule et me relevai en me mordant la lèvre : il me faudrait trouver autre chose.

Je jetai un œil intéressé aux lourds rideaux de velours plissé qui encadraient les baies vitrées ; ils pourraient faire l'affaire mais le moindre mouvement de ma part risquait de les agiter et de révéler ma présence...

Je portai mon regard ailleurs : il restait deux coffres de chaque côté du salon, de magnifiques antiquités que je m'empressai d'ouvrir. Le premier contenait une réserve impressionnante mais indéplaçable de bouteilles de Calva et de Whisky, le second renfermait des piles de livres dont certains étaient assez anciens.

Sans plus attendre, je vidai le contenu du second coffre en logeant les livres sous les épais coussins des canapés. Enfin, je me glissai dans mon nouvel abri avant d'en refermer le couvercle de bois dans un grincement aigu qui attestait son âge vénérable. En outre, le coffre était si ancien que le jour passait entre plusieurs des lattes disjointes qui le constituaient. Ainsi, je sus bientôt que l'heure était venue pour moi de passer à l'action.

Dans une quasi-obscurité, j'abandonnai ma cachette et portai mes pas vers la salle d'exposition à l'autre bout du couloir. La porte couina légèrement sur ses gonds, puis j'avançai en passant sous les cordons de protection. Le livre semblait m'attendre du haut de son pupitre. Avec émotion, je le saisis délicatement comme s'il se fût agi d'un nourrisson. Je n'en croyais pas mes yeux : j'avais entre les mains l'objet le plus convoité de tout le duché, un objet de révérence et de pèlerinage, ainsi qu'un trésor de plusieurs dizaines de millions de livres. Le regard embrumé de larmes, je repensai à toutes les épreuves que j'avais traversées depuis ma rencontre avec la milice de Watkins ; la chance me souriait enfin et il ne me restait plus maintenant qu'à trouver un moyen de sortir d'ici avant de passer la frontière à quelques miles d'Alençon.

Je plaçai le livre sous ma veste en imaginant déjà ma nouvelle vie de faste à Orléans lorsque le silence de la nuit fut interrompu par le déverrouillage bruyant d'une porte quelque part dans la résidence. Le sang glacé, je tendis l'oreille et perçus des voix qui se rapprochaient ; après une seconde d'hésitation, je filai vers mon coffre dans le salon et m'y enfermai en retenant mon souffle. Après tout, me dis-je, j'avais bien attendu des mois pour retrouver le manuscrit de Percy, alors quelques instants de plus...

Les voix d'hommes se rapprochèrent encore, puis quelqu'un fit de la lumière dans le salon. Par chance, les nouveaux venus n'étaient pas passés par la salle d'exposition.

— J'en veux 5.000 de plus et livrables dans un mois seulement, fit l'une des voix en martelant chaque chiffre.

— Vous surestimez mes capacités de production ! se récria l'autre. Mon usine tourne à plein régime depuis des mois et, pour tout vous dire, je suis en train d'en faire bâtir une seconde afin de soulager la première. Or, il va encore se passer un certain temps avant que celle-ci ne soit en mesure de produire quoi que ce soit. Et puis...

J'entendis le parquet craquer sous les pas de celui des deux hommes qui cherchait ses mots.

— Quoi donc ?

— Et puis vous n'êtes pas le seul acheteur sur le marché, Neuville, loin s'en faut. La demande est très soutenue et je peine à faire face ! Car ce sont des émissaires en provenance de toutes les vicomtés qui viennent frapper à ma porte chaque semaine, et chacun exige d'être fourni le premier, naturellement.

— Vous voulez plus d'argent, c'est ça ?

— Allons, ne soyez pas vulgaire...

— Combien voulez-vous, Sir Francis ? Dites-moi votre prix, qu'on en finisse.

De nouveau, j'entendis les lames du parquet craquer sous les pas de l'un des protagonistes.

— Votre prix sera le mien. Un cigare ?

— Par les moustaches de Wellington ! Vous ne vous embêtez vraiment pas, par ici.

— Tout ce qui peut vous aider à vous décider, je vous l'offre de bon coeur...

Le bruit métallique d'un briquet se fit entendre, puis une forte odeur de tabac arriva jusqu'à moi à travers les interstices du coffre.

— Bon, reprit celui qui devait être Neuville, admettons que vous soyez réellement en rupture de stock pour le moment - pourquoi pas, après tout... Dans combien de temps seriez-vous donc en mesure d'honorer ma prochaine commande ?

— Pas avant un minimum de trois mois pour les carabines. Pour les munitions, il vous faudra compter deux bons mois. Je ne peux vraiment pas faire mieux.

— Vous vous payez ma tête, Sir Francis ! rugit l'autre. Vous croyez que je ne vous vois pas venir avec vos manigances ? Non seulement vous laissez ainsi tout le temps à mes ennemis de se réorganiser, mais en plus vous renouvelez leur armement dans mon dos !

— Je vous l'ai dit : vous n'êtes pas le seul acheteur en lice. Qui plus est, vous connaissez mon sens de l'équité...

— Foutaises ! Sans vos simagrées, je pourrais enfoncer les lignes de défense de Barclay dès le mois prochain !

— Vous avez déjà conquis Evreux et Avranches en peu de temps, ne soyez pas si gourmand. Et puis, parlerait-on ainsi de vos exploits si vous n'affrontiez que des bandes mal équipées ?

— Alors vous, vous ne manquez vraiment pas de toupet ! protesta l'autre en exhalant bruyamment la fumée de son cigare.

— Je pars simplement du principe que la guerre est un art ! Se battre à armes trop inégales ne ferait que nous ramener à certaines de ces guerres coloniales que nos tuniques rouges ont autrefois bâclées en quelques semaines, parfois même en quelques jours, alors que des combats authentiques auraient pu émailler les chroniques de ces contrées lointaines pendant de longues années...

Neuville lâcha un gros rire sarcastique.

— Vous êtes vraiment la pire ordure que je connaisse, Sir Francis ! Mais je dois reconnaître, cependant, que votre façon d'évoquer les joies de la guerre ne manque pas de sel.

— Disons que j'essaie de m'intéresser à l'actualité...

— Tu parles ! A voir la manière dont vous gérez vos livraisons d'armes en fonction de vos acheteurs, je dirais plutôt que vous tirez les ficelles à votre guise, oui.

— Les vrais acteurs de la guerre sont ceux qui portent les armes. Moi, je me contente de satisfaire la demande et ne prends mon plaisir qu'à écouter les exploits de ces mêmes acteurs...

Après un court silence, Sir Francis reprit :

— Racontez-moi donc cette bataille contre Turgis. Je n'en ai eu que de lointains échos, mais j'ai cru comprendre que vous vous y êtes particulièrement distingué.

— Vous essayez encore de noyer le poisson en changeant de sujet ! Enfin, si cette histoire peut vous faire changer d'avis sur vos délais de livraison...

— Ca n'y changera absolument rien. Mais j'aurais peut-être un récit de plus à narrer à mes amis.

— Un récit de plus ? Non : vous n'en aurez désormais plus qu'un seul à raconter... Bon, vous voyez à peu près comment se présente Avranches ?

— Si mais souvenirs sont bons, c'est une charmante cité juchée sur un plateau assez élevé et depuis laquelle on aperçoit, par beau temps, le Mont-Saint-Michel et cette immense baie qui l'entoure...

— Exactement ! Ajoutez à ce tableau idyllique cette immonde banlieue qui s'étale tout autour de la ville en contrebas et vous y êtes...

L'un des deux hommes expira une nouvelle bouffée de tabac dont les effluves s'insinuèrent dans mon coffre.

— J'ai donc commencé mes manœuvres en portant le feu à tous ces faubourgs dans lesquels Turgis avait posté un semblant de garnison et quelques sentinelles, puis j'eus les coudées franches pour entamer le siège de la ville haute où l'essentiel des forces ennemies se planquait en pissant de trouille. Au bout d'une semaine à regarder sa banlieue flamber comme une omelette norvégienne, Turgis s'est enfin décidé à montrer le bout de son groin. Du haut d'un rempart au pied duquel je me trouvais en compagnie d'Elmsworth, il se mit à m'invectiver en m'appelant par tous les noms d'oiseau dont sa cervelle de piaf pouvait se souvenir. Ce crétin riait de mon nom en me traitant de sale Français, arguant de ce que son nom à lui était un vrai nom normand, un patronyme qu'aurait porté l'un des fondateurs de notre duché !

— Ce en quoi il n'avait pas tort.

— Pardon ?

— Turgis est un patronyme d'origine scandinave, c'est un fait avéré.

— Oui bon, peut-être...

— Non, c'est certain.

— Bon, laissez-moi terminer, je vous prie : il me débite donc son laïus sur ses soi-disant origines quand je lui rétorque qu'être normand ça ne se résume pas à porter un nom.

— Paroles de sagesse !

— N'est-ce pas ? Un vrai Normand, fis-je valoir, ne reste pas terré pendant toute une semaine dans un trou à rats en attendant que ça se passe. Un vrai Normand cherche le combat, il ne le fuit pas ! Sinon où serait l'Empire aujourd'hui ?

— Bien envoyé !

— Alors tu sais où tu peux te le mettre ton joli patronyme, Turgis ? que je lui fais. Je n'ai peut-être pas un nom certifié d'origine mais s'il y a une chose que je sais c'est que toi et ta bande de femmelettes vous êtes à cours de vivres. Alors rends-toi avant qu'il ne soit trop tard, ou bien fais-nous au moins une belle sortie avec ta troupe qu'on voit un peu ce que vous avez dans le ventre ! Et de le planter là avec mon défi en travers de la gorge.

— Il n'a rien répliqué à cela ?

— Pas un mot. Telle une oie constipée, il est resté un moment à me fixer du haut de son rempart sans pouvoir ouvrir le bec.

— Ah, la guerre des mots, soupira Sir Francis. Ses effets sont peut-être pires encore que ceux des armes !

— Pardon ?

— Non, rien. Continuez.

— Bref, j'avais tout juste regagné mon campement que j'entendis mes hommes crier gare : comme s'il avait attendu toute la semaine que je vienne le lui demander en face, Turgis venait d'effectuer une sortie du côté nord et marchait droit sur nous à la tête de 2.000 hommes. Ah, je dois admettre qu'il ne manquait pas de cran, finalement, ce blondinet. Mais côté tactique, ça laissait plutôt à désirer : au lieu d'utiliser sa petite cavalerie (une cinquantaine d'hommes assez bien équipés) pour disperser mes premières lignes et bousculer le centre de mon dispositif, ce qui aurait eu le mérite de lui donner un certain avantage dans la suite des événements, ce bourricot s'est contenté de la garder en réserve en faisant marcher ses troupes à pied à travers champs, comme pour nous prendre à revers en contournant toute sa putain de banlieue en ruine.

— Il voulait sans doute protéger l'accès à la vieille ville avec sa cavalerie pendant que ses fantassins effectuaient le sale boulot ?

— Mmm... Quelque chose comme ça, sans doute. Toujours est-il que pendant que Turgis se baladait avec ses guignols dans les champs de maïs, j'ai donné ordre à ma propre cavalerie de foncer en plein milieu de la masse ennemie, de diviser tout ça en deux et de s'acharner sur l'un des deux groupes avant d'entreprendre le second.

— Belle manœuvre, en vérité !

— Ah, ça n'a pas traîné – c'est que j'avais amené une bonne centaine de chevaux sur place, et même si leurs cavaliers manquaient encore un peu d'entraînement, ils ont embroché leur lot de fantassins et semé une sacrée panique !

— Je vois cela d'ici ! A ce propos, est-il vrai que certains d'entre eux ont couru jusque sur les grèves et s'y sont noyés ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ce que j'ai vu de mes propres yeux c'est que la première moitié des fantassins ennemis a continué de suivre son chef, mais la deuxième à rebroussé chemin sous la charge de mes cavaliers pour se disperser un peu partout. Si bien qu'au bout d'une heure, je n'avais plus affaire qu'à un petit millier de combattants menés par l'autre tête de piaf qui ne savait plus où donner du chef. Pour moi, il était déjà évident qu'il avait perdu la partie et que le mieux à faire pour lui était soit de fuir, soit de se rendre. Mais non, il était si piètre stratège qu'il n'a même pas compris cela. Tout fiérot sur sa jument blanche, il s'est avancé jusqu'à une centaine de yards de mon dispositif et a crié à ses officiers de déployer leurs hommes en formation de tir, comme si il avait encore quelque chose à gagner.

— Quel aveuglement !

— Bien à l'abri derrière les vestiges d'un long mur, je le laissai tirer une première salve, puis une seconde, et j'allais riposter avec trois fois plus de fantassins quand j'entendis ma cavalerie revenir dans leur dos après avoir massacré le premier groupe de fantassins. J'ordonnai donc à mon infanterie de mettre carabine au pied en attendant de voir ce que donnerait cette nouvelle charge, et alors vous ne devinez jamais ce qu'il s'est passé, Sir Francis !

— Votre cavalerie les a taillés en pièces, je suppose ?

— Pas du tout. En fait, les cavaliers que j'avais entendus arriver au grand galop étaient ceux de Turgis, alors que les miens étaient sur leurs talons.

- Sur leurs sabots, corrigea Sir Francis.
- Si vous voulez. En tous cas, la manœuvre à laquelle j'assistais me fit penser, sur le moment, à ce roman de Kingsley Sutherland, vous savez, celui où Wellington anéantit la résistance des colons de Virginie.
- Oui, je vois très bien. Ça s'appelle... Voyons voir, je crois que ça s'appelle « Long To Rule Over Us ».
- Exactement ! Et alors il y a cette fameuse scène où les deux cavaleries galopent l'une après l'autre dans une poursuite infernale, vous vous souvenez ?
- Mmm, pas vraiment. M'est avis que cette scène se trouve dans un autre roman. Vous êtes sûr de ne pas confondre avec « The Rise of the Colonists », du même auteur ? Il y a un passage qui ressemble fort à ce que vous décrivez, justement.
- Impossible ! J'ai relu le bouquin de Sutherland il y a peu... Enfin, il y a quelques mois de cela, disons.
- Je suis sûr de mon fait. Je connais tous les romans de Sutherland par cœur !
- Pendant ce qui ressembla à un moment de réflexion, de nouvelles bouffées de tabac pénétrèrent dans mon coffre et je dus me faire violence pour étouffer une quinte de toux.
- Vous m'embarrassez, Sir Francis. Oui vraiment, vous m'embarrassez.
- Je vous en prie : tout le monde peut se tromper.
- Attendez, je vais tirer ça au clair de ce pas.
- J'entendis quelqu'un se lever de l'un des fauteuils et des bruits de pas qui se rapprochaient du coffre quand brusquement le couvercle se leva au-dessus de ma tête. Neuville poussa un cri d'effroi en m'apercevant et, bien qu'aussi surpris que lui, je profitai de ce moment de flottement pour pointer le vieux pistolet dans sa direction tout en m'extrayant du coffre.
- Par tous les diables ! articula-t-il enfin tandis que Sir Francis se levait pour se placer discrètement derrière lui.
- Bon sang, mais qui êtes-vous et que faites-vous dans mon coffre ?! aboya-t-il.
- Qui je suis importe peu... commençai-je en toussotant.
- Ca, par exemple : l'homme à l'oreille percée ! lâcha Sir Francis en me dévisageant de la tête aux pieds.
- Vous connaissez cet individu ? fit Neuville d'un air incrédule.



— Disons qu'on m'a touché deux mots de son cas quand je suis passé voir Delarse à Caen avant de venir ici.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il a fait à ses oreilles ?

— Sachez simplement que vous avez devant vous un rescapé de l'une des batailles les plus sanglantes qu'ait connu la Normandie ces derniers mois.

— Fascinant ! ironisa Neuville. Mais que me vaut donc cette arme braquée contre ma personne ? fit-il en se tournant vers moi.

Je reculai prudemment en espérant qu'il ne ferait pas le rapprochement entre mon pistolet et sa propre collection d'armes. Je cherchais mes mots lorsque Sir Francis me devança en s'approchant avec curiosité du coffre béant.

— J'ignore le motif de sa présence sous votre toit, mais notre héros - Monsieur Maublanc, je crois - est assurément un grand dévoreur de livres. Il n'en a pas laissé un seul derrière lui !

— J'attache en effet une grande valeur aux ouvrages de littérature, bredouillai-je en palpant machinalement ma veste à auteur de poitrine. Ceci dit, vous me pardonnerez si je ne poursuis pas cette conversation passionnante avec vous, mais j'ai d'autres projets pour ce soir. Je vais donc vous demander de bien vouloir vous attacher l'un l'autre avec ces cordelettes, déclarai-je en pointant du doigt les cordons tressés qui retenaient les hauts rideaux de velours autour des fenêtres.

Sir Francis souriait, comme s'il savait que je bluffais, mais Neuville me fusillait du regard en se demandant si j'allais réellement lui tirer dessus en cas de refus d'obtempérer.

— Allons, Messieurs ! m'écriai-je en agitant mon arme dans leur direction. Le temps presse !

A contrecœur, Neuville décrocha l'un des cordons et s'excusa auprès de son invité avant de lui lier les poignets. De son côté, Sir Francis souriait toujours, comme s'il était amusé de la scène qui se déroulait devant ses yeux.

— Serrez un peu plus ! ordonnai-je à Neuville. Ensuite, vous décrocherez l'autre cordelette et la remettrez à votre compagnon pour qu'il vous attache à son tour.

— Ce ne sera pas chose facile, plaisanta Sir Francis en brandissant ses poings liés.

— N'empêche que j'aimerais bien savoir ce que vous fabriquiez dans mon coffre à livres ! gronda le maître d'Alençon en marchant de nouveau vers les rideaux.

— Au fait, c'était dans « The Rise of the Colonists », lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Quoi ? fit-il en se retournant.

— La scène que vous cherchiez tout à l'heure, c'est bien dans le livre que vous a indiqué Sir Francis.

Neuville haussa les épaules, détacha la cordelette de l'autre rideau et la remit à son invité en tendant ses poignets joints.

— Et mes livres ? Peut-on savoir ce que vous en avez fait de mes livres ? Il y en avait pour une petite fortune dans ce coffre, je vous signale !

— Ils sont tout simplement sous les coussins de vos somptueux fauteuils. Vous pourrez les en retirer dès que j'aurai quitté les lieux.

Il jeta un coup d'œil vers les fauteuils en fronçant les sourcils.

— Vous avez de bien curieuses manières, Monsieur...

— Maublanc, compléta Sir Francis pour moi. D'ailleurs, si je me souviens bien de ce que m'a raconté Delarse, en sus d'être un héros Monsieur Maublanc fait partie de vos dix otages.

— Vraiment ?! explosa Neuville qui n'y entendait plus rien.

Sir Francis recommença le nœud qu'il avait mal fait pendant que Neuville fixait le canon de mon arme pointée sur lui. Soudain, je vis son regard glisser irrésistiblement vers la vitrine d'exposition de sa collection. Je fis un pas de côté pour lui boucher la vue mais le mal était fait : je vis dans ses yeux qu'il avait compris.

D'un bond dont je ne l'aurais pas cru capable en raison de son embonpoint, il se jeta sur moi et me terrassa contre les lames du plancher, faisant trébucher Sir Francis dans son élan. Je me débattis et parvins à lui asséner un coup de crosse sur le crâne, mais mon adversaire était à la fois trop lourd et trop puissant pour moi. En quelques mouvements rapides, il me retourna comme une crêpe face contre le plancher et m'immobilisa d'une solide clef au bras gauche.

— Apportez-moi les cordelettes ! cria-t-il à son invité.

Les yeux baignés de larmes, je me retrouvai assis sur l'un des fauteuils, les mains liées dans le dos. J'avais échoué alors que je touchais au but, à quelques miles seulement de la France, de la liberté, mais aussi de la richesse et de la gloire.

Ah, si seulement il n'y avait pas eu ce doute sur l'ouvrage de Sutherland ! Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que tout cela ne serait jamais advenu si Neuville avait eu meilleure mémoire. Bon sang, même moi je savais dans quel opus se trouvait la scène à laquelle il avait fait allusion !

Neuville replaça soigneusement le pistolet derrière la belle vitrine et s'assit en face de moi.

— Bien. A nous deux maintenant, Monsieur Maublanc !

— Vous ne me détachez pas d'abord ? suggéra Sir Francis en tendant les poignets vers son hôte.

— Oh, mille pardons cher ami !

Neuville lui retira ses liens, lui proposa un nouveau cigare en guise d'excuse et m'étudia pensivement. Puis son front se barra de rides comme il braquait les yeux sur ma veste. Je penchai la tête pour suivre son regard et aperçus le vieux manuscrit dont un bout dépassait sous mon vêtement. Neuville le retira délicatement, jeta un œil sur la couverture et se fendit d'un rire de mépris.

— Alors c'est pour ça que vous vous cachiez dans mon coffre, hein ?

Sans ménagement, il balança l'ouvrage qui rebondit à côté de moi sur les coussins du fauteuil.

— Vous pouvez me remercier, Monsieur Maublanc, fit-il en découvrant une rangée de dents parfaitement blanches. Un peu plus et vous alliez vous couvrir de ridicule avec une malheureuse imitation de Lord Percy – ou risquer votre vie en tentant de la revendre une fortune à je ne sais quel escroc. C'est bien ce que vous aviez l'intention de faire, pas vrai ?

J'opinai du chef en contemplant, consterné, le faux pour lequel j'avais pris tant de risques. Neuville ne semblait pas bluffer ; il avait jeté le manuscrit sans hésiter, comme s'il n'avait effectivement aucune valeur. Ce pourri s'était bien joué de moi. Et du reste de la Normandie, a priori...

— Vous n'avez jamais été en possession de l'original, n'est-ce pas ? suggèrai-je d'une voix blanche.

— En effet. Mais tout le monde le croit, et c'est ce qui importe.

Je jetai un œil vers Sir Francis : son visage ne trahissait aucune surprise, comme si cette révélation n'en était pas une pour lui.

— Ainsi donc, vous êtes parvenu à déjouer la vigilance de vos gardiens à l'hôtel que j'ai mis à la disposition de mes otages, ainsi que celle des hommes en poste dans ma propre demeure. Je dois admettre que vous êtes plutôt habile en la matière, concéda-t-il d'une moue approbatrice avant de se tourner vers Sir Francis...

— je vous l'avais bien dit, acquiesça celui-ci : nous avons affaire à un homme d'exception.

— Ah, quand je pense, reprit Neuville en s'adressant à personne en particulier, que j'ai promu cet imbécile de Vigo au grade de commandant en chef de ma garde. Il va me le payer cet incapable !

Il inspira une grande bouffée de son cigare et me la souffla en plein visage tout en me dévisageant.

— Delarse, reprit-il pensivement, a donc profité de ma demande d'otages pour introduire l'un de ses hommes jusque chez moi et s'emparer du manuscrit. Celui-là aussi ne perd rien pour attendre !

— Delarse n'a rien à voir là-dedans. Il était encore entre les mains d'Elmsworth lorsque j'ai été admis dans le groupe d'otages.

Neuville leva un sourcil étonné.

— Je vois. C'est donc cet âne bâté de Crosby qui vous envoie. Il est vrai que lui et Delarse s'entendent plutôt bien à ce qu'on m'a dit.

— Crosby n'y est pour rien non plus.

Neuville m'envoya une nouvelle bouffée de fumée en pleine face.

— Watkins, alors ?

— Non plus. J'ai agi seul et pour mon propre compte.

Neuville glissa un œil vers Sir Francis, puis éclata de rire.

— Vous voudriez me faire croire que vous avez accepté de m'être livré en otage dans le seul but de vous emparer du manuscrit ? Vous me prenez vraiment pour un faible d'esprit, Monsieur Maublanc ! lança-t-il en haussant le ton. Et puis d'abord, d'où sortez-vous avec cet horrible accent français ? C'est donc Orléans qui vous envoie, avouez-le !

— Je suis effectivement de nationalité française, mais je ne suis l'envoyé d'aucune puissance ni d'aucun parti. En réalité je suis journaliste, et c'est tout à fait par hasard que je...

— Un journaliste français en Normandie ? Non mais à qui voulez-vous faire gober ça, jeune homme ? Voilà plus d'un an maintenant que l'on ne trouve plus le moindre ressortissant étranger sur notre territoire et encore moins des journalistes ! Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour vous couvrir, Monsieur Maublanc, fit-il d'un air sinistre, j'ai bien peur que votre avenir ne soit sérieusement compromis.

— Je vous jure que je vous dis la vérité ! affirmai-je avec l'énergie du désespoir. J'ai été pris en otage une première fois dans la Mégapole, et depuis tout s'est enchaîné très vite. De sorte que...

— De sorte que l'expérience de la captivité vous ayant plu une première fois vous n'avez pas su résister à l'envie de la renouveler ici ! ricana Neuville qui, à l'évidence, ne croyait pas un traître mot de ce que j'avais dit.

Il était en train de me décrire les modalités de la peine capitale telles qu'elles s'appliquaient ici, en me précisant avec un regard mauvais qu'il aimait à la faire appliquer de façon régulière sur ses terres, lorsque Sir Francis l'interrompit enfin.

— Allons, calmez-vous, Neuville. Je puis vous confirmer que ce Monsieur Maublanc, bien qu'un tantinet chapardeur, est bel et bien l'homme qu'il dit être.

Neuville se tourna vers lui, le front plus barré de rides que jamais :

— Je vous demande pardon ?

— Oui, en effet : je me souviens de ce jeune homme à présent. Il est venu m'interviewer chez moi, il y a de cela plus d'un an.

Je plongeai mon regard dans le sien en tentant de le replacer dans ma mémoire, mais je n'avais aucun souvenir d'une rencontre avec Sir Francis. D'ailleurs, à ma connaissance, il n'avait pas encore fait parler de lui à l'époque qu'il mentionnait. Néanmoins, je me gardai bien de le lui dire...

— Ce jeune homme était venu me voir au sujet de l'intervention militaire de Crosby en Normandie; il souhaitait connaître la position des protestants normands à cet égard, précisa-t-il à Neuville qui écoutait avec la plus grande circonspection.

— Je suis flatté que vous vous en souveniez encore ! mentis-je de bon cœur.

— Ce fut un moment assez convivial, je dois l'avouer, et c'est sans doute la raison pour laquelle j'en ai gardé souvenir. En outre, nous avons convenu de nous revoir afin de dresser un portrait de mes activités d'alors, une sorte de biographie professionnelle, si ma mémoire ne me trompe pas...

— Tout à fait, m'entendis-je confirmer.

Je jetai un œil vers Neuville et enchaînai aussitôt :

— J'en avais d'ailleurs rédigé les cinquante premiers feuillets lorsque la situation s'est brutalement dégradée, au point, donc, de rendre impossible toute nouvelle prise de contact avec vous comme il était prévu...

Sir Francis m'écoutait avec ce sourire en coin qui ne l'avait pas quitté depuis ma sortie du coffre.

— Comme le hasard fait bien les choses, n'est-ce pas, Monsieur Maublanc ?

— D'une certaine manière, en effet...

— Et puisque le destin vous a de nouveau placé sur mon chemin, pourquoi ne pas le poursuivre de concert ? proposa-t-il en se fendant d'un large sourire.

— Oh là ! s'écria Neuville. Vous semblez oublier que cet homme est mon prisonnier, Sir Francis. Que dis-je : mon prisonnier *et* mon otage. De plus, il a tenté de me dérober un objet précieux qui m'appartient et ce sous la menace d'une arme également dérobée sous mon toit !

— Une arme de votre collection qui n'était donc pas chargée, Neuville. Quant à l'objet volé, vous l'avez reconnu vous-même, il est sans valeur.

— Le voleur pensait le contraire. Et de toute évidence, c'est la raison de sa présence en ces lieux.

— Cet objet sans valeur vous a été restitué ; le mal est donc réparé.

— Certes, mais il n'empêche que...

— Monsieur Maublanc n'est rien d'autre qu'un simple journaliste pris au piège des Troubles, soyez réaliste. En outre, je me porte garant de son identité et de sa bonne foi, que vous faut-il de plus ? Allons, laissez-le partir en ma compagnie et je suis certain qu'il accomplira de l'excellent travail en reprenant les travaux qu'il était censé réaliser à mon sujet.

— C'est impossible : si je le laisse partir, non seulement je me prive d'un otage mais je perds aussi ma crédibilité aux yeux de Delarse et Watkins. Non, je ne peux pas me le permettre.

— Eh bien dans ce cas disons qu'il restera votre otage pendant la durée convenue avec Crosby mais qu'il sera placé sous mon aile.

Neuville haussa les sourcils d'étonnement.

— Alors vous ! éructa ce dernier. Vous savez ce que vous voulez, par exemple !

— Dois-je comprendre que j'ai votre accord ? s'enquit Sir Francis en lui tendant la main.

Le maître d'Alençon et d'une bonne moitié du duché le gratifia d'un sourire hivernal.

— Soit, dit-il en laissant la main de son interlocuteur suspendue dans le vide.

— Vous ne me serrez pas la main ?

— Vous avez mon consentement. Mais à une condition : ce sera 3.500 carabines au lieu des 3.000 prévues dans notre accord.

Sir Francis souffla trois ronds de fumée en prenant son temps.

— Disons 3.250...

— 3.300 est l'affaire est close !

Je réprimai un rire nerveux à l'idée que l'on estimait le prix de ma survie à quelques trois cents carabines et regardai, sans oser y croire, les deux hommes se serrer la main.

J'avais lamentablement échoué dans la mission que je m'étais fixée ; toutefois, j'avais la double consolation d'avoir échappé à la mort dont Neuville m'avait menacé, et d'avoir appris le vrai sur le manuscrit de Lord Percy dont il était supposé, jusqu'à présent,

être l'heureux gardien. Cela faisait de moi le détenteur d'un secret qui pouvait avoir autant de valeur que le manuscrit lui-même... En revanche, les motivations de Sir Francis à me sortir des griffes de l'homme le plus puissant de Normandie restaient pour l'heure nimbées de mystère. Du moins son intervention en disait-elle long sur le pouvoir qu'il était en mesure d'exercer en tant que marchand d'armes.

Emergeant soudainement de mes pensées, je vis que Neuville me dévisageait à présent d'un œil nouveau. Je lui avais fait gagner rien moins que trois cents carabines supplémentaires en un rien de temps et il semblait, pour cette raison, me tenir en bien meilleure estime.

— Alors, vous voyez, fit-il en se tournant vers Sir Francis. Je savais bien que je pouvais vous faire améliorer votre productivité.

Sir Francis se contenta d'esquisser un demi-sourire.

Puis, comme si de rien n'était, les deux hommes reprirent leur conversation là où mon apparition l'avait interrompue. Faute de mieux, j'écoutai Neuville achever la narration de sa bataille contre Turgis jusqu'au moment où, tard dans la nuit, on m'enferma à double tour dans l'une des nombreuses chambres de l'étage où je peinaï à trouver le sommeil.



Réveillé aux aurores, je suivis deux gaillards de Neuville qui me laissèrent engloutir un copieux petit déjeuner dans les cuisines avant de me conduire quelques pâtés de maisons plus loin.

Dans la cours d'un hôtel particulier m'attendaient Sir Francis et une escorte de dix carabiniers à cheval, tous prêts à se mettre en route. Mon sauveur d'un soir me salua avec courtoisie et m'indiqua une monture à sa droite. Dans mon malheur, je me réjouis à l'idée que, contrairement au voyage qui m'avait mené jusqu'ici, j'allais cette fois goûter aux joies du confort du haut d'une jument munie d'une selle épaisse.

Je mis le pied à l'étrier, puis, sans un mot, notre troupe s'engagea dans les rues de la cité en laissant derrière elle les flamboyants étendards du léopard au sceptre d'or.

Tandis que Sir Francis trotta en tête, je considérai la file de cavaliers à la tenue parfaitement uniforme : d'un gris foncé, leurs habits étaient frappés, à hauteur du dos, d'un symbole en forme de W mais qui, à y regarder de plus près, représentait en fait des bras pliés se rejoignant par les mains comme dans un bras de fer. Ils portaient tous des bottes de cuir noires ainsi que des casques de couleur identique mais d'un genre qui me faisait penser à ceux que portent d'ordinaire les joueurs de polo.

En quittant la banlieue opulente de la ville sous un ciel d'octobre pommelée de nuages blancs, nous croisâmes des hommes de Neuville en patrouille qui se contentèrent d'un salut militaire et passèrent leur chemin. Sans doute, me dis-je, le statut de marchand d'armes conférait-il au chef de notre troupe une sorte d'immunité sur les terres de ses clients fortunés. La chose me parut d'autant plus plausible que, pour l'heure, il semblait être le seul et unique pourvoyeur de carabines et de munitions dans tout le duché. Car c'était bien sa voix, j'en avais la certitude à présent, que j'avais entendue dans le bureau de Delarse lorsque ce dernier avait négocié l'achat des Brown Bess avec lesquelles nous étions partis faire la guerre à Hythloday.

En même temps, et bien que j'eus la certitude de n'avoir jamais interviewé Sir Francis de ma vie, j'avais le sentiment depuis la veille au soir que cette voix ne m'était pas complètement étrangère. Peut-être me faisais-je des idées, mais ce timbre de voix, ces intonations et ces pauses dans le discours m'évoquaient en effet quelque chose.

Comme s'il avait entendu mes pensées, l'intéressé ralentit son allure, se porta sur le bas-côté de la route et s'approcha de ma monture. Il saisit mes rênes, stoppa ma jument puis laissa une certaine distance entre nous et le reste des cavaliers avant de me faire signe de me remettre en route à son côté.

L'espace d'un instant, l'idée me traversa l'esprit de le pousser violemment de son cheval et de piquer des deux à travers champs afin de retourner vers Alençon et la frontière toute proche. Mais c'était stupide : ses cavaliers auraient eu tôt fait de me rattraper ou de m'abattre d'un coup de carabine. Et puis, je lui devais la vie après tout...

Je regardai son visage à la dérobée et remarquai que, comme la veille, un sourire flottait toujours et encore sur ses lèvres. Il semblait détendu et fixait tranquillement l'horizon tandis que ses cheveux, ramassés vers l'arrière et noués d'un ruban de velours noir à la manière des nobles du dix-huitième siècle, rebondissaient mollement sur sa nuque à chaque mouvement de sa monture.

— Alors, Monsieur Maublanc, émit-il enfin, quel effet cela fait-il d'être encore en vie ce matin et de pouvoir humer l'air pur de notre campagne normande ?

— A dire, vrai, j'aurais préféré humer celui d'Orléans. Il a beau être souvent pollué, au moins il donne la sensation de respirer la liberté à pleins poumons... Cela étant, à défaut d'être libre, je suis en effet bien vivant et c'est à vous que je le dois, Sir Francis.

— Pas du tout ! répliqua-t-il. C'est à vous et à vous seul que vous le devez.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai beaucoup apprécié la scène du coffre, c'était on ne peut plus inattendu. Et un coffre à livres, en plus !

— J'ai peur de ne pas saisir...

— Ah, au fait, cette histoire du livre de Walter Scott qui vous aurait sauvé la vie lors de la bataille contre Hythloday, est-ce véridique ?

— Oui, mais...

— J'adore votre personnage, Murat. Je peux vous appeler Murat ?

— Si vous le souhaitez, mais...

— Pour être franc avec vous, j'ai longtemps douté du sérieux de cette anecdote. Depuis la première fois que je l'ai entendue, je n'ai cessé de me dire : il n'y a que dans les livres que l'on voit ces choses-là. Mais depuis que je vous ai vu à l'œuvre hier soir, j'ai su que votre légende pouvait reposer sur des faits concrets.

— La légende, c'est une chose. Moi, ce qui m'intéresse, c'est qui je suis en réalité.

— Un journaliste français, pardi ! coupa Sir Francis.

— Je suis très heureux que cela ait l'air d'une évidence pour vous, car ça n'a pas été le cas de tout le monde. Watkins, qui m'a capturé dans la Mégapole alors que j'y exerçais mon métier en toute légalité, a mis une éternité avant de l'admettre : si vous saviez par quelles épreuves il m'a fait passer, cet entêté !

— J'imagine bien. Mais désormais ce n'est plus le journaliste que les gens voient en vous, c'est l'aventurier français à l'oreille percée qui a échappé de justesse à une mort certaine. Or, il est plus difficile de vivre avec une légende qui vous précède que comme un simple journaliste, même suspecté par tous d'être un espion !

Je scrutai à nouveau son regard où l'amusement avait fait place à une gravité inhabituelle.

— Vous semblez parler en connaissance de cause, Sir Francis. Y aurait-il un événement vous concernant qui m'aurait échappé ?

Il garda le silence un instant avant d'arborer à nouveau son éternel sourire en coin.

— C'est comme cette interview que vous avez évoquée hier soir, continuai-je, je n'ai aucun souvenir de l'avoir effectuée avec vous l'an passé.

— En êtes-vous si sûr ? répondit-il enfin.

— J'y mettrais ma main à couper.

— Vous avez pourtant confirmé mes dires hier soir.

— Uniquement pour me sortir des griffes de Neuville, vous le savez bien ! J'ai menti pour sauver ma peau en saisissant la perche que vous me tendiez, c'est tout.

— Eh bien détrompez-vous, Murat. Vous n'avez aucunement menti !

Ces paroles, prononcées en toute sérénité, me plongèrent dans la perplexité.

— Je vous assure, répétais-je, que je n'ai aucun souvenir de vous avoir rencontré l'année dernière.

— Vous faites erreur, Murat : le souvenir est bien présent dans votre mémoire. Car si ce n'était pas le cas, cela signifierait que j'ai menti moi aussi.

— Dans ce cas, il va falloir me mettre sur la voie, Sir Francis...

— Très bien, fit-il calmement. Vous qui avez tout entendu depuis votre coffre hier soir, rappelez-vous ce que je disais à Neuville à propos de *The Rise of the Colonists* ; connaissez-vous beaucoup de marchands d'armes qui auraient lu l'intégralité de Sutherland ?

— Sauf votre respect, vous ne seriez pas le premier industriel à posséder quelques lettres !

— Allons, Murat, reprenez-vous. Je ne vous parle pas des sept tomes des *Rois Maudits* que vous avez étudiés autrefois sur les bancs de l'école à Orléans. Je vous parle d'une connaissance exhaustive de l'œuvre de Sutherland. Et de celle de Stephen Huxley, de Desmond Doyle, de John Le Carré, de Winfred Stanton, Ellis Oakland, Nigel Farquhar et tous les autres...

Je l'écoutais, les yeux ronds d'incrédulité.

— En effet, on peut se demander ce que ferait un simple industriel d'une telle masse de connaissances, si éloignées de son périmètre de compétence. Sauf si...

— Oui ?

— Sauf si l'industriel en question n'en est pas vraiment un.

— Ah ! Vous voyez quand vous voulez.

— Si je vous comprends bien, vous seriez donc un homme de lettres reconverti dans le commerce des armes ?

— On peut dire ça comme ça, fit-il en gloussant doucement.

— Voilà qui est peu courant ! Mais où donc enseigniez-vous avant cette reconversion insolite ?

— Je n'enseignais pas. J'écrivais.

— Ah !...

Je rassemblai à nouveau mes pensées.

— Seriez-vous par hasard le Sir Francis Parson de *The Lion Tribe* ?

Sir Francis éclata de rire.

— Non, Murat. Je ne suis pas l'auteur de ce navet.

Une cascade de rire agita de nouveau mon mystérieux voisin comme si ma suggestion relevait de la pire incongruité.

— Le problème, repris-je, c'est que je ne connais pas d'autre Sir Francis...

— Oh, il en existe bien d'autres de par notre vaste Empire. Mais aucun que l'on puisse qualifier d'homme de lettres, hélas.

— J'y suis ! bluffai-je. Vous êtes l'un de ces auteurs qui écrivent pour les autres ; ce qui expliquerait pourquoi votre nom ne m'évoque rien.

— Un nègre ? Vous n'y pensez pas !

Je le vis se rembrunir à l'idée d'occuper réellement cette fonction. Puis son visage reprit une expression plus pensive.

— Et moi qui me disais que la seule chose qui pouvait me trahir était ma voix, dit-il enfin.

— Ca, par contre, je suis à peu près sûr de l'avoir déjà entendue quelque part.

— Mmm..., émit-il dans une moue d'approbation. Vous l'avez entendue l'année dernière, comme je vous l'ai dit.

— Bon, admettons. Mais pourquoi m'est-il impossible de mettre un nom sur cette voix ?

— Parce que j'ai bien fait les choses, naturellement ! se contenta-t-il de répondre.

Puis, comme je croyais qu'il allait enfin consentir à me livrer la clef du mystère, il déclama à haute voix :

— *A Falaise, le commun craint le pire, car depuis une heure déjà l'écho des canons français ne cesse d'ébranler les esprits ; vomissant le feu par leurs gueules béantes, les fûts de bronze creusent en chacun de vastes cratères d'incertitude. Perché sur le clocher de l'église, l'homme à l'oreille percée scrute l'arrivée des renforts prussiens...*

— C'est le bouquin de Cromwell, non ? Celui sur l'ultime défaite de Napoléon à Falaise ?

— Bien ! Excellent, Murat. Je n'étais pas certain que vous trouveriez du premier coup.

— Je n'ai aucun mérite, j'ai lu ce livre il n'y a pas si longtemps et...

— Tout de même, vous m'épatez !

— Alors, c'est ça ? Vous êtes le nègre de Cromwell ?

— Mais vous me fatiguez avec vos histoires de nègres ! s'écria-t-il en tirant sur ses rênes et sur les miennes. Je SUIS Cromwell, martela-t-il.

Il prit une pause étrange, le menton légèrement relevé et le visage tourné vers moi dans un profil de trois quarts.

— Regardez bien mon visage : vous y trouverez pléthore d'indices.

Sous les regards intéressés des cavaliers qui avaient fait halte à quelque distance devant nous, je suivis ses instructions et détaillai ses traits comme un voyeur. Sans la barbe grise qu'il arborait autrefois avec fierté, il avait en effet un nouveau visage, plus mince et discret. Il avait aussi grimé quelques détails comme la couleur de ses yeux, à l'aide de lentilles de contact noires, et son nez, qu'il avait maintenant plus pointu et qu'il avait dû faire refaire par chirurgie esthétique. Les pommettes aussi, peut-être (j'avais du mal à évaluer en quoi, mais quelque chose avait bel et bien été modifié). Les cheveux, qu'il portait autrefois plus courts, étaient à présent longs et attachés derrière la tête, contribuant à offrir une nouvelle silhouette à l'écrivain. Mais il n'y avait maintenant plus de doute possible : c'était bien lui. En un peu plus jeune, aurait-on dit.

— C'est incroyable, m'exclamai-je. Vous vous êtes offert une véritable cure de jouvence !

— Merci pour le compliment, Murat. Comme vous pouvez le constater, mon stratagème possède d'autres avantages que le simple changement d'identité ! dit-il en souriant.

Il donna un léger coup de cravache à son cheval ainsi qu'au mien et nous nous remîmes en marche.

— Vous avez donc rendu vos traits méconnaissables et choisi un nouveau nom. Pourquoi « Sir Francis », d'ailleurs ?

— J'ai toujours eu un faible pour le personnage haut en couleur de Sir Francis Drake, grand serviteur de Sa Majesté et acteur incontournable de l'histoire de l'Empire, répondit-il fièrement.

— Vous avez dû avoir l’embarras du choix, un fin connaisseur de l’histoire comme vous l’êtes...

— Vous ne croyez pas si bien dire. Pour l’embarras du choix, j’entends...

— Tout cela est passionnant, Sir Francis – pardon : je voulais dire Monsieur Cromwell – mais quelle est la finalité d’une telle transformation ? C’est beaucoup de changements simplement pour assouvir votre nouvelle passion du trafic d’armes sans que votre réputation d’auteur à succès en soit ternie.

— En effet, Murat, en effet. Mais nous discutons depuis déjà trop longtemps alors qu’il nous reste beaucoup de chemin à parcourir. Nous faisons route vers Rouen, vous l’ai-je dit ? Je crois qu’il est grand temps que nous accélérions l’allure afin d’atteindre L’Aigle ce midi et d’y faire étape. Une fois, là-bas, nous pourrons reprendre cette conversation au calme, autour d’un bon repas.

Sur quoi, il éperonna sa monture tout en décochant un puissant coup de cravache sur la croupe de la mienne, et tous deux nous filâmes à vive allure jusqu’aux dix cavaliers dont la moitié se plaça derrière nous pendant que l’autre caracolait en tête au grand galop.

Peu coutumier de ce mode de déplacement et encore moins de cette cadence infernale, je me cramponnais à ma monture plus que je ne la guidais, manquant plus d’une fois d’en chuter. Sir Francis, lui, maîtrisait parfaitement son cheval et semblait prendre grand plaisir à cette chevauchée effrénée vers notre prochaine étape.





Au bout de ce qui me sembla durer une éternité, nous repassâmes au trot jusqu'au moment où les contours de la cité de L'Aigle se dessinèrent enfin contre la masse grisâtre du ciel normand. A l'entrée du faubourg ouest, des hommes de la milice locale brandirent leurs armes en nous voyant apparaître puis les reposèrent, comme rassurés par les uniformes des cavaliers, avant de nous laisser passer en saluant le maître de la troupe.

Je ne tardai pas à constater que l'homme fort de cette cité était, à l'instar de nombreux chefs du sud normand, un allié de Neuville mais aussi une connaissance personnelle de Sir Francis. Ainsi, devant l'hôtel de ville, les deux hommes se donnèrent l'accolade, échangèrent quelques civilités puis le Sieur de Beaumont, tel était son nom, ordonna à son assistant de prendre soin de nos chevaux pendant que nous irions nous restaurer.

Ayant pris congé du sémillant Sieur de Beaumont, Sir Francis nous conduisit d'un pas assuré vers ce qu'il affirmait être le meilleur restaurant de la ville. Dans un cadre raffiné, je me retrouvai assis en face de lui alors que son escorte prenait place dans une salle voisine.

Une nuée de serveuses s'agita autour de nous en délaissant les autres clients, puis on nous servit un vin léger après avoir enregistré notre commande.

Alors, nous pûmes reprendre notre échange de la matinée.

— S'il est une chose, commença-t-il, que je regretterais si le parti sécessionniste devait l'emporter un jour en Normandie, c'est bien la gastronomie des Normands francophones, aussi excellente que celle de vos compatriotes !

Il attaqua son coq au vin d'un vigoureux coup de fourchette et je fis de même avec mon râble de lièvre à la sauce moutarde.

— Il est certain que dans le cas inverse, les Normands du sud n'auraient pas grand-chose à perdre dans ce domaine, confirmai-je.

— Mais de toute façon une telle chose n'arrivera jamais. Les Normands du nord et ceux du sud, anglophones et francophones,

protestants et catholiques, ont trop besoin les uns des autres pour que nous puissions envisager une quelconque partition des Etats de Normandie. Et puis, je suis là pour veiller à ce que cela ne se produise pas...

— De quelle manière, voulez-vous dire ?

— De la manière que vous savez, voyons : je vends des armes à chaque camp, sans discrimination, de sorte que tous puissent dialoguer sur un pied d'égalité !

Je gloussai à ce que je pris pour un assaut d'ironie.

Réalisant mon erreur, je repris :

— Il est vrai qu'il fut un temps où les autorités normandes vous reprochaient d'exciter les esprits par vos écrits et de les dresser les uns contre les autres.

— C'est exact. Mais c'était faux. Il leur fallait juste un bouc émissaire et c'est tombé sur moi. La faute à pas de chance, pour ainsi dire. Alors qu'aujourd'hui j'accepterais volontiers une telle critique. A propos des conséquences de ma nouvelle activité, je veux dire.

— Sauf que nul ne sait que c'est la même personne, l'écrivain, qui est derrière cette nouvelle pratique.

Je reposai mes couverts et avalai la bouchée que je venais de mastiquer.

— Cette façon de faire fortune en profitant de la dégradation de la situation, serait-ce pour vous une manière de venger l'affront subi autrefois ?

Sir Francis fit comme moi.

— Vous n'y êtes pas du tout, Murat. Comme je vous l'avais expliqué lors de ce fameux entretien, j'étais terriblement à cours de matière pour alimenter mon écriture. Alors j'ai pensé, en toute simplicité, qu'il fallait que j'intervienne personnellement afin de remettre un peu de sel dans la vie des Normands...

Je le dévisageai sans comprendre.

— Bon sang ! fit-il en tapant du poing sur la table. Il fallait bien que quelqu'un donne enfin un bon coup de pied au cul de cette actualité plus que moribonde. Où allions-nous ainsi si personne ne faisait rien ? La Normandie, vous le savez, a déjà produit quelques unes des plus belles pages de l'histoire de l'Empire, dit-il les yeux braqués sur un tableau à notre gauche, le portrait craquelé d'un

roi médiéval, et j'étais convaincu qu'elle pouvait à nouveau devenir le théâtre des plus grands événements.

Je le fixais toujours, à la fois consterné par son propos et incapable de faire autre chose que de l'écouter.

— Je savais ce qu'il y avait à faire et je l'ai fait... Vous ne dites plus rien, Murat. Serait-ce cette moutarde ? s'enquit-il en examinant mon plat.

— Vous avez donc financé l'édification d'une manufacture d'armes dans le seul but de voir votre... projet, si l'on peut appeler ça comme ça, se réaliser. C'est bien cela ?

— Non. Cela remonte à bien plus loin encore. Qu'aurait-ce donné d'équiper les Normands d'il y a deux ou trois ans en Brown Bess flambant neufs ? Non, il fallait d'abord préparer le terrain et réveiller les vieilles hostilités mises en sommeil depuis des siècles.

Je digérai ses paroles en silence avant d'en décrypter soudain la signification.

— J'ai peur de comprendre, Sir Francis : ne me dites pas que...

— Mais si, Murat, mais si ! Vous avez parfaitement saisi de quoi il retourne. C'est moi et moi seul qui suis à l'origine de ce contexte si particulier que vous avez vu se mettre en place ces derniers temps.

— Les bombes ? demandai-je d'une voix presque inaudible.

— Accessoire inévitable ! Mais ça c'était un jeu d'enfant, comparé au reste. Car ce qui m'a pris le plus de temps, c'est la rédaction de ce bouquin sur Saint-Clair, l'idole des indépendantistes. Je souhaitais à la fois gonfler d'orgueil les partisans de cette branche politique et galvaniser les Normands du sud tout en suscitant une réaction de rejet massive et brutale de la part de leurs compatriotes du nord. Et ça a marché bien au-delà de mes espérances. En quelques mois, c'en était fini du consensus mou des partis unionistes !

— Les médias avaient donc vu juste sur ce livre...

— Pour autant, ce n'était pas une raison pour faire l'amalgame avec le reste de mon œuvre ! Mais peu importe : le livre avait rempli sa mission. Il n'y avait plus alors qu'à passer à l'action. Mais là encore, vous l'avez deviné, il a fallu donner un sérieux coup de pouce à mes compatriotes qui avaient depuis longtemps oublié les bienfaits de la violence à l'état pur. Avec la fortune amassée au fil des ans grâce à mes best-sellers, je n'ai eu aucun

mal à financer la fabrication de bombes puissantes ainsi que leur activation par une petite armée d'hommes de main. Certains d'entre eux sont d'ailleurs assis dans la salle voisine, me confia-t-il en accompagnant ses paroles d'un clin d'œil de complicité.

— Je leur dois beaucoup.

Mon front ruisselait de sueur : j'avais en face de moi un fou furieux qui me narrait ses crimes comme autant d'exploits...

— Ah, toutes ces bombes, soupira-t-il. Je n'avais qu'à ouvrir mon téléviseur et à compter les points.

Il but une gorgée de vin, se racla la gorge et reprit :

— Et le manuscrit de Lord Percy dans tout cela, me direz-vous ?

Je restai interdit un instant avant de reprendre mes esprits.

— Le manuscrit ? C'est vous qui l'avez volé ?

Il éclata de rire comme si je venais de sortir la plus parfaite des balourdises.

— En fait, et dans l'ordre des choses, j'ai fait bien mieux que cela.

— Que voulez-vous dire ?

— Réfléchissez !

Les mains posées sur le rebord de la table, il fit tambouriner ses doigts d'impatience.

— Non. Ce n'est pas possible.

— Bien sûr que si !

— Vous avez vous-même écrit ce manuscrit ?!

Il gloussa de plaisir en contemplant mon visage défait.

— Mais qu'est-ce que vous croyez, Murat ? Qu'on trouve encore de nos jours des antiquités en parfait état, enterrées des siècles durant sous des tonnes de gravats ? Redescendez sur terre : depuis la découverte de la partie manquante de la Tapisserie de Bayeux dans les caves de l'Abbaye-Aux-Hommes au siècle dernier, il y a eu tant de travaux et de terrassements entrepris dans tout le duché que même les plus optimistes des archéologues ont renoncé à tout espoir d'enrichir les musées normands de nouvelles trouvailles !

La gorge sèche, je bus à mon tour une grande rasade de vin.

— Alors le manuscrit de Percy n'est qu'une fable... Mais quel jeu joue-t-elle dans votre... projet ?

— Ah non ! Je vous défends d'utiliser ce terme de « fable », c'est le fruit d'un long travail d'étude et de recherche auquel j'ai consacré un temps fou. Presque autant que pour le livre sur Saint-Clair pour tout vous dire. Au reste, écrire du Lord Percy n'est pas à la portée du premier venu, et pour ce qui est de faire croire à son authenticité, ce ne fut pas une mince affaire non plus ! A cet égard, heureusement qu'il existe cette rivalité féroce entre chercheurs et savants de l'époque élisabéthaine, sans quoi la supercherie eût été démasquée avant l'irruption de ce que les médias ont pudiquement qualifié de « Troubles ».

— Soit, mais quel besoin aviez-vous d'embrouiller les scientifiques et les universitaires, je ne saisis pas...

— Je crois que vous êtes fatigué, Murat, et que ce vin vous empêche de raisonner normalement. Souvenez-vous : primo, il y avait le contenu même du manuscrit, ces propos amoureux et licencieux à même de nuire au prestige de la Couronne et surtout à l'amour propre des plus ardents royalistes. Secundo, il y a eu la disparition subite du manuscrit, ce qui m'arrangeait bien puisqu'elle intervenait à un moment où des investigations plus approfondies allaient être entreprises sur son authenticité.

— Est-ce vous qui l'avez fait disparaître ? Et cela après l'avoir inventé de toutes pièces ? J'ai du mal à suivre : pourquoi voler ce qui vous appartient ?

— Comme vous y allez ! Je n'ai fait que reprendre mon bien, se récria Sir Francis. Mais revenons-en aux faits : à qui profitait le crime ? se demandait-on alors. Vous vous souvenez ?

— Oui, la presse d'alors a cité à peu près toute la classe politique de Normandie.

— En effet : la question ne trouvait pas de réponse et tous s'accusaient. Mais surtout, n'est-ce pas étonnant de voir comment l'apparition et la disparition du manuscrit ont provoqué les mêmes effets ? Car à nouveau, les diverses composantes du duché se dressaient les unes contre les autres, mais cette fois autour d'un objet qui n'était plus. Quel coup de maître, quand j'y pense !

— Je vous l'accorde : se battre pour le néant est un concept assez inédit.

— Mais l'essentiel était là : les Normands avaient à nouveau un combat à mener.

Sir Francis acheva son plat tout en savourant ma perplexité.

Deux serveuses abordèrent alors notre table, retirèrent assiettes et couverts avant de revenir aussitôt avec nos desserts. J'étais stupéfait par le récit de Sir Francis et l'enthousiasme avec lequel il me l'avait servi, mais plus encore par le simple fait qu'il ait pu mener à bien un projet aussi dément sans jamais être inquiété par la très puissante police de l'Empire. Un homme rusé et fortuné pouvait certes accomplir bien des choses en se jouant de ses semblables, mais dans le cas présent, cela impliquait probablement des complicités au plus haut niveau...

— Je suppose que vous ne pouvez rien me dire sur ceux de vos amis haut placés qui cautionnent votre entreprise ? questionnai-je avec douceur.

— Ah, vous semblez avoir retrouvé vos esprits, Murat, fit-il en finissant d'avaler son morceau de tarte Tatin. Dieu soit loué, le journaliste a repris le dessus sur l'otage ! Je ne peux évidemment vous livrer les noms de toutes les personnes concernées, mais qu'il vous suffise de savoir que mon « entreprise », comme vous dites, est parrainée par Sa Majesté en personne, à qui je rends compte très régulièrement des progrès réalisés et qui, lui-même, me fait part de temps à autres de ses propres suggestions quant à la meilleure manière de faire évoluer les choses dans la direction que nous voulons les voir prendre. Je dois d'ailleurs le rencontrer prochainement.

Il se pencha vers moi en baissant la voix comme pour un aparté :

— Il tient absolument à discuter des uniformes qu'il voudrait voir portés de part et d'autre des lignes de front. Tout cela est complètement hors de budget, naturellement, mais notre bon souverain est animé d'un sens du détail que le commun est loin d'imaginer !

— Apparemment. En tous cas, je comprends mieux pourquoi Crosby dispose de ressources aussi réduites depuis le début des Troubles ; c'était sans doute la condition sine qua non pour que la situation puisse pourrir à suffisance et que les divers chefs de guerre se sentent autorisés à lever leurs propres troupes...

Sir Francis engloutit un autre morceau de tarte en pouffant de contentement.

— Mais comment Sa Majesté a-t-elle pu laisser l'une de ses plus riches possessions tomber en ruine ? C'est incompréhensible, la perte doit se chiffrer en milliards de livres Sterling !

— Ah, j'oubliais presque que vous êtes français et que, par conséquent, vous méconnaissiez la véritable nature de notre glorieux souverain. Sachez que Charles III n'est pas l'un de ces princes matérialistes pour lesquels seul importe la bonne rentrée de l'impôt. L'histoire, Murat, l'histoire de l'Empire et la longue succession d'actes de bravoure qui la compose, voilà ce qui importe vraiment à Sa Majesté. Et je ne peux que lui donner raison, car à quoi sert de posséder le plus vaste et le mieux doté des empires s'il ne s'y passe jamais rien ? Les dernières décennies, et vous êtes bien placé pour le savoir, ont été consacrées à la mise au pas du reste de la planète, en Asie notamment, ce dont nous autres ne pouvons que nous féliciter ; mais cela s'est également traduit par une sorte de « panne générale » de l'histoire. Dans ces circonstances, apporter un début de changement dans la seule Normandie valait bien un petit sacrifice financier...

Sir Francis observa une pause pour savourer une nouvelle gorgée de vin.

— Sa Majesté, reprit-il, a connu la frustration des grands seigneurs ayant vaincu leurs ennemis les uns après les autres jusqu'à obtenir cette chose terrible et pitoyable que l'on appelle la paix. Oh certes, nombreux sont ceux qui lui rendent grâce pour cet accomplissement incomparable et sans doute le premier du genre depuis l'aube des temps. A-t-on en effet jamais vu paix aussi durable, aussi absolue et aussi respectée par toutes les parties concernées ? Mais, dites-moi : que fait-on, que devient-on lorsque, né pour la guerre et la conquête, il n'y a plus lieu de guerroyer et de conquérir ? Charles III, Dieu lui prête longue vie, ne pouvait survivre dans un monde aussi lisse et figé. C'est pourquoi je me flatte d'avoir eu l'audace de lui soumettre mon projet et de réveiller ainsi son ardeur guerrière...

— Vous pensez sincèrement lui avoir redonné une raison de vivre, alors ? demandai-je avec un soupçon d'ironie.

— Je crois en effet qu'une telle affirmation ne relève pas de l'exagération. Souvenez-vous dans quel état l'avait laissé la disparition de sa royale épouse, Son Altesse Diana, il y a trois ans

de cela, lors du crash effroyable de son jet privé au large des côtes égyptiennes.

— Il n'était pas le seul : la France entière a connu le deuil le plus long de son histoire. Il faut dire que la princesse formait un si beau couple avec notre Président...

— Le fait est que Charles III, le pauvre homme, n'avait pour ainsi dire plus rien à quoi se raccrocher et se dépérissait à vue d'œil. On lui donnait alors six mois à vivre, pas un de plus !

— Vous avez donc rendu un immense service à un homme qui en avait bien besoin. Soit. Mais... Mais vous, mis à part la reconnaissance de sa Très Gracieuse Majesté et le plaisir de jouer un rôle aussi prépondérant dans tous ces événements, qu'y avez-vous gagné au change ? Car c'est l'intégralité de votre création littéraire qui en a pâti. Toutes catégories confondues, vos livres ont été livrés au déshonneur du pilon dans tout le duché, et vous y êtes devenu une sorte de persona non grata, non ?

— Ca, c'est effectivement la partie négative de cette affaire... C'est l'élément imprévu dont je me serais bien passé au départ. Mais comme vous le voyez, je m'en suis accommodé, et ce qui n'était pas prévu je l'ai utilisé à mon profit afin de pouvoir agir au grand jour comme l'un des personnages clefs de la nouvelle situation. Qui ne connaît pas Sir Francis au jour d'aujourd'hui, dites-moi ? Et ce nouveau personnage, lui, est tout sauf une persona non grata : voyez l'accueil que l'on me réserve lors de chacun de mes déplacements ! Et pour ce qui est du préjudice porté contre mon ancienne activité, s'il est avéré au sein du territoire ducal, il en va tout autrement dans le reste de l'Empire. Le simple fait d'avoir été interdit de vente, de prêt et de lecture en Normandie m'a valu une véritable explosion de mes ventes partout ailleurs et, à ce que mes éditeurs m'ont dit, l'année passée devrait se solder par un bénéfice record pour eux comme pour moi !

Il laissa échapper un nouveau gloussement de satisfaction tout en essuyant sa bouche d'un bout de sa serviette blanche. Puis il fit signe à l'une des serveuses et lui murmura quelque chose à l'oreille. Avec son indéfectible sourire en coin, Sir Francis me fixait comme s'il attendait une réaction de ma part.

J'allais lui poser une nouvelle question lorsque le restaurant retentit des premières mesures d'un air joué par un grand



orchestre. Je n'eus aucune difficulté à identifier cette symphonie d'Elgar que j'avais déjà entendue chez Montaigu, à Saint-Lô, et chez Neuville, à Alençon. Les puissants roulements de tambour et les rugissements des cuivres nous plongèrent dans une atmosphère à la fois martiale et majestueuse, comme si nous n'étions plus dans une vulgaire salle de restaurant mais devant des troupes en ordre parfait marchant au combat sous un soleil de gloire.

Sir Francis me fixait toujours de son air amusé, comme s'il attendait de moi que je lui livre l'inévitable conclusion à laquelle j'étais censé parvenir à l'écoute du célèbre compositeur.

— Votre musicien favori, je présume ? avançai-je.

Son sourire s'élargit.

— Et au point où nous en sommes, sans doute avez-vous personnellement veillé à faire distribuer ses œuvres aux principaux chefs de guerre normands afin que... afin qu'ils se nourrissent de son subtile message de puissance et de domination ?

— Félicitations, Murat. Stimuler les esprits est en effet une tâche de chaque instant, une mission particulièrement essentielle à la bonne marche du projet. Et de ce point de vue, Elgar était tout indiqué sur le plan musical.

Je haussai les épaules.

— Wagner l'eût été tout autant.

— Wagner ? s'insurgea-t-il avec dégoût. Aucun style. De la soupe musicale à la sauce germanique... Non, oubliez cela, je vous prie, il n'y a aucune comparaison possible, conclut-il d'un air boudeur.

Il fit une pause, le regard fixé sur le vieux cadre à côté de nous.

— Vos connaissances musicales ne valent pas celles que vous avez déployées en littérature l'autre jour chez Neuville, observa-t-il en me décochant un sourire mystérieux. A ce propos, vous aurez sûrement remarqué qu'une littérature spécialisée circule également parmi les jeunes combattants des diverses factions...

Il avait prononcé ces paroles d'un air entendu et commençait à pouffer de rire.

Une fois encore, je restai bouche bée. Même ce que j'avais pris jusque-là pour un divertissement innocent faisait donc également partie des machinations de Sir Francis.

— Heureusement pour moi, précisa-t-il, l'administration étant ce qu'elle est, tous ces ouvrages que notre cher Premier Ministre avait condamnés au pilon (soi disant pour les mêmes raisons que les miens) ont été rassemblés avec la hâte dont seuls les fonctionnaires savent faire preuve, et la procédure traînant en longueur, il ne s'est plus trouvé personne pour les détruire. Si bien qu'il m'a suffi de faire main basse sur ce trésor dispersé dans plusieurs entrepôts et de le faire distribuer à nos valeureux guerriers de tous bords !

Je pâlis un peu plus encore.

— Vous n'avez rien laissé au hasard, remarquai-je d'une voix blanche.

— N'exagérons rien, Murat, je ne décide pas de tout. Comment pourrais-je, par exemple, décider de l'issue des batailles ? Il faut bien qu'une part de hasard opère à cet égard, car s'il n'en était pas ainsi Sa Majesté et ses amis ne seraient jamais en mesure de prendre le moindre pari sur les vainqueurs des différentes campagnes.

— Des paris ?...

Les épaules m'en tombèrent.

— Au point où nous en sommes, pourquoi pas. Mais... mais vous avez pourtant les moyens de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre, en réduisant ou en augmentant l'offre d'armes et de munitions selon les clans concernés. Ne me dites pas le contraire...

— Je pourrais le faire. C'est vrai. Mais comme je le disais l'autre jour à Neuville, mon sens de l'équité me l'interdit et je veille toujours à préserver un certain équilibre entre les forces en présence.

Une moue dubitative m'échappa.

— Vous ne me croyez pas ?

Je haussai à nouveau les épaules.

— Tenez, par exemple, vous vous souvenez de ce lance-roquette découvert par Watkins au sud de la Mégapole ?

Je fronçai les sourcils en tâchant de comprendre comment Sir Francis avait pu avoir vent d'un tel détail.

— Vous ne vous rappelez pas ?

— Si si, au contraire...

— Eh bien lorsque l'on m'a fait savoir que Wolsey vous menait la vie dure dans la Mégapole avec des lance-roquettes probablement récupérés sur les troupes de Crosby, j'ai aussitôt prescrit de vous en faire parvenir un autre afin d'éviter que Wolsey ne mette la main sur l'ensemble de la capitale. Voilà ce que j'entends par équité, dit-il avec fierté. Par contre, dans le cas d'Hythloday, j'avoue qu'il m'a pris de court en subtilisant celui que j'avais mis à la disposition de Watkins. J'en ai d'ailleurs fait remettre un autre à votre ancien chef peu après votre départ de la Mégapole pour Alençon. Donc vous voyez, je n'accorde aucune espèce de faveur aux uns ou aux autres et j'affirme qu'une accusation de partialité à mon encontre serait tout à fait infondée...

— Bien sûr, bien sûr..., soupirai-je. Et pourquoi des lance-roquettes, à propos ? Vous faites fabriquer des carabines sur le modèle de celles de l'ère victorienne, mais l'artillerie, si l'on peut appeler cela ainsi, est de notre époque. Quelle incongruité pour un perfectionniste comme vous qui ne laisse jamais rien au hasard !

— Oui, c'est l'un de mes grands regrets. J'aurais tant aimé faire couler des tonnes de bronze ou de fer pour en faire des canons ! Mais la chose n'était guère faisable : je ne disposais pas sur place de suffisamment de minerai et, de plus, notre bonne vieille Normandie ne compte plus qu'un nombre fort réduit d'artisans capables de confectionner les châssis en bois ainsi que les roues du même matériau à même de supporter le poids colossal de telles pièces d'artillerie. Or, l'artillerie demeure un élément indispensable à toute bataille menée avec des corps d'infanterie équipés de Brown Bess, et c'est pourquoi le lance-roquette, de conception simple et peu onéreuse, a été pour l'instant retenu comme l'arme lourde par défaut.

— Sans quoi, avec les régiments de cavalerie qui viennent encore compléter cet arsenal, l'illusion d'un retour à l'ère militaire du XIX<sup>ème</sup> siècle serait parfaite, admis-je en imaginant les impressionnants corps d'artillerie que Sir Francis, dans son ancienne vie, avait décrits en action sur les champs de bataille napoléoniens.

— « L'illusion » serait parfaite ? répéta-t-il. Mais vous êtes encore plus exigeant que moi, ma parole ! Il reste que pour moi et beaucoup d'autres, cette ère militaire que vous évoquez représente ce que l'on pourrait appeler la belle époque ; on savait s'auréoler de gloire au combat en ce temps-là. Et puis, surtout, les armes étaient moins dévastatrices que celles d'aujourd'hui ; on n'effaçait pas l'histoire à coup de tapis de bombes sur des villes médiévales encore intactes, par exemple. Ces armes remarquables que sont les Brown Bess faisaient l'histoire tout en la préservant. Elles permettaient aussi de déployer d'importantes forces que l'on mettait en mouvement sur de grandes étendues tout en surveillant leur progression à la longue vue. Quel spectacle ! Ce qui est triste avec les forces actuelles de l'Empire, c'est qu'elles ne savent plus se battre que par bombardiers interposés ou par commandos nocturnes, si furtifs qu'il n'y a jamais rien d'autre à voir, le jour revenu, que décombres et fragments de chair sanguinolente. Voyez-vous, Murat, à force d'être toujours plus efficace, la guerre moderne en a perdu son âme ! Avec Sa Majesté, nous lui avons redonné une noblesse, une saveur, une... esthétique.

Sur ces mots, je passai ostensiblement l'extrémité de mon auriculaire par ce trou qu'une balle perdue avait découpé dans mon oreille, histoire de faire comprendre à Sir Francis ce que je pensais de son esthétique. Mais de toute évidence, il n'aurait été d'aucune utilité de tenter de faire entendre raison à mon interlocuteur dont la passion pour la guerre « à l'ancienne » lui avait complètement fait perdre de vue qu'il avait déjà directement contribué à faire passer de vie à trépas plusieurs milliers de Normands.

En revanche, j'étais de plus en plus curieux de savoir ce que cet esprit calculateur et manipulateur avait en réserve pour moi, car après tout ce qu'il m'avait révélé, je ne pouvais en conclure qu'une chose : s'il m'avait emmené avec lui, c'est qu'il avait en tête de m'impliquer d'une manière ou d'une autre. Je me risquai à lui poser la question alors que nous achevions nos cafés, mes les plans de Sir Francis prévoyaient de ne m'offrir un éclaircissement qu'en fin de journée. C'était ainsi et rien ne l'y ferait déroger. Pour l'heure, expliqua-t-il, il nous fallait reprendre notre chevauchée en direction de Rouen, la seconde ville de Normandie où mon

nouveau maître avait d'importantes tractations à mener avec Barclay, le chef du parti unioniste protestant de cette partie du duché.

Une fois en selle, je ne tardai pas à regretter de m'être laissé aller à si copieux repas ; chaque coup de sabot de ma monture lancée au galop m'était une torture.

Cramponné à ma jument, je passai le reste de la journée à voir défiler le paysage de verdure à une vitesse à laquelle je n'étais plus accoutumé depuis longtemps. Aussi, je goûtai les trop rares intervalles de trot et parfois de marche comme autant de moments précieux pendant lesquels je m'efforçais de faire sens de la masse d'informations dont Sir Francis m'avait abreuvé depuis notre départ d'Alençon. J'essayais, notamment, de faire la part des choses entre ce qui me semblait relever du possible et les détails que l'esprit enfiévré de Sir Francis avait pu forger au fil de la conversation.

Indépendamment des imposants moyens financiers dont il disposait, et du non moins impressionnant réseau de relations qu'il avait dû tisser au long des années lorsqu'il était au faîte de sa gloire, se pouvait-il qu'un homme tel que lui pût entreprendre semblable projet en continuant d'y jouer avec autant d'aisance le rôle central dont il se réclamait ? Et surtout, la tête même de l'Empire pouvait-elle vraiment être impliquée à ses côtés ? Pour l'heure, je n'avais aucun moyen de vérifier quoi que ce fût et me perdais en vaines conjectures.

Tout à mes pensées, et les fessiers en piteux état, je vis bientôt approcher une patrouille à cheval qui contrôlait l'accès à un grand pont jeté en travers de ce qui ne pouvait être que la Seine. Comme à L'Aigle, quelques mots échangés entre Sir Francis et l'un des hommes en armes suffirent à produire l'effet escompté, comme si sa venue avait été planifiée de longue date et attendue avec impatience.

Avec force diligence, donc, l'un des cavaliers de la patrouille nous fit passer l'immense pont métallique et nous guida jusque tard dans la soirée vers les quartiers du maître de Rouen.

Après avoir suivi les quais de la ville en chevauchant à la lumière de torches enflammées, nous bifurquâmes vers le centre

aux rues désertées à l'heure du couvre-feu. Nous baissâmes la tête pour passer sous le Gros Horloge, puis, trois rues plus loin, nous mîmes pied à terre non pas devant l'un des splendides hôtels particuliers qui se blottissaient les uns contre les autres dans la fraîcheur de la nuit, mais devant l'une de ces vieilles bâtisses à encorbellement qui faisaient tout le charme du vieux Rouen.

Au pied des colombages sur lesquels dansaient nos ombres, nous démontâmes avec soulagement tandis que les gardes en faction prenaient nos chevaux par la bride afin de les mettre à l'abri dans une cour intérieure. Sir Francis en tête, nous longeâmes l'imposante bâtisse jusqu'à la grande porte d'entrée en chêne ouvragé où nous fûmes accueillis par une soudaine bouffée de chaleur ainsi qu'un étrange concert de voix et de musique.

Un mélange d'odeurs de nourriture, d'alcool et de parfums me prit à la gorge comme nous pénétrions dans une salle bruyante, mais le spectacle qui s'offrit alors à ma vue acheva de me faire oublier la fatigue du voyage. Revêtu d'une grande robe de chambre de soie bleue, un homme à la taille de géant qui ne pouvait être, à en juger par sa mise, que le maître des lieux, était avachi sur un fauteuil de velours et tenait sur ses genoux une jeune femme à moitié nue. Sous le regard intéressé de la moitié des gens qui étaient là (des jeunes femmes à la mise légère et des hommes d'âge mûr), il caressait les seins en poire de la belle tout en lui susurrant quelque chose à l'oreille qui la faisait glousser à intervalles réguliers. Puis, comme si l'homme en bleu avait donné un coup d'envoi, le reste de la pièce suivit son exemple. Les autres hommes, sans doute des notables de la ville, se livrèrent à la même activité en compagnie de donzelles en tenue d'Eve.

A mesure que nous avançons dans la salle les uns derrière les autres, les têtes se tournèrent vers nous en nous détaillant de la tête aux pieds. « Enfin des hommes jeunes et bien bâtis », semblaient dire les regards lubriques des jeunes femmes qui n'en continuaient pas moins de se tortiller sur leurs partenaires. « De nouveaux spectateurs de nos ébats », semblaient se réjouir les notables aux mains baladeuses.

Soudain, je sentis le regard bleuté de l'une des naïades, une petite blonde aux tétons hérissés de désir, s'attarder sur ma taille.

Je baissai les yeux et réalisai avec embarras qu'une bosse assez voyante avait gonflé mon pantalon à l'entrejambe. Il y avait si longtemps que je n'avais plus contemplé une femme dans sa nudité que mon émotion était, en effet, à son comble.

La blonde me décocha un sourire grivois en passant sa langue sur ses lèvres, puis l'un de mes compagnons de voyage me tira par la manche vers le fond de la salle où trônait un buffet généreusement garni. Encore troublé par la vision de ces jeunes beautés, je suivis Sir Francis et sa troupe en prenant de profondes respirations, puis je me jetai sur les huitres charnues dont plusieurs plateaux recouvraient les tables du buffet.

— C'est pas le meilleur moyen ! plaisanta l'homme qui m'avait tiré par la manche.

Au milieu des rires goguenards des autres cavaliers, je lui rendis son sourire tout en me rassasiant de ces mets de choix. Mais peut-être avait-il raison car je ne pouvais m'empêcher, de temps à autres, de jeter des coups d'œil curieux par-dessus mon épaule en direction des notables et de leurs charmantes compagnes.

Sir Francis et son escorte, quant à eux, ne paraissaient pas surpris outre mesure de se retrouver au milieu de ce qui ressemblait fort à un lupanar et s'employaient à manger à belles dents. A les voir ainsi, ils me donnaient l'impression qu'il n'y avait rien de plus naturel pour eux que d'évoluer dans un tel décor où la chair et la chère étaient réunies pour le plus grand plaisir de tous.

Un verre à la main, je fis quelques pas vers Sir Francis en lui faisant remarquer, le menton pointé vers le géant à demi vêtu de soie bleue, que Barclay possédait une façon bien à lui de recevoir...

— Barclay n'est pas encore arrivé rectifia-t-il. Nous l'attendons en compagnie de son beau-frère, l'archevêque de Rouen, et de ses plus proches collaborateurs.

Je manquai de m'étrangler et toussai violemment avant de reprendre :

— L'homme en bleu à côté de cette, euh... de cette enfant de chœur là-bas, c'est l'archevêque de Rouen ?

— Le primat de Normandie en personne !



Je dus avaler une nouvelle gorgée de champagne pour m'en convaincre.

— Apparemment, vous ne connaissez pas encore Monseigneur Douillet. C'est un homme d'une culture remarquable, capable de vous réciter n'importe quel passage de Virgile ou de Lord Percy. Mais il est vrai que sa nomination est assez récente.

— Vous cherchez à me rassurer, sans doute...

— Tout cela s'est produit pendant que vous croupissiez chez Neuville, dans votre ancienne vie d'otage à plein temps. Ainsi, lorsque Monseigneur Ratzinger, l'ancien archevêque de Rouen, a quitté ce monde dans ce terrible attentat de l'hiver dernier, Barclay n'a pas attendu l'avis du pape pour placer son propre beau-frère à la tête de l'Eglise catholique de Normandie. Il fallait un homme à poigne afin de...

— Afin de faire votre jeu, plaçai-je en haussant la voix.

Sir Francis s'interrompt pour gober une huître laiteuse, puis repartit dans ses explications.

— Le pape nous aurait inévitablement expédié l'une de ses chiffes molles sans volonté, ou bien au contraire l'une de ces fouines héritées du temps redoutable de l'Inquisition. Or, le nouveau contexte dont je vous ai longuement entretenu aujourd'hui exige que les titulaires des postes clefs du duché possèdent certaines qualités.

— A commencer par la souplesse d'esprit, donc !

— Allons, Murat, ne faites pas votre timoré. Même les hommes d'Eglise savent s'amuser et se détendre.

— Vous appelez ça se détendre ! m'exclamai-je en postillonnant le champagne que je venais de mettre en bouche.

— Quand les responsabilités sont lourdes, la détente se doit d'être à proportion, argumenta Sir Francis avec le plus grand sérieux.

— Dans ce cas, je n'ose imaginer à quoi peut ressembler une séance de relaxation chez Sa Majesté... observai-je en tentant d'arracher mes yeux d'une grande rousse à la plastique parfaite.

La taille couverte d'une mousseline transparente, celle-ci faisait onduler son corps devant son partenaire en haleine.

— De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai vu vous rincer l'œil tout à l'heure ; vous ne vous êtes pas privé !

Je me retournai et rougis comme un enfant pris sur le fait.

— Ah décidément, grogna-t-il, vous n'êtes pas français pour rien, vous : quand vous n'avez pas des têtes à couper il vous faut encore couper les cheveux en quatre au lieu de profiter pleinement de la vie...

— C'est amusant : c'est une remarque de ce style que vous m'aviez faite lors de notre entretien l'an dernier !

— Eh bien, cela prouve que vous n'avez pas appris grand-chose depuis tout ce temps, et ce malgré votre séjour prolongé chez nous.

— Détrompez-vous ! J'en sais bien plus que la plupart des Normands sur la situation réelle du duché.

— Uniquement depuis que je vous ai retrouvé. Sans moi, vous en seriez encore à la case départ.

Des éclats de rire à l'autre extrémité de la salle détournèrent notre attention : un petit groupe de bourgeois endimanchés s'était saisi de l'une des jeunes filles et s'amusait, après l'avoir entièrement effeuillée, à lui enduire le corps de miel. A travers la foule, j'eus le temps d'apercevoir une croupe parfaite qui luisait à la lumière des grappes de chandelles tandis que deux des bourgeois émettaient des gémissements grotesques.

J'embrassai la salle du regard et constatai que l'ensemble des donzelles était à présent dans le même appareil que celle que l'on barbouillait de miel. Le beau-frère de Barclay s'était assis sur un tapis pour mieux lécher les appendices de sa partenaire d'un soir, penchée sur lui, offerte et frémissante. Je dus une fois encore me faire violence pour détourner les yeux vers les hommes de Sir Francis qui, eux, observaient toujours la scène d'un air à la fois blasé et expert.

L'air de Puccini que j'entendais au-dessus du brouhaha des conversations et des cris depuis notre arrivée conférait à la scène une touche de lyrisme incongru. Bien qu'au fond cela me fût assez indifférent, j'étais en train de me demander ce que le compositeur aurait pensé d'un tel emploi de sa musique lorsque celle-ci s'arrêta net.

Un court instant, seule la cacophonie des voix et des cris remplit la salle puis, de nouveau, une puissante musique reprit le dessus sur les bruits de la foule. Je n'eus aucun mal à reconnaître l'artiste favori de mon maître dont je suivis alors le regard concentré. Puis, sur une brusque poussée des cuivres d'Elgar, je

vis une silhouette trapue s'encadrer dans la porte d'entrée. Discrètement, Sir Francis m'asséna un léger coup de coude en prononçant le nom de Barclay tandis que le nouveau venu scrutait la foule en ôtant son pardessus poussiéreux. Ayant visiblement trouvé ce qu'il cherchait, il dirigea ses pas vers nous.

Son éminent beau-frère, désormais occupé à besogner sa compagne au milieu d'un cercle de spectateurs attentifs, n'eut même pas un regard pour lui. Seules quelques têtes pivotèrent à son passage tandis que dans le reste de la salle des corps parfumés s'agitaient frénétiquement au rythme de coups de reins impatients. Des hurlements de plaisir masculins et féminins allaient crescendo et commençaient à couvrir la musique d'Elgar lorsque Barclay arriva à notre hauteur.

Jusque-là indifférent, son visage s'éclaira d'un large sourire et il serra la main de Sir Francis comme l'on fait en retrouvant un vieil ami. Les deux hommes échangèrent quelques politesses pendant qu'un valet remplissait les coupes, puis le nouveau venu nous convia à le suivre vers ce qu'il appela, non sans raison, un endroit plus propice à la discussion.

Nous nous enfonçâmes dans un couloir sombre dans lequel résonnaient encore les échos obscènes de l'orgie, puis Barclay nous fit passer dans un salon dont il referma la lourde porte derrière lui. Sans proférer un mot sur la présence de l'importante escorte de son invité, il fit asseoir ce dernier dans un confortable fauteuil de cuir avant de nous entraîner vers le bar situé dans un angle de la pièce en nous faisant signe de nous servir.

Apparemment, il n'avait pas de temps à perdre : tout en sirotant un verre de pommeau âgé avec le reste de l'escorte, je le vis prendre place en face de Sir Francis et s'engager dans une discussion animée. Malgré les commentaires salaces de mes compagnons de bar sur la scène dont nous venions d'être les témoins, j'entendis des bribes de la conversation qui se tenait à quelques yards de moi et conclus, sans grande surprise, à une nouvelle négociation pour l'achat massif de carabines, la denrée alors la plus convoitée de tout le duché.

Barclay régnait sur un territoire densément peuplé, disait-il, et ses besoins en armes étaient colossaux : il réclamait pas moins de 50.000 unités pour ses divisions qui devaient faire face aux menées de Neuville au sud et à celles d'O'Hara à l'ouest, sans

parler des incessantes incursions de Norfolk au nord. La palabre entre les deux hommes se prolongea pendant plus d'une heure, puis Barclay serra la main de son visiteur avant de prendre congé.

Sous l'effet de l'alcool, les membres de l'escorte s'exprimaient de plus en plus fort et je ne me fis pas prier pour abandonner ce tintamarre afin de rejoindre Sir Francis. Installé en face de lui, dans le fauteuil encore chaud qu'avait occupé Barclay, je lus sur son visage la satisfaction d'une affaire rondement menée.

— 50.000 carabines, cela doit représenter une belle somme d'argent, remarquai-je.

— En effet, c'est là une transaction comme j'aimerais en réaliser plus souvent.

— Pourtant, si je me souviens bien, l'autre jour vous avez affirmé à Neuville que vous n'étiez pas en mesure de lui en fournir plus de 30.000 et quelques unités.

Sir Francis me fixa en levant un sourcil interrogateur.

— L'espace d'un instant, j'ai bien failli oublier que vous espionniez les gens en vous cachant dans des coffres à livres...

— C'est donc bien ce que je pensais : vos grandes déclarations sur votre souci d'équité vis-à-vis de vos clients et sur le fait que vous ne pouviez en aucun cas influencer l'issue des batailles qu'ils se livrent ne sont que du vent. C'est vous, et Sa Majesté probablement, qui décidez de tout en créant délibérément des déséquilibres entre les forces en présence !

— Vous avez trop bu Murat. La vérité en ce qui concerne Barclay et Neuville, c'est que Neuville disposait déjà d'un stock d'armes conséquent lorsque je lui ai accordé un supplément de 30.000 carabines alors que je n'ai encore jamais rien vendu à Barclay. Vous n'avez pas prêté attention aux pétoires dont les gardes de cette bâtisse étaient armés lors de notre arrivée ? Ou bien aux fusils de chasse rouillés que portaient les gardes du pont qui nous ont fait traverser la Seine un peu plus tôt ?

Je fouillai ma mémoire et revis, en effet, des armes rongées par le temps.

— Il n'est pas nécessaire d'être expert en armement pour deviner que ce n'est pas avec ça qu'ils pourront supporter une bataille rangée contre Neuville, ou contre O'Hara que j'ai déjà livré il y a quelques mois.

Je me mordis la lèvre en réalisant que je m'étais trop avancé. Bon sang, ce qu'il pouvait m'énerver à toujours avoir raison !

— Alors vous êtes satisfait : vous allez bientôt pouvoir assister à des conflits engageant d'importantes unités d'infanterie, de grands mouvements de troupes et de brillantes charges de cavalerie ? Cette guerre à l'ancienne dont vous rêvez si fort va bientôt prendre corps ?

Il me gratifia d'une grimace de satisfaction.

— En effet, Murat, l'heure approche où la Normandie va pouvoir donner toute sa mesure. Encore quelques mois d'entraînement intensif dans les camps militaires de Barclay et le projet devrait commencer à prendre une toute autre tournure.

— Une tournure qui consiste à reproduire dans la réalité ces grands massacres que vous dépeignez avec tant de subtilité dans vos livres. C'est à cela que vous voulez en venir, n'est-ce pas ?

Une vague de rires en provenance de l'escorte nous interrompit. En termes crus, l'un des hommes narrait à ses camarades la manière dont il s'y serait pris avec les donzelles de la pièce voisine.

— En vérité Murat, vous faites bien de ramener le sujet sur le domaine littéraire, car c'est précisément de cela que je souhaite à présent vous entretenir.

— Tiens donc ! La nostalgie vous gagnerait-elle, Sir Francis ? ricanai-je. Le Bernard Cromwell qui sommeille en vous serait-il las de sa nouvelle identité ?

— En fait, c'est plutôt à l'homme de plume qui sommeille en vous, Murat, que je souhaite faire appel.

— L'homme de plume ? Moi ?

— Oui, le journaliste dont les talents d'écriture ont été mis en latence par l'irruption des Troubles en Normandie.

— Ah, je vois : vous avez besoin d'un journaliste pour faire l'article de vos armes dans la presse. Tâche délicate maintenant que vous avez éradiqué la presse dans tout le duché !

— Tout de suite les grands mots. Je n'ai tué aucun journaliste, que je sache. Vous mis à part, ce sont eux qui ont quitté le territoire ducal de leur propre chef. Mais si vous insistez, il est encore en mon pouvoir de faire en sorte que leur ultime représentant en Normandie vienne à disparaître...

Un frisson me parcourut l'échine sous l'effet de ce brutal rappel à la réalité, puis un silence s'installa entre moi et Sir Francis.

Mon regard glissa alors vers les armes que les soldats de l'escorte portaient en bandoulière et dont les sinistres reflets métalliques m'indisposèrent un moment. Mon nouveau maître avait effectivement tous les droits sur moi ; il lui suffirait de claquer des doigts pour que l'un de ses sbires m'expédie dans l'autre monde.

Après m'avoir laissé méditer la portée de ses paroles, il reprit le fil de sa pensée :

— La mission que j'ai l'intention de vous confier, et vous comprenez que je ne vous laisse aucune alternative, consiste à me seconder dans les tâches d'écriture auxquelles je ne peux hélas me consacrer actuellement en raison de mes nouvelles activités.

Incroyable ! me dis-je avec lassitude. Après avoir tué Bernard Cromwell, Sir Francis attend de moi que je lui redonne vie en prenant sa place. Ce type est fou à lier, conclus-je en silence.

— Il s'agira, vous l'avez compris, de composer sur les événements qui secouent le duché depuis le début des Troubles, mais aussi sur ceux (nombreux, je l'espère) qui restent à venir...

— Attendez. Vous voulez que j'écrive du Bernard Cromwell ? J'en serais bien incapable ! répondis-je sans la moindre ironie, car s'il y avait une chose qui pouvait encore forcer mon respect chez Sir Francis, c'était bien ses anciens talents d'écrivain.

— La tâche est de taille, je l'admets. Mais elle est à la hauteur d'un titulaire distingué du Press Awards. En outre, j'ai l'intention de vous former personnellement. Je suivrai vos progrès de mois en mois et vous ferai part de mes commentaires aussi souvent que l'actualité du duché me le permettra.

Mon nouveau maître me faisait-il marcher ? L'espace d'un instant, je fus tenté de le croire ; mais lui ne décollait pas.

— Vous commencerez votre entraînement, en toute sécurité, dans ma base militaire auprès de Carentan et lorsque les Neuville, Barclay, O'Hara et consorts seront fin prêts, je vous enverrai assister personnellement aux combats afin que votre mémoire s'y imprègne de tous les détails. Et ensuite...

— Une seconde ! J'ai peur de comprendre : vous voulez vraiment que je me place en vigie au sommet d'un clocher ou de

je ne sais quel grenier à blé et que je note tous les mouvements des troupes sur le terrain ?

— Non, bien sûr. Ce serait trop simple, et surtout vous manqueriez probablement l'essentiel du conflit. Je confierai cette tâche ingrate à une poignée de mes hommes triés sur le volet. Non, ce que j'attends de vous, c'est que vous preniez part aux combats directement en vous mêlant aux fantassins. Je veux que vous soyez au cœur même de la cohue, voyez-vous, je vous veux au coude à coude avec les combattants ruisselants de sueur et de peur.

Un nouveau frisson me parcourut l'échine.

— Ne faites pas cette tête-là, vous avez déjà pris des risques semblables par le passé dans le seul but d'obtenir les informations qui vous intéressaient. Il n'y a donc là rien de nouveau pour vous. Par contre, si cela peut vous rassurer, vous porterez un gilet pare-balle et des protections dont les autres combattants ne bénéficieront pas, ce qui devrait sérieusement augmenter vos chances de survie...

— Ce qui « devrait » ?

— Allons, Murat, vous et moi savons que vous avez la baraka. Votre récente expérience le démontre amplement. Je suis d'ailleurs presque convaincu que dans votre cas les protections que je viens d'évoquer ne sont pas si indispensables que cela.

— On voit que ce n'est pas vous qui risquerez votre peau sur le terrain ! rétorquai-je sur un ton acerbe. Et comment comptez-vous vous y prendre pour m'introduire dans les camps d'une armée où je serai un parfait inconnu ? Débarquant de nulle part, je risque de me faire étripper par mes nouveaux compères avant même que les hostilités n'aient commencés !

— Comme vous l'aurez remarqué, j'ai mes entrées auprès des principaux chefs de guerre du duché. Je peux leur imposer n'importe quelle condition au renouvellement de leurs stocks d'armes... Et puis, comment refuser, lorsque l'on est à la tête d'une armée, une recrue aguerrie et au sommet de sa forme afin de compléter des effectifs de première ligne ?

— De première ligne ! m'exclamai-je encore une fois.

— Que croyez-vous ? Il ne s'agira pas de traîner à l'arrière pendant que tout se jouera ailleurs.

La gorge plus nouée que jamais, je me voyais déjà monter à l'assaut de l'ennemi sous un feu nourri et mortel.

— Mais outre les équipements que j'ai prévus pour vous, reprit Sir Francis d'un ton qui se voulait rassurant, j'exigerai également l'affectation d'une dizaine d'hommes à votre protection rapprochée.

J'imaginai à nouveau la scène d'assaut, mais cette fois avec deux rangées de combattants m'encadrant étroitement et prenant tous les coups pour moi. Sans le vouloir, j'éclatai de rire.

— C'est une nouvelle version de la Drôle de Guerre, ma parole ! Non mais sérieusement, quel intérêt aura mon témoignage avec une telle mise en scène ?

— Sir Francis partagea ma bonne humeur et corrigea aussitôt ses plans :

— Alors va pour deux gardes du corps uniquement ! Cela vous paraît-il plus raisonnable ?

— C'est déjà mieux qu'un écran humain tout autour de moi : je pourrai y voir quelque chose, au moins...

— Eh bien, je vois que le journaliste entreprenant reprend le dessus sur le Français timoré. C'est une bonne chose.

Il me considéra d'un air paternel et déclara tout soudain :

— Vous ne mesurez pas la chance que vous avez, Murat ! Si l'âge et les responsabilités ne m'en retenaient pas, c'est avec délice que j'accomplirais moi-même cette mission que je vous confie.

— Que vous m'imposez, oui !

J'allais poursuivre quand la porte de la pièce s'ouvrit à la volée. En poussant des cris aigus à fendre les tympans, l'une des femmes en tenue d'Eve s'élança parmi nous, poursuivie par une demi-douzaine de soupirants exaltés. Enduite de miel de la tête aux pieds, la petite blonde aux formes généreuses glissait entre les mains de ses assaillants trop éméchés pour la tenir fermement.

Nous les observâmes un moment se courir après en poussant toutes sortes de hurlements, puis un valet de Barclay se présenta à nous en nous priant d'accepter les excuses de son maître pour le dérangement occasionné ; si nous voulions bien nous donner la peine de le suivre, l'heure était venue pour nous de gagner nos quartiers pour la nuit.





Le lendemain matin, sous un ciel d'azur balayé par un vent fort, nous remîmes le pied à l'étrier. Le soleil dans le dos, nous prîmes la direction de l'ouest en alternant trot et galop selon un rythme qui m'était maintenant familier. Sir Francis avait achevé sa tournée commerciale dans cette partie du duché et se repliait, ainsi qu'il l'avait annoncé la veille au soir, sur sa propre base militaire en attendant la reprise des hostilités. Un conflit à grande échelle était désormais à prévoir, et la seule évocation de cette perspective semblait lui donner des ailes.

Nous franchîmes paisiblement les anneaux de la Seine ainsi qu'une partie du territoire de O'Hara, puis nous passâmes une partie de l'après-midi à contourner la Mégapole. Nous longions la côte d'un pas prudent quand une pluie fine vint saluer notre passage en Bessin. Sans attendre, les cavaliers enveloppèrent leurs armes dans des sacs en peau de loutre et redoublèrent de vigilance.

Le soleil baissait déjà lorsque, trempés jusqu'aux os, nous abordâmes la région des marais de Carentan. Les sabots de nos chevaux enfonçaient profondément par endroits, et le sol rendu plus spongieux qu'à l'ordinaire par les pluies incessantes de l'après-midi ralentissait sérieusement notre progression.

Au moment où je m'y attendais le moins, une patrouille de cavaliers noirs se matérialisa entre les feuillages d'un bosquet d'aulnes et de bouleaux.

« Et les carabines de notre escorte qui étaient encore enveloppées à l'abri de la pluie ! » m'alarmai-je. L'espace d'un instant, je revis l'attaque surprise de Hythloday, autrefois, sur la route de Saint-Lô.

Puis, passé un moment de surprise, je considérai le W qu'ils arboraient sur leurs tenues tout comme les hommes de Sir Francis et les regardai avec soulagement se joindre à notre groupe, oubliant provisoirement combien notre marche était devenue lente et laborieuse. Après avoir suivi un labyrinthe de passages et de gués dont seuls des usagers fort expérimentés pouvaient avoir

connaissance, je découvris, à la lumière d'un soleil rasant, le repaire de Sir Francis blotti au milieu de cette zone partiellement inondée.

Eclairé de torches, il fit une entrée triomphale sous les acclamations de ses combattants restés au camp. Il semblait très apprécié de ses hommes et lui-même paraissait traiter ces derniers avec beaucoup d'égard. A l'évidence, il régnait ici une sorte d'harmonie entre les hommes qui se rangeaient derrière la bannière de Sir Francis et ce dernier.

Nos chevaux emmenés vers de vastes écuries qui pouvaient probablement en accueillir une bonne centaine, j'emboîtai le pas au maître des lieux.

— Vous l'ignorez sans doute, Murat, mais nous sommes ici à une poignée de miles seulement de Formigny, me confia-t-il en pénétrant dans une villa dissimulée par une rangée de peupliers et d'aulnes, comme l'étaient d'ailleurs la plupart des autres bâtiments du site.

Tout à la découverte des lieux, je lui demandai négligemment de quoi il voulait parler.

— Ce que je veux dire, répondit-il en me tendant l'une des serviettes que venait de lui remettre un valet, c'est que nous sommes juste à côté de l'endroit où tout a commencé.

Comme lui, je me frictionnai la tête puis l'écoutai poliment tout en le suivant dans l'enfilade de couloirs et de pièces. Cependant, je ne voyais toujours pas pourquoi il prenait ce ton de grande confiance pour me dire à côté de quel patelin nous nous trouvions.

— Car sans la bataille de Formigny, que serait la Normandie aujourd'hui ? interrogea-t-il en s'arrêtant brusquement, le regard perdu dans les brumes d'un passé lointain.

— Avez-vous jamais songé à cela ? Imaginez une succession de vallons et de prés peuplés de ruminants, un immense tapis de verdure seulement interrompu par quelques misérables patelins à l'image de la Bretagne voisine... Ah, autant dire, fit-il en pénétrant dans l'espace feutré d'une petite bibliothèque, que notre nation n'existerait même pas ! On trouverait ici ce que vous les Français appelez une « région », cette espèce d'entité administrative dépourvue d'identité, sans histoire propre et sans avenir. Quelle vision sinistre, quand j'y pense !

« A peine plus sinistre que cette Normandie promise au carnage et dont vous êtes l'un des principaux instigateurs » remarquai-je à part moi.

Il alluma une lampe à huile et s'installa confortablement dans l'un des vieux fauteuils en acajou et m'invita à faire de même.

Je contemplai les rayonnages avec la sensation étrange qu'il avait conservé à l'identique la bibliothèque dans laquelle il m'avait accordé cette interview autrefois, et qu'il l'avait tout simplement transposée ici. Ainsi, me semblait-il, nous ne faisons que reprendre, en quelque sorte, notre échange d'alors là où nous l'avions laissé.

— Nous y voilà donc, soupira-t-il en embrassant du regard les milliers d'ouvrages qui nous entouraient. C'est ici même que votre entraînement va débiter. Dès demain, vous vous attèlerez à votre premier travail d'écriture : vous me narrerez par le menu cette bataille de Gourfaleur qui vous a valu cette oreille percée.

Je levai un index pour l'interrompre :

— En fait, c'est bien plus tard, en fuyant sous les salves meurtrières d'Hythloday que j'ai perdu une partie de mon oreille.

— Vraiment ? Peu importe, tout le monde pense que c'est à Gourfaleur que c'est arrivé. Alors autant garder les choses comme cela.

— Ca commence bien !

— Oh, ce n'est qu'une légère entorse à la chronologie des faits. Il va falloir vous y habituer.

— Je vois... Et les attentats ?

— Quoi, les attentats ?

— La période d'attentats qui a précédé les premières batailles rangées : il y aurait beaucoup à écrire à ce propos.

— Certes, mais pour votre formation, rien ne vaut un récit basé sur un combat en bonne et due forme, expliqua-t-il. Car il s'agit avant tout d'évoquer une nouvelle Normandie, celle que vous incarnez si bien, finalement, malgré votre regrettable nationalité, une Normandie enfin débarrassée de son écoeurant bien-être bourgeois et de tout ce qui la paralysait jusqu'à il y a peu. Ce que vous allez décrire, ce sont des êtres luttant pour l'honneur et la survie de leur groupe et non pas pour la défense de leur misérable pouvoir d'achat. Vous me suivez, Murat ?

— Oui, oui, Sir Francis. Je... Je vous écoute. Vous voulez un récit d'action et d'héroïsme, un peu comme dans vos propres romans, quoi...

— Pas seulement, mon garçon. Je veux un récit au plus près de ce que vous avez vécu en tant que combattant et le plus fidèle possible aux faits qui se sont déroulés sur le terrain. Je veux un récit à la fois convainquant et saisissant, et vous verrez qu'à l'écriture la chose n'est pas si simple à rendre...

Il bâilla de fatigue et s'étira copieusement avant de conclure :

— Vous possédez de bonnes bases, Murat, mais c'est un nouveau métier que je vais vous inculquer!

Il se leva en faisant craquer le cuir de son fauteuil, marcha vers l'un des rayons et prit un livre qu'il me tendit.

— Vous me lirez ça dans les jours qui viennent. C'est le meilleur exemple de ce qu'il ne faut pas faire dans l'écriture d'un récit : surcharge d'adjectifs, phrases trop longues, explications redondantes, pauvreté du vocabulaire et du style, j'en passe et des bien pires.

Je jetai un œil à la couverture sur laquelle figurait un hussard en grande tenue de parade avec, en travers, le nom de l'auteur imprimé en gros caractères de couleur noire : Archibaldo Rodriguez.

— Que fait un tel ouvrage dans votre bibliothèque personnelle, dans ce cas ?

— Une erreur de jeunesse, disons.

— Ah.

— A présent, reprit-il en consultant sa montre, vous me pardonnerez de vous abandonner ainsi mais je dois me lever aux aurores demain matin afin d'inspecter mes manufactures d'armes et de briefer mes chefs de production. Ils traînent tous la patte et parfois je me demande s'ils ne le font pas un peu exprès.

Il se gratta la tête en réfléchissant à quelque chose.

— Mmm..., il y a aussi toute cette comptabilité de malheur, murmura-t-il comme à lui-même, sans parler de ces nouveaux instructeurs militaires que je dois recruter au plus vite et expédier chez Barclay en même temps que la nouvelle livraison d'armes... Pauvre de moi !

Les épaules plus voûtées que de coutume, il saisit la poignée de la porte puis se retourna une dernière fois en se redressant comme par magie :

— J'allais oublier un détail : demain en fin de journée, un dîner sera donné par Sa Majesté à Bayeux. Je compte sur vous pour m'y accompagner et y faire bonne figure. Vous l'ignorez encore, mais on ne parle que de vous chez le roi, lâcha-t-il avant de quitter la pièce en me gratifiant de son éternel demi-sourire.

Ebranlé par cette dernière déclaration qui semblait confirmer les appuis haut placés de Sir Francis, je laissai mon regard glisser le long des rayons jusqu'à la petite fenêtre de la pièce. Dehors, il faisait une nuit d'encre, et c'est à peine si je pouvais voir les ramures des peupliers frémir dans la brise du soir.

L'esprit occupé par l'image étrange de mon hôte et de Charles III côte à côte, je repris ma place dans le fauteuil. Je demeurai là un moment à lire les premières pages du mauvais roman à la lueur de la lampe à huile lorsque le valet, qui nous avait offert une serviette à notre arrivée, fit son entrée et se présenta. Stanley, le major d'homme de Sir Francis, m'indiqua que l'heure du couvre-feu approchait et me pria de le suivre jusqu'à ma chambre, à l'étage, où un plateau-repas m'attendait.



Je passai la journée suivante dans la bibliothèque où du matériel d'écriture avait été mis à ma disposition. Mais l'endroit, si fidèle à mon souvenir, ne cessait de titiller ma mémoire en me faisant revivre cette fameuse interview de l'année précédente avec celui qui se faisait encore appeler Bernard Cromwell.

Plus j'y repensais, et plus je me demandais ce qui aurait pu, dans ses déclarations d'alors, me mettre sur la voie de ce qui se tramait dans son esprit. Il fallait que je sache. Il fallait que je puisse relire cette interview et l'étudier.

J'en reconstituai d'abord les grandes lignes puis, à la lumière des récents événements, tout me revint avec netteté. Les propos que le plus grand écrivain contemporain de l'Empire m'avait tenus ce jour-là s'étaient achevés sur une phrase qui, avec le recul des années, me semble à présent dénuée d'ambiguïté :

*« Comme vous le savez, je voue un amour sans borne à notre Empire. Mais avouez que cette paix semble interminable. Cette histoire sans heurts qui en résulte n'a vraiment rien de très... sexy ».*

J'étais à la fois étonné et satisfait de cette reconstitution. Elle me permettait de constater que l'interview avait contenu de nombreux indices mais qu'il avait été trop tôt pour en décrypter la véritable signification...

Je jetai un coup d'œil à l'horloge de la bibliothèque : le temps pressait et cette interview reconstituée n'était pas vraiment ce que Sir Francis attendait de moi.

Galvanisé par ce premier travail, je tentai de rédiger un premier compte-rendu de la bataille de Gourfaleur, à la fois réaliste et saisissant comme Sir Francis l'avait exigé. Ce faisant, j'observai des pauses régulières pendant lesquelles je tâchai de fouiller ma mémoire en quête de détails qui m'auraient échappé ou en reprenant la lecture du mauvais roman que Sir Francis m'avait fourni en guise de contre-exemple. L'exercice, assez



différent de ce que j'avais pu pratiquer en tant que journaliste, n'était pas désagréable en ce qu'il m'incitait à revenir sur la manière dont l'événement s'était déroulé en l'envisageant d'un plus grand nombre de points de vue que je ne l'aurais fait d'ordinaire.

Je griffonnai et raturai ainsi jusqu'en milieu d'après-midi lorsque, convaincu par le résultat obtenu, je me décidai à recopier mon travail au propre. Je me relus, un sourire aux lèvres, et achevai tranquillement l'après-midi avec le roman consacré aux terribles hussards de Napoléon. La leçon de Sir Francis portait ses fruits et je n'hésitais plus, d'ailleurs, à considérer cet Archibaldo je ne sais plus quoi comme très en dessous de ma propre performance.

Entre-temps, Stanley était passé me voir pour m'apporter mon thé. Malgré mes tentatives pour engager la conversation et en apprendre davantage sur l'endroit où nous nous trouvions depuis la veille au soir, le major d'homme se contentait de réponses pour le moins laconiques ou changeait de sujet comme s'il ne m'avait pas entendu. De toute évidence, il avait reçu des instructions de discrétion très strictes et prenait un malin plaisir à les appliquer à la lettre, me rappelant à chaque fois qu'il tournait les talons que je n'étais pas invité à me déplacer dans la villa à l'exception des toilettes jouxtant la bibliothèque. J'en vins presque à regretter la compagnie forcée de ce cher Vigo qui, à Alençon, avait tant compté dans la préparation de mon évasion du complexe hôtelier.

Depuis la fenêtre de la bibliothèque, je n'apercevais toujours que le rideau de verdure qui encadrait la demeure, et quant à celle de ma chambre elle ne donnait, par-dessus la rangée de peupliers, que sur une étendue d'eau semée de joncs et de nénuphars et bordée d'un bois. Encore une fois, mon hôte n'avait rien laissé au hasard et je devais imaginer, au gré des sons qui me parvenaient depuis l'extérieur, c'est-à-dire de l'autre côté de la villa, ce qui pouvait bien se tramer dans ce que Sir Francis avait appelé sa « base militaire ».

J'en étais à ce stade de mes conjectures quand le maître des lieux daigna à nouveau honorer de sa présence mon lieu de travail. Après un bref échange de pure forme, il marcha droit vers les feuillets que j'avais noircis dans la journée, les saisis avec curiosité et alla s'enfoncer dans l'un des fauteuils pour les lire.

— Pas mal du tout ! s'exclama-t-il au bout d'une dizaine de minutes alors qu'il retirait ses lunettes. Non vraiment, pour une première tentative, vous vous en sortez bigrement bien. Qui plus est, c'est la première fois que j'ai sous les yeux une relation complète de cette bataille, et je dois avouer que je ne m'attendais pas vraiment à cela... Votre immersion directe dans les événements change tant de choses dans le rendu final. En outre, si j'ai bien compris votre récit, on peut dire que si Hythloday avait été un tant soit peu sur ses gardes, ce n'est sans doute pas qu'une oreille que ses hommes vous auraient percé.

— Oui, enfin dans cette version de l'histoire où mon oreille est touchée un peu plus tôt que dans la réalité.

— J'entendis bien.

— Mais il est vrai que nous avons eu beaucoup de chance ce jour-là. Et nous avons aussi bénéficié du renfort inattendu de Montaigu.

Sir Francis fixa l'une des fenêtres d'un air songeur, puis jeta à nouveau un œil sur les feuillets.

— Vous avez suivi la plupart de mes conseils, c'est bien. Ceci dit, il va falloir faire un sérieux effort sur le vocabulaire, Murat. Et je ne parle pas de la grammaire. Je sais que l'anglais n'est pas votre langue maternelle mais il y a pour vous grande nécessité à l'améliorer. Cela peut sembler évident, mais je tiens à vous le dire : un bon récit, énonça-il en se levant, doit exceller sur tous les plans.

Sur quoi, il sortit deux nouveaux volumes de l'étagère voisine et me les jeta sur les jambes.

— Vous m'étudierez ça à partir de demain également.

Il s'agissait d'un précis de grammaire anglaise et d'un lexique d'expressions littéraires offrant toutes sortes de tournures élégantes afin de formuler au mieux idées et descriptions.

— Vous avez terminé le bouquin d'Archibaldo Rodriguez, au fait ? s'enquit-il en désignant l'ouvrage que j'avais reposé sur la table à son arrivée.

— Je ne suis pas loin de la fin.

— Bon, laissez-le tomber alors. Je pense que vous en avez retenu l'essentiel, n'est-ce pas ?

Sans attendre ma réponse, il enchaîna d'un ton sec :

— J'ai demandé à Stanley de vous remettre une tenue de soirée pour la réception de ce soir. Normalement, elle est à votre taille, mais n'hésitez pas à lui signaler le moindre défaut. Je vous retrouve à six heures trente tapantes, ne traînez pas !

Il ramassa les feuillets avec soin, prit la porte et me laissa à la contemplation de mes nouveaux ouvrages d'étude. Aussitôt après, Stanley m'informa de sa voix de miel que des vêtements étaient à ma disposition dans ma chambre.

Je grimpai les escaliers et manquai m'étouffer de rire en découvrant la tenue dont Sir Francis avait décidé de m'affubler : on aurait dit l'un de ces uniformes de dictateur du siècle dernier, d'un blanc très pur, rehaussé de boutons d'or, de lourdes épaulettes rouges et d'une foison de fourragères non moins écarlates qui tranchaient avec le blanc de l'ensemble.

Ainsi paré, je regagnai la bibliothèque où le maître de céans, les bras croisés, m'attendait en tapotant du pied sur le parquet. Lui-même revêtu d'un habit d'un genre similaire, il était visiblement tendu et impatient de se mettre en route.

Tout en retenant un rire moqueur, je lui demandai avec le plus grand sérieux :

— Tout cela est-il vraiment indispensable ?

— Sa Majesté nous fait l'honneur de nous recevoir en grande pompe, dit-il d'un ton cassant. J'espère que vous mesurez l'importance de cette soirée !

— Bien sûr, je...

— Et pour ce qui est de cette tenue, ajouta-t-il en pointant le menton vers moi, sachez qu'elle est la réplique exacte du costume d'apparat de l'amiral Nelson tel qui le porta pour la dernière fois en 1805. Tâchez de vous en montrer digne, conclut-il en se dirigeant vers la porte d'entrée de la villa.

A l'extérieur, je retrouvai l'escorte à cheval avec laquelle j'avais quitté Alençon. Toutefois, contrairement à ce que je craignais, aucun des cavaliers ne ricana à la vue de ma tenue ou de celle de Sir Francis. Evidemment, me dis-je, ce dernier ne devait pas en être à sa première soirée déguisée...

Nous passâmes une bonne heure à chevaucher au pas dans l'obscurité humide du marais où même la faune semblait faire silence sur notre passage. Puis, une fois sortis de ce labyrinthe végétal dans lequel j'avais plutôt la sensation désagréable de

tourner en rond, nous retrouvâmes le chemin de Bayeux que nous dévalâmes dans un galop prudent en raison du jour déclinant.

Dans l'obscurité accrue par le couvre-feu général, il nous fut aisé de repérer de loin l'endroit où Sa Majesté festoyait, à l'ouest de Bayeux. De fait, seule sa résidence se donnait à voir en brillant de mille feux insolents sous un ciel couvert et sans lune. Au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires, une constellation de lanternes brûlaient tout autour de la propriété royale tandis que d'autres, alignées avec méthode, marquaient le chemin d'accès que nous devions emprunter.

Comme nous approchions des premiers lumignons, je perçus les mesures d'une valse que l'on jouait sous les lustres étincelants du rez-de-chaussée. Je distinguai également des robes et des habits chamarrés qui tournoyaient au rythme de la musique. Soudain, un homme entièrement vêtu de noir et armé d'un fusil d'assaut dernier cri bondit en travers de notre passage. Il scruta nos visages un instant, murmura quelque chose dans un talkie-walkie et nous fit signe de continuer.

Un peu plus loin, deux autres gardes en noir nous accueillirent en nous priant de démonter. Je mis pied à terre et imitai Sir Francis qui dépoussiérait son costume d'apparat en le tapotant mollement, puis je lui emboîtai le pas en direction des danseurs.

En tenue de gala, Charles III occupait le centre de la salle vers lequel convergeaient tous les regards alors qu'il valsait avec élégance au bras d'une jeune courtisane. Parmi les observateurs, je reconnus également Lord Murdoch, son ministre du Foreign Office à la réputation sulfureuse, ainsi que les frères du roi. En revanche, les autres visages ne m'étaient guère familiers mais j'en conclus, à la manière dont leurs propriétaires interpellaient parfois le roi, qu'il devait s'agir d'intimes, des membres du clan royal selon toute vraisemblance.

Au fond de la salle était installé un petit orchestre dont chaque musicien avait également revêtu une tenue d'époque. Je me détendis à l'écoute de l'air désuet qu'ils jouaient et finis par me sentir un peu moins ridicule dans mon costume d'amiral...

La valse s'acheva sous des applaudissements nourris et Sa Majesté donna congé à sa jeune cavalière. Un aide de camp lui murmura quelque chose à l'oreille en pointant l'index dans notre direction, sur quoi il porta ses pas vers Sir Francis, les bras tendus devant lui et le visage fendu d'un large sourire. Faisant fi de tout protocole, les deux hommes s'étreignirent et se congratulèrent l'un l'autre, puis Sir Francis me présenta au roi.

— Le héros de Gourfaleur ! s'écria ce dernier en lorgnant avec intérêt mon oreille abîmée. Andrew ! Edward ! Venez donc voir cela ! fit-il en se retournant vers les danseurs qui s'apprêtaient à entamer une nouvelle valse.

L'un après l'autre, les frères du roi abandonnèrent leurs partenaires pour venir m'observer d'un air incrédule. Je me pinçai pour le croire : les principaux membres de la famille royale étaient réunis devant moi et me considéraient avec plus de respect que je n'en éprouvais à leur égard.

— Je vous l'avais promis, rappela le roi. Eh bien le voici, en chair et en os.

— Alors c'est pas des blagues, vous existez vraiment ! commenta le comte de Wessex en louchant sur ma blessure. Charles n'a pas cessé de discourir à votre propos depuis notre arrivée sur le continent, à tel point que je commençais à douter de lui. Et de vous, donc !

— Je peux toucher votre oreille ? Il paraît que ça porte bonheur... fit le duc d'York en tendant la main vers mon visage.

— Je vous en prie, bredouillai-je en rougissant comme un jeune premier.

— Ah, soupira le roi. Dommage que Harry ne soit pas des nôtres ce soir, il rate vraiment quelque chose !

— Ca lui apprendra à préférer courir la gueuse ! railla Edward.

— Laisse donc ce gamin tranquille, Sire mon frère ; il est jeune et c'est de son âge, rétorqua Andrew.

Le roi leva les yeux au ciel en esquisant un sourire de désolation :

— Ne prêtez aucune attention à ces deux-là, je vous prie, et racontez nous donc cette fameuse bataille, Monsieur...

— Maublanc, complétai-je.

— Comment as-tu pu oublier un détail pareil, Charles ! plaisanta Andrew.

— Il se trouve que Sir Francis fait toujours référence à son protégé par son prénom, se défendit le roi. Et puis avouez que Maublanc sonne beaucoup moins bien que Murat ; cela n'a pas vraiment le même panache... A ce propos, fit-il en s'adressant à moi, il ne s'agit que d'un prénom mais il ne vous a certainement pas été attribué par hasard, je présume. Existe-t-il un lien quelconque entre vous et le fougueux roi de Naples ?

— Pas que je sache. Mon père est né en Provence et ma mère en Vendée. Par contre, je sais que mon père se piquait d'histoire napoléonienne...

— C'est donc cela, conclut-il avec un soupçon de déception dans la voix. Bien, bien. Mais allons plutôt à l'extérieur ! décréta-t-il en glissant un bras dans le mien et l'autre dans celui de Sir Francis. Nous serons mieux pour causer.

A son invitation, je narrai au roi les événements de Gourfaleur dans leur version populaire, c'est-à-dire celle que Sir Francis avait privilégié sur la version scientifique où l'épisode de l'oreille n'intervenait que plus tard. Sir Francis suivait mon récit avec son éternel sourire en coin et je me dis, à mesure que j'approchais de la fin de l'histoire, que ce n'était, encore une fois, certainement pas par hasard qu'il me l'avait fait coucher par écrit toute la journée durant.

— Vous aviez le visage noirci par la poudre, dites-vous ? Je n'avais pas idée que ces carabines pouvaient être aussi polluantes à l'usage... interrompit Andrew.

— C'est bien ce que je disais : rien ne vaut les armes anciennes, remarqua Edward. Quel dommage que nous n'ayons pas éradiqué toutes les armes à feu comme il était prévu au départ du projet... Encore que ; il n'est jamais trop tard pour bien faire !

— Edward, j'ai bien peur que tout cela n'intéresse guère notre cher Murat. Et puis, je vous l'ai déjà dit, asséna le roi avec lassitude, il est maintenant trop tard pour revenir à notre projet initial. Au demeurant, vu le nombre de carabines mises en circulation par Sir Francis ces derniers mois il est clair que nous ne pouvons plus faire machine arrière pour instaurer le règne de l'arme blanche et je ne sais quel ordre médiéval.

— Pourtant, il faut reconnaître que ce serait nettement moins polluant ! surenchérit Edward.

— Mais beaucoup moins réaliste, trancha le roi. Cela nous aurait pris bien trop de temps de ramener une nation comme la Normandie mille ans en arrière. Et puis, il se serait toujours trouvé quelque crétin pour venir perturber le dialogue du fer contre le fer en faisant tonner la poudre.

— Oui mais quand même, ça aurait eu de la gueule ! protesta son frère d'un air vexé.

— Que vous dites ! Attendez seulement de voir la prochaine bataille que je suis en train de vous concocter, vous verrez si elle manque de gueule ! N'est-ce pas, Sir Francis ?

— En effet, Votre Majesté. Et à ce propos, je tiens à vous faire savoir que j'ai déjà fait livrer plus de 75.000 carabines à l'ensemble des protagonistes et qu'un peu plus de 5.000 le seront encore très prochainement.

— Alors, vous voyez ! tonna le roi à l'adresse de ses frères.

— Par contre, il m'est un peu plus difficile de trouver et former de bons instructeurs en un temps record, s'excusa Sir Francis. Je me dois donc de vous alerter sur le fait que les choses risquent de traîner en longueur sur ce point...

— Bah ! Peu importe : n'importe quel homme avec un fusil dans les mains est capable de faire des merveilles !

— Ou d'apprendre à s'en servir à ses dépends... ajoutai-je sur le ton grave d'un homme averti. Il faut non seulement savoir s'en servir correctement, mais aussi savoir en faire usage face à une charge de cavalerie, ou dans un corps à corps contre des fantassins aguerris...

— Ou comme tournebroche pour faire rôtir la victuaille au bivouac ! glissa Andrews en imitant la voix d'un docte professeur.

La fratrie royale éclata de rire.

— Et pour quand est-elle programmée ta fameuse bataille, Charles ? s'enquit Edward d'un air goguenard.

— Dans plus ou moins six mois, déclara le roi en se tournant vers Sir Francis comme pour lui demander confirmation.

— Je crois que c'est un délai raisonnable, confirma ce dernier en époussetant machinalement sa tenue pourtant impeccable.

— Il est donc encore un peu tôt pour prendre des paris sur l'écurie gagnante, déplora Edward.

— Moi, je mise dès à présent 500.000 livres sur Neuville ! lança Andrew. Son habileté à former des alliances dans tout le



sud du duché et l'acharnement dont il fait preuve contre ses adversaires le désignent comme un champion né.

— Il n'y a pas que lui à se distinguer du lot, commenta Sir Francis : Hythloday ne s'est pas mal débrouillé face à Montaigu et Delarse ; je pense qu'il a aussi de l'avenir sur l'échiquier normand.

— Moi, je suis prêt à miser 1.000.000 de livres sur O'Hara, déclara calmement le roi. Comme l'histoire de l'Empire l'a déjà maintes fois prouvé, de bons fanatiques protestants chauffés à blanc feraient l'impossible pour faire triompher leur cause. Je vois là le meilleur moteur pour gagner une guerre et asseoir sa domination sur tout un pays. Et puis il a du sang noble m'a-t-on dit, du côté des O'Hara de County Cork. N'est-ce pas là un autre gage de réussite ?

— Il descend simplement d'un petit seigneur abbé irlandais ; il n'y a guère là de quoi pavoiser, intervint Lord Murdoch qui avait rejoint notre troupe sur la terrasse. Son ancêtre au sang noble était en fait catholique et il se retournerait probablement dans sa tombe s'il voyait ce qu'il est advenu de son descendant. En revanche, O'Hara est bel et bien un illuminé qui pense que Dieu s'exprime par sa bouche. Il a ainsi persuadé son armée qu'en le suivant elle accomplirait la volonté du Tout-puissant.

— Voilà une équipe intéressante ! lâcha Edward. Je dis intéressante car ceux-là, en tous cas, on pourrait les équiper uniquement d'armes blanches et ils se lanceraient à l'assaut des fusils ennemis sans broncher !

— Tu nous feras part de tes fantasmes médiévaux un autre jour, Edward, soupira le roi après avoir glissé un clin d'œil à un valet qui passait près de nous. Pour l'heure, je vous convie tous à ma table. Suivez-moi !

Le roi nous reconduisit vers la salle de bal que l'on venait de transformer en un grand hall de banquet muni de deux rangées de tables parfaitement alignées et dressées avec soin. L'orchestre avait délaissé la valse pour attaquer un air d'opéra que Sir Francis se sentit obligé d'identifier pour moi : le *Gloriana* de Britten.

— Ca change d'Elgar, lui fis-je remarquer avec une pointe de sarcasme alors qu'autour de nous on murmurait d'abondance tout en lorgnant mon oreille percée.

Une fois l'assemblée assise autour des tables, Charles III leva son verre que l'on venait de remplir et porta un toast en le brandissant vers moi :

— Au premier héros de la guerre de Normandie ! clama-t-il avec une gravité soudaine.

Le brouhaha des voix s'estompa et il reprit :

— Murat Maublanç, je bois à votre santé et à cette nouvelle Normandie dont j'ai toujours appelé la naissance de mes vœux. Puisse ce toast signifier son baptême d'entrée dans la vraie vie, et puisse cette noble assemblée, ajouta-t-il en cherchant quelqu'un du regard au fond de la salle, être le témoin officiel de votre admission dans le club très fermé des membres de l'Ordre de la Jarretière !

A cet instant précis, un valet défila devant les tables en tenant sur ses mains un coussinet de pourpre sur lequel reposait un objet brillant. Au même moment, l'un des musiciens fit retentir un formidable roulement de tambour. Les invités applaudirent chacun leur tour au passage du valet qui marchait d'un pas solennel, puis tous firent silence une fois celui-ci parvenu à notre hauteur.

— Très cher Murat, veuillez approcher je vous prie ! ordonna le roi en se saisissant de l'objet qui reposait sur le coussinet.

Comme j'étais assis en face de lui, je dus contourner la table tandis que le tambour s'était remis à ronronner comme pour marquer le paroxysme de cette soirée. Le roi m'épingla enfin en déclarant :

— Avec l'aide de Dieu, puissiez-vous être le premier d'une longue succession de héros !

Il avait prononcé ces mots sur un ton empreint d'exaltation, comme si à partir de cet instant je portais effectivement la lourde responsabilité de donner l'exemple à tous les amateurs de balles perdues du duché. Il me donna l'accolade, puis je regagnai ma place sous un tonnerre d'applaudissements pendant que l'orchestre reprenait du service.

Un ballet de serveurs tournoya alors autour des tables et le banquet commença avec le premier coup de fourchette royal. La bouche à moitié pleine de mets délicats, Charles III abreuva Sir Francis d'éloges pour la réussite de ce qu'il appelait les premières étapes du projet ; il ne put s'empêcher d'en imaginer les développements à venir et notamment la grande bataille prévue

au terme du prochain semestre qui suscitait chez lui un enthousiasme sans borne. En fin stratège, il nous exposa comment, selon lui, les diverses composantes du conflit allaient s'allier ou s'opposer, se diviser et se recomposer au fil des mois à venir. Le clivage nord-sud n'était pas une fatalité, répétait-il à l'envie, et nous ne tarderions pas à le constater.

Il devisa ainsi pendant un long moment puis son enthousiasme le poussa à envisager un avenir encore plus lointain. Ainsi, lorsque l'expérience normande, couronnée de succès, aurait démontré tous ses bienfaits, il entendait l'exporter vers d'autres parties de l'Empire où elle pourrait être renouvelée à plus grande échelle.

Son frère Edward, aussi opiniâtre qu'élégant, revint à la charge pour soutenir l'idée que dans au moins une zone de combat parmi toutes celles qui verraient le jour, on pourrait tenter une expérience de guerre médiévale. Mais le choix royal était pour l'heure irrévocable : la Brown Bess règnerait sur tous les champs de bataille et le seul changement auquel il consentait concernait l'artillerie. Il avait déjà commandé à un groupe d'ingénieurs de son administration une étude détaillée concernant la fabrication d'un modèle de canon classique et peu onéreux qu'il convenait, affirmait-il, de remettre au goût du jour afin de compléter l'arsenal actuel.

Pendant que Sa Majesté conférait à voix basse avec Sir Francis au sujet de détails techniques encore confidentiels, j'en profitai pour faire parler Edward et Andrew de l'organisation générale du projet et tenter ainsi de découvrir les noms de tous ceux et celles qui y participaient de près ou de loin. Etant donné les quantités d'alcool qu'ils avaient déjà ingurgitées ce soir-là, j'avais en effet bon espoir de faire moisson d'informations ; hélas, ces lascars possédaient manifestement une longue expérience de la boisson. Aussi, mis à part quelques allusions à deux ou trois ministres et une poignée de seigneurs de la très haute aristocratie de l'Empire, tous directement liés au roi, il apparut que Charles III ne souhaitait pas impliquer davantage de personnes que celles qui étaient assises autour de moi et celles que ses frères m'avaient mentionnées entre deux verres.

Bercé par les gracieuses mélodies de Britten, le repas se prolongea tard dans la nuit et lorsque Sir Francis me fit signe que l'heure du départ avait sonné, je n'avais obtenu aucune révélation

digne d'intérêt. Le roi fit promettre à son Maître du projet qu'ils se reverraient sous peu et nous nous retrouvâmes de nouveau à cheval, enveloppés dans le silence de la nuit.

Les échos de la soirée en tête, je songeai, du haut de ma monture, à la façon dont j'avais été traité par la clique royale, à cette médaille qui ornait ma tenue, aux projets d'artillerie de Charles III, aux propos étranges de ses frères... Tout cela me semblait si irréel, et pourtant je possédais désormais la preuve formelle que les plus hauts représentants de l'Empire étaient bel et bien impliqués dans les manigances de Sir Francis.

Je tentais de me projeter dans cet avenir étrange que l'on m'avait décrit lorsque, comme à l'arrivée, l'un des commandos vêtus de noir et armés jusqu'aux dents émergea brusquement de l'obscurité pour nous barrer le passage. Mais cette fois, c'était pour nous mettre en garde contre une troupe de maraudeurs qui sévissaient dans le secteur et dont on venait de signaler la présence au sud de Bayeux. Ainsi alertés, nous pûmes enfin reprendre le chemin des marais en prenant plus au nord.

Je passai les six mois suivants dans la bibliothèque de Sir Francis à aiguiser mon style, enrichir mon vocabulaire et assouplir ma syntaxe par la rédaction de toutes sortes de récits, vécus par moi ou non. Pour le reste, perdu au milieu des marais comme je l'étais, je n'avais cette-fois ci aucun espoir de m'évader et prenais mon mal en patience tout en maudissant chaque jour ma prison végétale.

Ce fut dans l'ensemble une période assez monotone, mais on m'autorisa peu à peu à circuler autour de la villa, dans un périmètre bien défini qui me permettait de rester en forme en vue de l'étape suivante. Mieux : à compter du cinquième mois, je devais passer deux jours par semaine en compagnie des guerriers de Sir Francis afin de suivre un entraînement militaire intensif.

De sorte qu'à la fin du sixième mois j'étais capable, du moins en théorie, de prendre part à tout type de mission, de participer à tous les assauts, d'assiéger ou d'enlever n'importe quelle position ennemie. Je dois reconnaître que la qualité des enseignements distillés sur la base militaire de mon hôte dépassait de loin celle que j'avais reçue à Rocquancourt. S'il l'avait désiré, Sir Francis aurait pu mettre sur pied la meilleure armée du duché et s'emparer, en un temps record, des différents territoires qui le composaient.

Seulement voilà : l'essentiel de ses ressources humaines, ainsi qu'il transpara des conversations que je parvins à mener avec ses hommes d'armes, était affecté à la surveillance des frontières terrestres du pays en appui des troupes royales déjà déployées. Car s'il était fier de son projet, Charles III exigeait depuis le début des Troubles qu'aucun témoin ne fût en mesure d'ébruiter à l'extérieur ce qui se tramait en terre normande.

J'étais donc paré en ce printemps 2008, et Sir Francis m'avait confié, lors de nos fréquents entretiens, que l'ensemble de ses livraisons d'armes et de munitions avait été mené à bien. Mon départ pour le front était donc imminent. Toutefois, lorsque je lui demandais dans quel camp j'aurais à combattre, il m'indiquait

bien avoir une préférence pour Neuville mais sans que son choix fût définitivement arrêté. Je devais encore attendre que les escarmouches, les incendies et les pillages qu'il avait commandités dans les différentes vicomtés de Normandie, et notamment à l'est, eussent produit tous leurs effets.

Je patientai en observant les nouveaux canons en bronze que les ingénieurs de Sa Majesté avaient finalement mis au point et que les artilleurs de Sir Francis testaient maintenant à longueur de journée dans les marais. Il avait été convenu qu'une fois les tests achevés le minerai serait acheminé depuis l'Angleterre pour être ensuite fondu dans l'une des manufactures de Sir Francis selon des instructions très précises.

Au son du canon, donc, l'attente se prolongea encore plusieurs semaines pendant lesquelles j'appris que le roi était également parvenu à faire confectionner et distribuer les uniformes dont il nous avait rebattu les oreilles lors de cette fameuse soirée de Bayeux. Il avait lui-même affecté les couleurs des habits de guerre en fonction des factions concernées : le rouge pour Neuville, le bleu pour Barclay, le blanc pour O'Hara, le vert pour Hythloday et ainsi de suite. Et comme il désirait que cela ait encore plus de « gueule », il avait accompagné ses livraisons de bottes et de casquettes conçues par les plus grands stylistes. Je risquais donc d'avoir à combattre vêtu de rouge, ce qui n'était guère un gage de survie sur un champ de bataille ; je minimisai cependant ce détail en me répétant que je bénéficierais tout de même de la présence de deux gardes du corps affectés à ma protection sur le terrain...

Puis, un jour où j'écoutais les cavaliers de Sir Francis évoquer la mort récente des jeunes princes Harry et William (ils avançaient l'hypothèse selon laquelle le roi lui-même les aurait fait empoisonner de crainte qu'ils ne tentent de le destituer dans le but de mettre fin à son projet), Sir Francis m'intima de mettre le pied à l'étrier. Le temps d'enfiler mon gilet pare-balle et la tenue rouge que ce dernier m'avait jetée dans les bras en m'interpellant, j'enfourchai une monture en même temps que quatre cavaliers chargés de m'escorter jusqu'à l'un des campements de Neuville.

Les jours précédents, Sir Francis m'avait tenu au courant des derniers développements militaires au sein du duché et je savais à

présent que, sous l'étendard de Neuville, j'aurais à lutter contre une puissante coalition rassemblant Barclay et O'Hara, des ennemis politiques qui avaient fait alliance dans le seul but de parer à la menace venue du sud. Au grand regret du roi, les forces de la Mégapole avaient opté pour une neutralité provisoire tandis que Hythloday s'était engagé à apporter un concours financier à ses coreligionnaires du Nord-est.

Cavalerie comprise, on estimait les forces de la coalition protestante à environ 65.000 hommes contre 50.000 pour Neuville. Montaigu, qui ne s'était toujours pas remis de sa défaite surprise contre Hythloday, se contentait de maintenir un glacis militaire autour de Saint-Lô qu'il était parvenu à conserver au prix de lourdes pertes. Quant à Sharpe et Norfolk, que Sir Francis avait également équipés par souci d'équité, il ne semblait pas qu'ils eussent formé des alliances avec qui que ce fût. Rambert, à Evreux, avait scellé un pacte de non-agression avec Neuville moyennant le versement d'importants subsides. Dominant à lui tout seul la moitié sud du pays, Neuville était donc plus riche et puissant que jamais et représentait une réelle menace pour le parti protestant, fût-il unioniste ou sécessionniste.

Conscient du danger, O'Hara avait dépêché des armées de prédicateurs exaltés dans tous les campements alliés afin de galvaniser les troupes et Barclay, de son côté, avait ordonné à son beau-frère de prononcer l'excommunication officielle de Neuville. Aux dernières nouvelles, l'évêque de Coutances avait quitté son siège épiscopal afin de rallier les rangs de la force catholique, emportant avec lui un petit contingent d'hommes d'Eglise prêts à en découdre avec les fils de Luther.





Après une chevauchée d'un jour et demi sur des routes de plus en plus criblées d'ornières, je distinguai au loin le campement de Neuville que ce dernier avait fait dresser à une quinzaine de miles au sud de Rouen au lieu-dit « Mandeville ». Une myriade de tentes étaient éparpillées sur un demi-mile de près et de champs verdoyants, et des milliers de points rouges constellaient l'ensemble.

Nous approchâmes jusqu'à ce que des sentinelles aux uniformes d'un écarlate semblable au mien nous interceptent et, attendus comme nous l'étions, nous fûmes conduits directement à la tente de Neuville. Il était midi passé et la glorieuse armée du sud normand était toute entière installée autour de centaines de marmites, son chef y compris.

Quelque part derrière la toile de sa tente où je patientais, j'entendis ce dernier s'exclamer :

— Ah, le voilà celui-là ! Je l'avais presque oublié. Faites-le entrer ! »

On souleva un pan de toile pour me laisser pénétrer dans ce qui ressemblait à une cour intérieure, délimitée par quatre alignements de tentes. En face de moi siégeait Neuville, triomphal, qui présidait un repas en plein air auquel participaient ses officiers ainsi que l'évêque Bastien, assis entre lui et Elmsworth.

— Je tiens à ce que les choses soient très claires entre nous, Murat, lança le maître de la coalition catholique en pointant sa fourchette vers moi et en s'abstenant de toute salutation. J'ai commis deux hommes à votre protection comme exigé par Sir Francis, mais j'attends de vous que vous vous conformiez aux ordres de mes officiers comme n'importe quel autre de mes soldats. Je veux vous voir prendre part au combat de façon active. Compris ?

— A vos ordres, répondis-je avec nonchalance.

— Je ne veux pas de touristes dans mes rangs. Et encore moins des espions, vu ?

— Vu.  
— Ce n'est pas parce que vous êtes sous l'aile de Sir Francis qu'il faut vous croire dispensé de combat !  
— Certes.  
— Je veux vous voir en chier autant que les autres. Entendu ?  
— Vous pouvez compter sur moi, confirmai-je sans conviction tandis que Bastien m'observait d'un regard mauvais.

A cet instant, je vis l'évêque se mettre debout pour prendre la parole. Lui aussi avait revêtu l'uniforme vermillon de l'armée du sud et seule sa croix pectorale aux reflets d'acier le distinguait des autres convives.

— Messieurs, intervint l'évêque en me désignant au reste des convives, voici l'archétype du combattant dont vous ne pourrez rien tirer : sans foi ni conviction aucune, il a peut-être su se faire connaître comme l'un des soi-disant héros de Gourfaleur, mais il a surtout contribué à la débâcle de Delarse et Montaigne quelques semaines plus tard.

Les officiers, jusque-là indifférents à ma présence, me jetèrent des regards noirs.

— Mais cela n'a rien d'étonnant puisque notre homme n'a jamais reçu le baptême. N'est-ce pas, Monsieur Murat ?

Je haussai les épaules :

— Je suis Français.

— Etes-vous sûr qu'un athée a bien sa place dans vos rangs, Neuville ? questionna encore l'évêque d'un air désapprobateur. Avez-vous songé à l'exemple déplorable qu'il donnera aux bons Chrétiens de votre armée ?

— Je crois qu'un fusil de plus est toujours le bienvenu quand une grande guerre se prépare, répondit Neuville la bouche pleine de viande juteuse.

Il tourna son regard vers moi :

— Vous avez compris, ce que je vous ai dit, vous ?

— Affirmatif ! fis-je avec un entrain surfait.

Il claqua des doigts en désignant la sentinelle.

— Emmenez-moi ce tordu chez Mabire comme prévu, se contenta-t-il de dire. Et dites-lui bien de ne pas le quitter d'une semelle.

Et comme la sentinelle saluait :

— Il a l'évasion dans le sang et je ne peux pas me permettre de le laisser filer !

Sur quoi, mon guide congédia mon escorte demeurée à l'extérieur et me fit marcher à travers le campement, hélant au passage ses camarades attablés.

A mesure que nous progressions, je remarquai que les regards dirigés sur moi étaient chargés d'une sympathie ostentatoire, certains des soldats me saluant d'un geste de la main, comme s'ils craignaient que je ne les remarque pas. On se mettait à murmurer d'abondance dès que je m'éloignais, comme si ma seule présence avait le pouvoir de délier les langues.

— Mabire ! appela la sentinelle devant l'une des tentes qui bordaient le flanc est du campement.

Un jeune soldat au visage rubicond se retourna, un gobelet à la main, puis ce fut l'explosion : il se mit à crier de joie, appela à son tour ses camarades en scandant mon prénom, et quelques secondes plus tard je me retrouvai entouré d'une soldatesque en liesse.

Je me réjouis d'un tel accueil qui donnait bien le change à celui que Neuville m'avait réservé, sans parler des longs mois d'isolation forcée dans la villa de Sir Francis, mais je demandai cependant à en connaître la raison.

— Hé, Dubreuil ! Il veut savoir pourquoi ! s'esclaffa le dénommé Mabire en tapant sur l'épaule de son voisin.

Sans répondre à ma question, les deux compères se présentèrent comme mes gardes du corps pour toute la campagne à venir et, ayant enfin retrouvé leur sérieux, m'assurèrent que c'était le plus grand honneur que l'on pouvait leur faire.

Comme je pus le constater dans les instants qui suivirent, tout leur bataillon, ainsi qu'une partie du reste du campement, vibrait d'enthousiasme à l'idée de monter au combat derrière le légendaire Murat, cet homme qu'ils décrivaient comme le plus fameux des Lions de Gourfaleur. Seuls les hommes d'Eglise de Bastien, de jeunes prêtres et des séminaristes regroupés non loin de la tente de Neuville et de leur chef spirituel, demeuraient taiseux.

Comme les frères du roi, six mois auparavant, mes futurs camarades de combat me demandèrent la permission de toucher

mon oreille percée, ce que je leur accordai bien volontiers. Puis, après m'avoir convié à prendre place autour de leur marmite, ils me réclamèrent le récit complet de la bataille de Gourfaleur. Passé maître dans l'art de la narration grâce aux exercices quotidiens de Sir Francis, je leur donnai à entendre ce qu'ils désiraient tandis que des grappes de soldats des autres tentes s'agglutinaient peu à peu autour de nous en s'appliquant à ne pas en perdre une miette.

Craignant d'ameuter la moitié du campement autour de ma seule personne, je me vis contraint d'abréger l'exercice en amputant la fin de l'histoire de plusieurs anecdotes savoureuses. Malgré cela, j'eus droit à une ovation générale dont les échos durent retentir jusqu'aux campements ennemis situés à seulement deux miles plus à l'est. Je parvins tant bien que mal à calmer les esprits et invitai mes hôtes à me parler d'eux à leur tour. J'appris ainsi dans le courant de la conversation que Barclay avait établi son campement à Surville et O'Hara à Grasville, deux villages voisins l'un de l'autre qui grouillaient de tenues bleues et blanches depuis plusieurs jours.

Mabire et Dubreuil m'étonnèrent encore en ouvrant leurs manteaux rouges et en me montrant les livres qu'ils avaient glissés dans leurs poches intérieures. Ils croyaient, disaient-ils, à la légende de Murat et espéraient bien remporter la victoire contre les mécréants en suivant mon exemple. Tout en palpant mon manteau sous lequel veillait un exemplaire abîmé de Walter Scott, je me gardai bien de les contredire ; mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver quelques scrupules à être ainsi la cause d'un enthousiasme aussi débordant que dangereux. Car il s'agissait avant tout d'aller à la guerre, et ces deux soldats auraient encore pour tâche de prendre les coups pour moi pendant que je serais occupé à gaver ma mémoire de toutes les manœuvres et de tous les exploits qui se joueraient sur le terrain...

Mes gardes du corps discutaient fort autour de leur marmite lorsque soudain un clairon excité sonna le rassemblement. La main en visière au-dessus des yeux, je scrutai rapidement les abords du campement et distinguai un grand nuage de poussière au nord-est. Dubreuil me désigna un autre nuage de poussière au

sud et me cria, sa voix luttant contre le son du clairon, que c'était pour maintenant.

Ayant fait le même constat, les soldats se mirent à courir en tous sens et je suivis le mouvement, guidé par Mabire, afin de former un carré aux ordres de l'officier Canteleu qui dirigeait le bataillon.

Chacun vérifia son alignement par rapport aux voisins de devant et de derrière, de gauche et de droite, puis quelqu'un hurla de nous mettre au garde-à-vous. L'officier, qui semblait très nerveux, nous expliqua brièvement que Barclay avait fait mouvement vers notre flanc sud tandis que O'Hara se dirigeait plus au nord, sans doute en vue de nous prendre à revers quand Barclay aurait lancé son offensive. Par conséquent, les ordres de Neuville étaient les suivants : nous devons reprendre l'initiative en lançant une attaque massive contre Barclay au sud pendant que notre cavalerie, forte de deux fois plus de chevaux que celle des alliés, fondrait sur O'Hara dans le but de le harceler et de le désorganiser jusqu'à notre retour vers le nord.

L'officier avait débité ses instructions sans faire la moindre pause car il n'y avait plus un instant à perdre. A peine eut-il terminé qu'il nous ordonna de charger nos armes puis d'avancer au pas de course vers le sud. Encadré par Dubreuil et Mabire au milieu du premier rang de notre unité, je m'élançai en même temps que tout le bataillon dans un grondement de bottes foulant la terre à l'unisson.

Sur notre gauche et notre droite, deux autres nuées rouges dévalaient les prés à la même allure. Tandis que les cavaliers s'éloignaient en sens inverse, le reste de l'armée de Neuville suivait derrière nous, et au bout d'un bon quart d'heure d'un vigoureux pas de charge à travers champs je vis apparaître à l'horizon une longue ligne bleue marchant dans notre direction. Nous cessâmes le pas de course pour le pas cadencé, puis Canteleu nous ordonna de former les rangs de tir. Nous n'étions plus qu'à environ trois cents yards des premiers rangs ennemis quand ceux-ci firent halte à leur tour et exécutèrent des manœuvres identiques aux nôtres.

Comme je me demandais, essoufflé, comment les 30.000 hommes de Barclay en face de nous comptaient s'y prendre face aux 50.000 fantassins dont je faisais partie, j'entendis les

premières roquettes exploser en plein milieu de notre formation. Nous étions en rangs serrés et leur artillerie s'en donnait à cœur joie pour aérer nos lignes. Rompant avec les manœuvres qu'ils avaient entamées en même temps que nous, les premiers rangs de fantassins bleus se remirent à marcher dans notre direction, le fusil pointé sur nous.

Je sentis l'inquiétude monter derrière moi alors que notre officier vociférait à pleins poumons afin de faire monter en première ligne nos propres lance-roquettes, mais sans pour autant ordonner un quelconque repli. D'autres officiers s'époumonaient pour relayer ses ordres, leurs voix se perdant parmi celles des premiers blessés qui hurlaient de douleur à quelques yards de moi.

Un murmure commençait à s'élever dans les rangs. Comme mes camarades, je cherchai Canteleu du regard mais il avait disparu vers l'arrière. On ne pouvait plus attendre qu'il se décide, et quant à Neuville, il devait se trouver à la tête de son immense cavalerie, employée à briser les forces de O'Hara.

La vague bleue en face de nous se rapprochait dangereusement alors qu'il aurait fallu la mettre en joue.

Je me retournai à nouveau et laissai échapper un juron en voyant nos derniers rangs commencer à se débander. Affolés, des centaines d'hommes s'enfuyaient en reprenant le chemin du campement et c'est alors que je repérai Canteleu qui braillait après eux en tirant des coups de pistolets en l'air. Devant nous, les bleus continuaient leur progression et dans une poignée de secondes nous allions nous retrouver à portée de leurs carabines.

C'était absurde : nous savions tous ce qu'il convenait de faire, mais c'était à un officier qu'il appartenait de faire ouvrir le feu et nous autres simples soldats n'avions d'autre choix que d'attendre les ordres. Le visage trempé de sueur, j'en vins à me demander si l'absence de Canteleu n'était pas intentionnelle, comme pour favoriser la chance d'un parieur dont il appliquait les ordres...

N'y tenant plus, je bondis hors du premier rang et fis face au mur d'uniformes rouges. Dubreuil et Mabire me lancèrent des regards atterrés en me faisant signe de réintégrer les rangs, mais je les ignorai.

— Premier rang ! Un pas en avant ! Genou à terre ! hurlai-je de toutes mes forces. Second rang ! Epaulez ! criai-je encore.

Après une seconde d'hésitation, les fantassins s'agitèrent, et les réflexes reprenant le dessus, j'obtins deux longs rangs de tireurs prêts à foudroyer l'ennemi qui continuait de se rapprocher. Toujours sous le regard inquiet de Mabire et Dubreuil, je me faufilai derrière le deuxième rang et crachai mes poumons :

— Premier rang ! Feu !

Des centaines de carabines crépitèrent à l'unisson en laissant un brouillard épais glisser vers l'ennemi. Sans attendre qu'il se dissipe, je criai au second rang de tirer à son tour puis, alors que l'on n'y voyait plus rien devant nous, je fis signe aux troisième et quatrième rangs de se placer à leur tour en première ligne tandis que les deux rangs de tireurs qui venaient de faire parler la poudre se hâtaient de recharger. Je venais de déclencher le tir de trois brigades à moi tout seul, et les officiers des autres brigades, plus inquiétés de voir l'ennemi nous pourfendre à l'artillerie et marcher sur nous que de voir un simple soldat donner des ordres à une brigade, avaient finalement suivi l'exemple et faisaient à présent pleuvoir une grêle de plomb sur l'infanterie de Barclay.

Alors que j'allais ordonner aux deux nouveaux rangs de tireurs de faire feu, Canteleu émergea enfin, suivi de nos artilleurs. Hors de lui, il se mit à beugler comme un putois :

— Qui a donné l'ordre de tirer ? Quel est l'abruti qui a cru bon d'ouvrir le feu avant je n'en décide ?

Il était rouge écarlate et certains parmi le nouveau premier rang de tireurs, genou en terre, se retournaient avec nervosité dans ma direction en attendant mon signal. L'ennemi n'allait pas tarder à répliquer une fois l'épais brouillard de souffre levé, et cet énergomène de Canteleu ne trouvait rien de mieux à faire que de discuter. Celui-ci suivit les regards et marcha droit sur moi.

— Vous, le nouveau ! aboya-t-il en s'approchant.

Il allait dire autre chose lorsqu'une brise soudaine souffla le brouillard gris au-dessus des rangs ennemis qui n'étaient plus qu'à une centaine de yards. Bien que clairsemées, les brigades d'uniformes bleus s'apprêtaient à ouvrir le feu à leur tour tandis que leur artillerie poursuivait son travail de sape systématique.

Canteleu me promettait le peloton d'exécution quand je hurlai de toutes mes forces :

— Premier rang ! Feu !

Les yeux exorbités de fureur, il dégaina son sabre avec l'intention évidente de m'embrocher. Alors que les flammes jaillissaient des canons, je fis un pas de côté et lui balançai la crosse de ma carabine en pleine face avant de crier à nouveau :

— Deuxième rang ! Feu !

Devant nous, le brouillard à l'odeur âcre s'était reformé mais il semblait bien que nous avions devancé les tireurs ennemis dont les tirs se faisaient maintenant attendre. J'en profitai pour courir vers nos artilleurs que Canteleu avait finalement réussi à faire monter vers nous et leur intimai de charger leurs engins. Ils s'affairaient quand deux autres officiers firent leur apparition en demandant après Canteleu. En l'apercevant étalé sur l'herbe et le visage en sang, ils le crurent mort et se retournèrent vers nous :

— Nous avons entendu Canteleu crier, que s'est-il passé ?

Embarrassés, les hommes du premier rang se regardèrent un instant.

— Une balle perdue, capitaine ! répondit Mabire en jetant un coup d'œil dans ma direction.

L'officier qui avait parlé le fusilla du regard :

— Une balle perdue alors que l'ennemi n'a même pas encore ouvert le feu ?

Mabire me jeta un regard inquiet.

— Il voulait dire un éclat de roquette ! rectifia Dubreuil alors que le nuage gris s'élevait dans les airs pour rejoindre les autres.

A ma grande surprise, il n'y avait plus en face de nous qu'un amoncellement d'uniformes bleus immobiles. Profitant de l'écran de fumée craché par nos carabines, les survivants de l'armée de Barclay s'étaient repliés au pas de gymnastique en abandonnant leurs morts derrière eux. Je calculai qu'il fallait leur donner la chasse et pousser ainsi notre avantage avant qu'ils ne reforment leurs rangs un peu plus loin ou ne se barricadent dans le village où ils avaient établi leur campement. Si nous pouvions les impressionner encore un peu et les pousser à se rendre, nous pourrions peut-être mettre un terme à ce début de boucherie inutile.

Bien décidé à contrarier les plans de Sir Francis et consorts, je pris une profonde respiration :

— Baïonnette au canon ! hurlai-je en fixant la mienne à l'extrémité de ma carabine.



Les deux officiers se tournèrent vers moi en me détaillant comme s'ils venaient de voir un éléphant voler dans les airs puis, alors qu'ils commençaient à marcher dans ma direction un pistolet à la main, ma voix déchira l'air de plus belle :

— Au pas de course, marche !

Une marée rouge s'élança alors vers le sud-est en bousculant les deux officiers ainsi que quelques autres qui avaient suivi la scène à distance, mais l'essentiel des troupes de Neuville, sans doute cette moitié du campement qui n'avait pu m'entendre narrer la bataille de Gourfaeur un peu plus tôt, demeurait sur place en nous regardant filer sus à l'ennemi.

Nous foulâmes ainsi l'herbe grasse pendant cinq bonnes minutes quand il apparut que les hommes de Barclay bifurquaient vers le nord, peut-être dans l'intention de rallier les carabiniers de O'Hara dont on distinguait sur le sommet d'une colline la fine ligne blanche formée par leurs uniformes. Je me retournai un instant pour m'assurer que notre bataillon suivait toujours : les deux officiers, rejoints par trois autres, s'étaient lancés dans la mêlée et fonçaient droit sur moi, l'arme au poing ; ils scandaient mon nom en m'ordonnant de m'arrêter. Mes deux gardes du corps me firent signe de ne pas me préoccuper de mes poursuivants et nous pressâmes encore le pas dans le sillage de la vague bleue qui progressait plein nord.

A bout de souffle, j'ordonnai peu après une halte à l'entrée d'un bois le long duquel les troupes de Barclay venaient de passer. Derrière nous, les officiers s'étaient également immobilisés, les mains sur les genoux, le corps pliés en deux par la violence de l'effort qu'ils venaient de fournir. Je les observais avec un sourire aux lèvres lorsque la terre se mit à vibrer sur notre gauche : à trois cents yards de nous, une vingtaine puis une centaine de cavaliers galopaient à bride abattue vers le sud. Leurs tenues étaient bleues et blanches et ils se précipitaient vers la position que nous venions de quitter. Dubreuil et Mabire m'interrogèrent du regard, mais sur le moment je ne sus que leur dire. Après avoir eux-mêmes jeté un œil sur la menace que représentaient les cavaliers en mouvement, les officiers marchèrent à nouveau vers nous, les deux premiers en me fixant d'un air mauvais. L'un d'eux m'interpella en agitant son arme au-

dessus de sa tête tandis que l'autre vidait le contenu de sa gourde en s'épongeant le front.

Je devais faire quelque chose, et vite. Je fouillai du regard le bois sombre où les uniformes bleus s'étaient engouffrés pour se mêler aux blancs, puis je me tournai de l'autre côté. Résigné, je touchai mon oreille percée pour me porter chance et lançai un nouvel ordre en désignant les vastes près où la cavalerie avait disparu dans un fracas de sabots :

— On y retourne ! Au pas de course ! Marche !

Mabire en profita pour envoyer sa crosse dans le ventre du second en m'élançant vers le sud. Mon plan était simple : si nous parvenions à nous positionner assez rapidement derrière la cavalerie ennemie, apparemment partie charger les nôtres, nous aurions une chance de les surprendre au moment où ils feraient demi-tour avant de procéder à une nouvelle charge. Ils ne s'attendaient pas à nous trouver sur leurs arrières et nous étions si nombreux que nous pourrions leur infliger de lourdes pertes : le risque en valait la peine.

Nous effectuâmes une nouvelle course folle puis, à quatre cents yards des cavaliers qui s'en revenaient vers nous au petit trot, je fis former le carré et dresser la longue herse de baïonnettes derrière laquelle se tiendraient quatre rangs de tireurs. En nous apercevant, la cavalerie ennemie marqua un temps d'hésitation, puis, au lieu de faire demi-tour, reprit son élan pour nous charger.

Je serrai les dents, tout comme ceux de la herse dont la crosse était solidement fichée en terre, et attendis le moment idéal pour une première salve. La terre gronda à nouveau puis, à moins de cent yards, je fis ouvrir le feu par le premier rang : cette fois, le vent était sur nous et le nuage de fumée grise nous enveloppa un instant. Sans attendre qu'il se dissipe, j'ordonnai une nouvelle salve par le deuxième rang tout en hurlant aux troisième et quatrième de prendre les devants.

A travers la fumée nauséabonde qui nous faisait suffoquer et cracher, j'entendis le martèlement des sabots se rapprocher à grande vitesse : en espérant que la herse tiendrait bon, je fis donner deux nouvelles salves. A l'arrière, on s'empressait de

recharger quand les premiers chevaux s'empalèrent sur nos lames, faisant culbuter leurs maîtres sur les rangs suivants.

Une bonne cinquantaine de cavaliers avait survécu à notre feu roulant, mais si une douzaine de ces miraculés avait vidé les étrières en percutant notre bataillon de plein fouet, le reste continuait de foncer à travers la masse rouge de nos fantassins en faisant siffler le sabre. Impuissant, je les observai se frayer un chemin de sang jusqu'au dernier de nos rangs et poursuivre leur course un peu plus loin dans les près pour se reformer. Ou fuir.

Bien entraînés, les hommes des derniers rangs firent volte-face et, avant que je n'eusse le temps de leur en donner l'ordre, dressèrent à leur tour une herse dans le but de prévenir toute nouvelle charge en sens inverse. Les cavaliers ensanglantés firent piétiner leurs montures sur place comme pour s'interroger sur la suite à donner, puis je les vis poursuivre au trot vers le nord. Comme un seul homme, les fantassins de notre bataillon levèrent le poing en l'air en criant victoire. Des casquettes furent jetées dans les airs au son de puissants hourras tandis que certains d'entre nous entamaient une sorte de gigue triomphale.

Les bleus de Barclay avaient essuyé de lourdes pertes, et s'ils étaient probablement encore supérieurs en nombre à notre seul bataillon, nous venions de réduire l'écart et de prendre un sérieux avantage sur le plan psychologique. La masse rouge de l'autre bataillon de Neuville répondit à nos cris par des vivats enthousiastes mais leurs officiers soufflèrent précipitamment dans leurs sifflets pour rappeler les plus excités à l'ordre. Le calme rétabli, les gradés leur firent aussitôt tourner les talons afin de marcher vers le nord où l'ennemi s'était replié. Nos officiers à nous étaient restés loin derrière, vautrés dans l'herbe et plutôt mal en point...

Un officier de liaison se détacha alors de la masse rouge qui nous tournait maintenant le dos et chevaucha vers nous. Par un récent réflexe, je me retournai vers nos sergents qui, eux-mêmes, attendaient mes instructions, puis j'allai à la rencontre du cavalier galonné afin de savoir ce que l'autre moitié de notre armée comptait faire à présent.

— C'est vous qui avez provoqué tout cela ? me questionna l'officier après avoir constaté l'absence de ses homologues dans nos rangs. J'espère pour vous que vous avez une bonne

explication à fournir à Neuville ! brailla-t-il avant que je n'eusse eu le temps d'ouvrir la bouche.

Je ne m'attendais certes pas à des compliments de la part d'un officier de Neuville, mais tout de même, nous venions de stopper une violente charge de cavalerie contre l'autre bataillon, sans parler de la manière dont nous avons repoussé l'assaut de l'infanterie ennemie quelques instants plus tôt alors que Canteleu n'en finissait pas de tergiverser. Je serrai les dents en m'efforçant de ne pas lui révéler le fond de ma pensée.

Son cheval rua de nervosité et il dut se retourner pour continuer :

— Nous remontons sur Vraiville où les alliés se sont reformés ; nous allons les aborder par leur flanc nord. Puisque ce bataillon est si pressé de vous courir après, fit-il en désignant les fantassins massés derrière moi, emmenez-le donc vers le nord-est et tâchez d'attaquer les alliés par l'est. Vous saisissez ?

J'opinaï du chef sans oser croire au pragmatisme de cet homme qui, après avoir laissé entendre que j'étais à l'origine d'une catastrophe, me laissait maintenant commander le bataillon qui s'était rallié à moi. Il ajouta encore :

— Avec un peu de chance, Neuville et sa cavalerie parachèveront le dispositif en frappant par le nord !

Sur quoi, il éperonna son étalon et fila rejoindre son bataillon au galop. Je fis regrouper nos blessés en un endroit bordé de talus où nos ambulanciers de fortune pourraient les entasser un peu plus tard sur leurs carioles puis, la voix cassée d'avoir tant crier, je demandai à l'un des sergents de prendre le relais pour conduire notre bataillon jusqu'au nouveau front.

Au loin, les tirs d'artillerie avaient repris comme pour nous mettre en garde. Afin d'éviter de renouveler l'erreur de Canteleu, je fis marcher nos artilleurs en tête de colonne avec leurs armes chargées et demandai au sergent qui criait les ordres pour moi de prendre plus à l'est afin d'échapper à l'observation des alliés ; si nous nous y prenions bien, nous aurions peut-être une chance de les prendre par surprise et de les désorganiser.

Puis, réalisant que l'artillerie ennemie intensifiait ses tirs, je me vis contraint d'ordonner le passage au pas de course à un bataillon qui avait déjà fourni de considérables efforts. Pourtant,

je n'entendis aucune protestation et le bataillon allongea la foulée comme un seul homme.

Avant de bifurquer vers l'ouest, je fis marquer le pas et partis en éclaireur en compagnie d'un détachement. Depuis le toit d'une chaumière abandonnée, je pus observer le champ de bataille dans toute son étendue. Or, contrairement à ce que m'avait confié l'officier de liaison, Neuville ne pouvait attaquer l'ennemi par le nord avec sa cavalerie car les troupes alliées tournaient le dos à une forêt. La grande forêt de Bord, me souffla Dubreuil qui avait habité dans la région autrefois. Nous, en revanche, nous aurions pu pénétrer discrètement dans les bois et les prendre à revers...

Mais le temps pressait. Et à ce que je pouvais en voir, les artilleurs de Barclay et O'Hara maîtrisaient bien mieux leurs engins que les nôtres. Ainsi l'autre bataillon de Neuville, parvenu sur place avant nous, voyait déjà ses rangs s'éclaircir de place en place, comme lors de l'engagement initial, et les fantassins alliés, en surnombre à ce moment-là et pas vraiment impressionnés par les tirs d'artillerie fort mal ajustés de nos confrères, entamaient ce qui ressemblait fort à une marche décisive vers ces derniers.

De son côté, la cavalerie de Neuville observait une pause après s'être heurtée aux robustes herbes de baïonnettes que les hommes de O'Hara avaient dressées et maintenaient avec fermeté depuis le début des combats. Barclay avait donc le champ libre pour enfoncer les lignes d'uniformes rouges en face de lui. A présent dégrisé de nos récents coups d'éclat, je me mordis la lèvre avec inquiétude : en très peu de temps, la situation semblait s'être de nouveau inversée en notre défaveur.

Je retournai vers notre bataillon en passant des consignes très claires à nos artilleurs, puis nous nous élançâmes à l'assaut des troupes de Barclay. Flanké de Dubreuil et Mabire, je filai à grandes enjambées en gardant les yeux rivés sur les positions ennemies : personne ne semblait nous avoir repérés.

Ne s'attendant pas à nous voir débouler de ce côté, les fantassins en bleu mirent un certain temps à réagir, du moins suffisamment longtemps pour que nos artilleurs placés en première ligne les pilonnent à volonté pendant que nos lignes de tireurs prenaient position le plus près possible. En fait, une partie de l'ennemi s'étant déjà déployée sur la gauche pour marcher sur nos camarades du premier bataillon, nous nous trouvions dans

une situation plutôt confortable sur le plan numérique. J'eus donc le temps de harceler la partie des troupes de Barclay restée en renfort devant les bois puis, mettant à profit la pagaille déclenchée par notre artillerie, de faire donner nombre de salves dans leur direction.

Quand le nuage de fumée grise se fût enfin dissipé, nous aperçûmes les fantassins bleus qui, une nouvelle fois, battaient en retraite pour se presser contre les lignes blanches de O'Hara. L'effet de surprise avait fonctionné à merveille, et j'étais fortement tenté de pousser notre avantage pendant que c'était encore possible. Toutefois, il m'apparut que nous aurions un plus grand avantage encore si nous donnions l'assaut à ceux des hommes de Barclay partis marcher sur nos camarades du premier bataillon : nous pouvions les prendre à revers et soulager ainsi grandement nos compagnons. Voyant que l'infanterie que nous venions de canarder continuait de s'éloigner en abandonnant de nombreux morts derrière elle, je lançai notre bataillon sur notre gauche, vers le champ de bataille.

Le cuir encore rigide de mes bottes neuves commençait à me faire boitiller de douleur, mais la perspective d'une victoire à portée de main, de même que celle d'abrégé cette boucherie gratuite, me donnait littéralement des ailes. La baïonnette pointée en avant, nous rattrapâmes bientôt l'arrière des attaquants de Barclay et embrochâmes plusieurs d'entre eux qui jamais ne comprirent de quoi ils moururent.

Cependant, du fait de notre position maintenant très avancée, nous ne pouvions faire feu collectivement sous peine d'atteindre nos propres camarades du premier bataillon, de l'autre côté des rangs de Barclay. Aussi, mis à part quelques tirs à bout portant, nous fûmes contraints de combattre au corps à corps en nous servant de nos carabines comme de massues, de faux ou de lances. A chaque instant Dubreuil et Mabire se collaient à moi de peur qu'il ne m'arrivât malheur et je devais les bousculer de temps à autres afin de prendre une part effective au combat.

L'ennemi nous opposait une résistance acharnée, mais rapidement l'issue de cet assaut devint évidente pour tous. Cernés de toutes parts, les hommes en bleu cédaient à la panique et cherchaient à sauver leurs vies en prenant leurs jambes à leurs cous, se débarrassant de leurs pesants sacs à dos, fusils et

gibernes à l'effigie du léopard normand. La débandade était complète chez nos ennemis et il arriva un moment où nous rejoignîmes ceux du premier bataillon qui nous gratifièrent de plusieurs séries de hurras.

Lorsque nous eûmes neutralisé le dernier bleu encore debout, un petit groupe des miens me souleva à bout de bras en scandant mon nom à tue-tête. Les officiers du premier bataillon me considéraient d'un œil sombre mais ne pouvaient rien contre la ferveur de leurs hommes auxquels nous venions d'apporter la victoire à un moment particulièrement critique.

Après un long baroud d'honneur à travers les rangs en liesse des premier et deuxième bataillons réunis, on me laissa redescendre à terre et je m'empressai de me désaltérer à l'aide de la gourde pendue à mon ceinturon. De l'autre côté, les blancs et ce qu'il restait des bleus s'agitaient frénétiquement et il était malaisé de dire ce qu'ils étaient en train de mijoter. Soudain, alors que les officiers du premier bataillon se concertaient en jetant des regards de suspicion dans ma direction, l'artillerie ennemie se remit à faire feu, et ce bien que nous fûmes hors de portée ; on eût dit qu'elle se livrait à une sorte de tir de barrage dans le seul but de nous tenir à distance.

— Ils battent en retraite ! cria l'un de nos fantassins qui s'était judicieusement juché au sommet d'un frêne isolé. Ils se replient en prenant par les bois !

Cette nouvelle inattendue me valut une autre ovation et je dus une fois encore me laisser porter en triomphe.

D'où j'étais à présent, à plusieurs têtes au-dessus de la masse de nos fantassins, j'aperçus en effet les troupes de Barclay et O'Hara se fondre peu à peu dans les profondeurs des sous-bois alors que la cavalerie de Neuville se remettait en mouvement : la herse de baïonnettes des soldats de O'Hara ne leur faisant plus obstacle, les sabreurs et les lanciers du sud étaient libres de passer à l'offensive. Sans ménager leurs montures ruisselantes de sueur, la plupart des trois cents cavaliers se lancèrent ainsi à la poursuite des troupes en repli en pleine forêt de Bord, mais plusieurs d'entre eux se détachèrent de ce déferlement de furie pour trotter dans notre direction.

Alors que les officiers du premier bataillon se brisaient les cordes vocales à tenter de faire reformer les rangs, j'observai les

trois cavaliers qui s'approchaient de nous. A leur tête caracolait Neuville en personne, son uniforme rouge déchiré par endroits tandis que son sabre englué de sang pendait au bout d'un bras épuisé par l'effort. Contrairement à certains chefs qui restaient prudemment à l'arrière, il semblait avoir mis la main à la pâte lors des charges menées contre O'Hara ; et à en juger par le sourire qui illuminait son visage d'ordinaire si taciturne, il semblait avoir pris goût à la chose. A sa droite trottait Elmsworth, son fidèle second dont la tenue n'était guère en meilleur état, et à sa gauche je reconnus l'évêque Bastien qui avait enfilé par-dessus son uniforme une sorte de casaque rouge frappée de ce qui avait dû être une grande croix blanche.

En les voyant arriver, ceux qui me portaient sur leurs épaules me déposèrent sur l'herbe et se turent.

— Vous avez à peine intégré les rangs de mon armée que vous faites déjà parler de vous ! déclara Neuville. Lorsque j'exigeais de vous de prendre part aux combats, je n'en demandais pas tant. Enfin, maintenant je comprends mieux pourquoi Sir Francis voulait à tout prix que je vous réserve une place au premier rang de mon armée, fit-il en laissant planer son regard sur les centaines de corps mutilés qui jonchaient le champ de bataille.

De place en place, certains tentaient de se redresser en appelant à l'aide, d'autres suppliaient qu'on les achève.

— Visiblement, cet homme tue pour le plaisir de tuer et de voir son prochain souffrir, tonna Bastien en serrant la paume de son sabre poisseux. Je crois qu'il est grand temps d'empêcher ce mécréant de Français de nuire plus avant en le mettant dès à présent aux arrêts.

Le cheval de Neuville encensa comme pour signifier l'accord de son maître.

— Vous autres ! gueula Bastien en direction des officiers du premier bataillon qui avaient adopté un profil bas à l'arrivée de leur chef. Saisissez-vous de l'athée !

— Pas encore, intervint Neuville d'une voix rauque. La journée est loin d'être terminée et il reste fort à faire.

— Mon fils, vous devriez suivre mon conseil..., commença l'évêque.

— J'ai dit ! trancha Neuville.

Puis, en se tournant vers toi :



— Rassemblez-moi donc ce bataillon de braves et faites le marcher plein nord, m'ordonna-t-il en plantant son regard dans le mien ; nous avons encore une ville à prendre, et pas des moindres !

Il répéta son ordre à l'intention des officiers du premier bataillon avant de faire volter sa monture, puis se retourna une dernière fois pour ajouter :

— Et trouvez-vous vite un ruisseau, vous ne ressemblez à rien avec vos trognes noircies de poudre !

Visiblement contrarié, l'évêque allait encore faire appel de cette décision mais se contenta de cracher sur mes bottes avant que tous trois ne piquent des deux en direction du bois.

Alors que le premier bataillon leur emboîtait le pas en courant, j'appelai nos sergents pour qu'ils mettent bon ordre à notre formation. La gorge en feu, je vidai le contenu d'une gourde ennemie abandonnée dans les herbages, vérifiai l'état de mon arme ainsi que la présence de mon livre dans ma poche intérieure, puis nous nous lançâmes à la poursuite du premier bataillon.

A l'orée du bois, nous dûmes sauter par-dessus des centaines de corps vêtus de blanc et de bleu, certains décapités net par les cavaliers de Neuville ou embrochés à la lance. Toutefois, un demi-mille plus loin dans le bois, l'ennemi s'était réorganisé afin de stopper la poursuite. A en juger par les nombreux tirs sporadiques qui résonnaient chaque seconde sous les ramures, il semblait qu'une escouade entière de francs-tireurs prenait sa revanche en faisant mouche sur les cavaliers qui tombaient les uns après les autres.

Cédant au bon sens, Neuville préféra faire demi-tour. Il se mit à l'abri de cet ennemi invisible en s'enfonçant vers l'ouest à travers bois, le premier bataillon sur ses talons. Le gros des troupes ennemies devait en effet se diriger vers la Seine pour aller défendre Rouen et nous ne ferions que perdre du temps à tenter de venir à bout des dizaines de francs-tireurs qui nous barraient la route dans la forêt. De plus, si on se contentait de les suivre, O'Hara et Barclay allaient probablement reformer une ligne de front avec de nouveaux renforts et nous contraindre à une bataille rangée à l'issue incertaine. Aussi, plutôt que de suivre Neuville et le premier bataillon, j'optai pour une progression par l'est, plus

rapide car en terrain dégagé, afin de prendre une nouvelle fois les troupes de Barclay et O'Hara à revers. Notre bataillon était certes au bord de l'épuisement, mais l'occasion était trop belle pour moi de mettre enfin un terme à cette guerre programmée.

Le jour avait encore décliné et ce fut bientôt sous un ciel embrasé par les derniers rayons d'un soleil de pourpre que nous traversâmes toute la campagne qui nous séparait de la grande boucle formée par le fleuve à cet endroit. Une lune bien pleine prit le relais de l'astre diurne pour nous montrer une rive déserte, mais il semblait que nous avions dévié bien plus à l'est que je ne l'aurais souhaité.

Je contemplai un instant les eaux noires du fleuve qui lançaient des éclats d'anthracite tout en coulant paresseusement devant nous, puis je fis obliquer vers l'ouest. Cette fois, la fatigue commençait à délier les langues des hommes qui me suivaient et j'avais la sensation d'entendre dans mon dos le grognement d'un géant mécontent. Il fallait en finir, et c'était maintenant ou jamais.

Nous longions ainsi la Seine vers l'ouest lorsque nous aperçûmes un scintillement de baïonnettes en approche. Je fis signe aux sergents de faire plaquer au sol l'ensemble du bataillon et d'observer le silence le plus absolu. La troupe qui marchait sur nous s'était encore rapprochée, et malgré la pénombre il n'y avait plus aucun doute sur la couleur des uniformes qui la composaient.

Je fis préparer quatre rangs de tireurs sur un front de cinq cents yards et attendis le dernier moment. Les hommes de O'Hara avaient dû se faire rattraper par Neuville qui leur avait coupé la route d'Elbeuf : là se trouvait le pont qui permettait, me souffla Dubreuil, de franchir le fleuve à cet endroit de la boucle. Ils longeaient donc à présent la rive en quête du prochain pont, plus en amont, à quelques encablures derrière nous.

La nuit bruissait de milliers de bottes foulant la terre et du clapotis du fleuve le long de la rive. J'esquissai un sourire en songeant que le petit jeu de Sir Francis allait bientôt prendre fin...

Je passai mes instructions aux sergents puis, alors que l'ennemi n'était plus qu'à une centaine de yards, je me redressai et criai :

— Feu à volonté !

Les soldats en blanc se figèrent subitement en fouillant l'obscurité du regard, puis plusieurs centaines d'entre eux s'écroulèrent sous le crépitement de nos carabines.

Comme une mécanique parfaitement réglée, une seconde salve succéda aussitôt à la première. Nos artilleurs prirent le relais pendant qu'un nouveau rang de tireurs se plaçait en première ligne et que les autres bourraient leurs canons de poudre et de plomb. Les roquettes labouraient méticuleusement le centre de la colonne ennemie quand résonna le martèlement de la cavalerie de Neuville fonçant sur l'arrière des troupes de Barclay, à l'autre bout de la route. Celles de O'Hara ayant sans doute perçu le même grondement menaçant entre deux explosions de roquette, je vis des milliers d'hommes prendre soudainement la fuite en se jetant dans les eaux sombres du fleuve.

Pendant trente longues minutes, le gros des troupes ennemies fit front mais les cavaliers de Neuville avaient brillamment enfoncé les bataillons de Barclay dont on apercevait les rangs en train de se disloquer. Emportés par leur furie dévastatrice, les sabreurs et les lanciers fondaient à présent sur ceux des soldats de O'Hara qui avaient eu la mauvaise idée d'entreprendre un repli vers les terres plutôt que par la Seine.

De notre côté, je fis maintenir un feu roulant contre les troupes de Barclay encore en mesure de combattre jusqu'à ce que, enfin, des chiffons blancs furent agités à la pointe des baïonnettes.

J'ordonnai le cessez-le-feu en vue de faire encercler nos futurs prisonniers mais Neuville ne semblait guère l'entendre de cette oreille : sans relâche, lui et ses guerriers revenaient à la charge et s'acharnaient contre des soldats prêts à se rendre. Je voyais des drapeaux blancs de fortune tomber les uns après les autres, et même les blessés dont l'arme ne servait plus que de béquille de fortune n'étaient pas épargnés. L'hécatombe se poursuivait sous nos regards affligés lorsque je pris ma décision. Sans doute la meilleure de la journée.

Non sans mal, je parvins à faire déployer peu à peu une longue ligne de braves afin de nous interposer entre Neuville et les survivants des troupes alliées, de même qu'entre le reste des soldats de Barclay et notre premier bataillon. Un moment, cette manœuvre entreprise au péril de nos vies parut sans effet :

Bastien en tête, notre propre cavalerie tenta à plusieurs reprises de briser notre cordon de protection afin d'aller achever sa besogne.

N'y tenant plus, je résolus de faire dresser la herse de baïonnettes. Pendant de longues minutes, sabreurs et lanciers nous accablèrent d'injures en agitant leurs armes en tous sens, mais nous tîmes bon. J'entendais les fils de Luther prier derrière nous lorsque, de guerre lasse sans doute, Neuville ordonna à ses cavaliers de cesser le combat.

Par prudence, je fis maintenir la herse pendant quelques temps encore, puis au milieu de la nuit, lorsque tous les esprits se furent calmés nous pûmes nous occuper de nos prisonniers comme il convenait après une victoire comme celle-là. Pourtant, le mal était fait : je dus me contenter d'à peine 20.000 prisonniers sur une force qui en comptait plus de 60.000 au début de l'affrontement.

Bien que j'eusse ma part de responsabilité dans cette hécatombe, les hommes du second bataillon me portèrent à nouveau en triomphe au milieu des uniformes rouges et des feux de camp qui faisaient face à la boucle de la Seine. La « légende de Murat », me confièrent-ils avec reconnaissance, avait tenu ses promesses et certains, pendant cette longue nuit de réjouissance, allèrent jusqu'à se faire percer l'oreille droite d'une balle tirée à bout portant en hommage au héros du jour. Du moins était-ce ce que me rapportèrent Mabire et Dubreuil qui, pour me convaincre qu'ils disaient le vrai, n'hésitèrent pas à se mutiler mutuellement sous mes yeux. Pour ma part, j'en avais assez vu pour la journée. Je distribuai des tours de garde pour la surveillance nocturne des prisonniers et m'affalai au pied d'un faisceau de carabines.

Aux premières heures de l'aube, je rassemblai un groupe de volontaires afin de jeter les morts dans la Seine après les avoir lestés d'une lourde pierre, ainsi que nous l'avait ordonné Neuville, puis je portai mes pas vers ce dernier en réponse à la convocation que l'un de ses sbires venait de me faire porter.

Tout notre matériel de campement étant resté dans nos bivouacs à plusieurs miles au sud, j'enjambai les occupants de ce qui était devenu une sorte d'immense dortoir à ciel ouvert le long du fleuve. Je passai ainsi à travers un entrelacs de faisceaux et de feux mourants avant d'atteindre un groupe d'officiers du premier bataillon encore endormis. Comme je les contournais en manquant de marcher sur les jambes de certains d'entre eux, j'aperçus Canteleu, près d'un feu aux braises encore rougeoyantes, la tête si bien enveloppée de bandages rougis de sang qu'on ne lui voyait plus que les yeux et le nez. Je n'avais pas souvenir d'avoir frappé aussi fort... Un doute s'insinua en moi mais je passai mon chemin en direction du chef de notre armée.

Comme la plupart d'entre nous, Neuville avait passé la nuit allongé à même la terre auprès d'un feu. Je retrouvai l'homme fort de Normandie à l'écart de son état-major, assis sur le tronc d'un arbre abattu. Le visage bleui par une barbe naissante, l'uniforme déboutonné et crasseux, il était occupé à mâchonner une cuisse de poulet et semblait n'avoir pas fermé l'œil de la nuit.

Des hommes de sa garde me désarmèrent et il me reçut avec ce que je pris pour une indifférence feinte. Un pistolet ostensiblement glissé dans le ceinturon, il m'emmena vers un bosquet éloigné des feux de camp qui achevaient de mourir avec l'aube.

— Nous avons à parler de choses importantes, Murat, fit-il en prenant un air préoccupé.

A ces mots, je revis la tête cabossée de Canteleu, puis l'épisode de la veille au soir contre sa cavalerie. J'esquivai en feignant l'innocence :

— Des renforts alliés auraient-ils été repérés, Monsieur ?

Il croisa les bras comme un homme résigné et déçu.

— Vous avez tort de me prendre pour un imbécile, lâcha-t-il calmement.

— Je vous demande pardon ?

— Votre conduite durant la journée d'hier me place devant un sérieux dilemme.

— L'officier Canteleu n'était pas vraiment à la hauteur et je...

— Je me moque de Canteleu !

Il arracha un dernier lambeau de chair à son os de poulet et jeta ce dernier d'un geste rageur.

— Si je me suis interposé entre votre cavalerie et les survivants alliés, c'était uniquement pour...

— La ferme !

Il colla son visage en face du mien et me prit par le col :

— Quand je dis que votre conduite me place devant un dilemme, vous savez très bien de quoi je veux parler.

Il me repoussa violemment et je manquai de m'étaler contre le tronc d'un bouleau juste derrière nous.

— A présent, je n'ai plus trente-six solutions. Ma première option, reprit-il, consisterait à rompre mon accord avec Sir Francis et à garder le héros de Gourfaleur dans mes rangs afin de m'assurer de futures victoires écrasantes ainsi que la motivation de mes troupes sur le long terme. J'y perdrais probablement un marchant d'armes irremplaçable dans le contexte qui est le nôtre, mais en même temps, avec toutes ces carabines et gibernes que mes hommes sont en train de collecter sur les divers champs de bataille d'hier, je suis à l'abri du besoin pour un paquet de semaines...

Il me dévisagea un instant en reboutonnant la veste de son uniforme, puis reprit :

— Ma deuxième option consisterait à vous restituer à Sir Francis comme prévu. Cela m'assurerait d'importants renouvellements de fournitures d'armes après la fin de cette campagne mais me priverait d'un élément déterminant pour la suite des opérations ; car en foi de quoi, mes hommes risqueraient de traîner la jambe lors des prochains affrontements et mes futurs ennemis pourraient, au contraire, bénéficier d'un excès de moral assez peu à mon goût. Or, comme vous l'avez

brillamment démontré hier, ces choses-là comptent énormément sur un champ de bataille...

Je souris à cette reconnaissance implicite du rôle non négligeable que j'avais joué auprès de ses hommes. A défaut d'être franc, cet aveu avait au moins le mérite d'expliquer pourquoi Neuville ne m'incendiait pas purement et simplement pour tous les actes d'insubordination que j'avais commis au vu et au su de toute son armée.

Il tendit le tissu froissé de sa veste comme s'il était gêné par son aveu et continua de parler en chassant du revers de la main les brins d'herbe qui s'y étaient collés pendant la nuit.

— Il existe encore une troisième option, lucrative dans l'immédiat mais aux conséquences trop incertaines pour l'avenir.

Au lieu de développer, il me toisa en silence.

— Je vous écoute.

— Je pourrais vous vendre à Hythloday, par exemple.

— Je lui ai fait la guerre ! rétorquai-je.

— Justement, il adorerait se venger de vous. Et je suis sûr qu'il serait prêt à y mettre le prix.

Mon cœur se serra à cette sombre perspective, ce qu'il parut apprécier.

— Les hommes comme Hythloday n'apprécient pas beaucoup qu'on les fasse passer pour des faibles, continua-t-il.

Il déambula autour de moi en m'observant.

— Delarse serait sûrement aussi intéressé par une telle offre... Il a déjà eu l'occasion d'apprécier vos services, n'est-ce pas ?

— C'était avant que Hythloday ne le contre-attaque. Depuis, son opinion à mon égard a dû évoluer.

Je prononçai ces paroles en revoyant le regard de défiance que Delarse m'avait décoché au départ des otages de la Mégapole.

— Justement... répondit-il en empoignant le pistolet passé dans son ceinturon.

Il vérifia que l'arme était bien chargée, puis feignit de me mettre en joue.

— Alors, dites-moi, Murat : laquelle de ces options vous paraît la plus souhaitable ?

Le regard plongé dans le canon de son arme, j'hésitai quant à la réponse à donner.

— Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'il y a quelques mois à peine les Normands ne donnaient pas cher de ma peau, et qu'à présent on se demande comment tirer le meilleur parti de ma personne.

Je jetai un œil vers le campement où un soldat de Neuville se faisait percer un trou à l'oreille à l'aide d'un gros clou. L'homme ferma les yeux quand le marteau frappa son pavillon mais il n'émit aucune plainte.

J'avais humilié Neuville la veille et il voulait me le faire payer. Sauf qu'il ne savait pas comment s'y prendre pour que ce qu'il espérait me faire ne lui retombe pas dessus. C'était ça : il brûlait de me faire la peau mais il était coincé. Ah, ce salaud avait foutu mes projets en l'air à Alençon, eh bien il allait en être pour ses frais !

— Peut-être y a-t-il encore une option que vous n'avez pas envisagée : je rassemble les plus fervents de mes admirateurs et je marche sur la base militaire de Sir Francis afin de mettre un terme à toute cette mascarade.

Il baissa son arme, incrédule.

— Le quart de vos troupes y suffirait, ajoutai-je avec un aplomb dont je fus le premier étonné.

— Vous savez parfaitement que je ne vous laisserai jamais faire une chose pareille.

— L'enjeu en vaut la chandelle, insistai-je. Je peux toujours tenter ma chance... De plus, vous seriez enfin débarrassé de moi. Car c'est bien cette option qui vous intéresse le plus, n'est-ce pas ?

Je l'avais piqué au vif.

— Résumons : vous pourriez me vendre à vos ennemis, mais ce serait retourner l'arme contre vous-même ; me rendre à Sir Francis, mais ce serait vous priver d'une pièce maîtresse dans vos projets d'expansion ; ou me supprimer et retourner, ce faisant, l'ensemble de votre armée contre vous.

Il me lança un regard noir qui confirma mon hypothèse.

— Pour ce qui est de me garder, c'est en fait une quasi-obligation pour vous à présent. Et si vous y consentez, c'est uniquement dans la mesure où je ne vous fais pas d'ombre, ce qui est désormais impossible étant donné ma popularité actuelle. Je me trompe ?



Il garda le silence en me dévisageant avec mépris.

— Vous aviez raison : c'est bien un sérieux dilemme auquel vous vous retrouvez confronté maintenant, ricanai-je.

Il se retourna en marmonnant quelque chose et semblait me maudire quand je repris la parole :

— J'ignore quelle issue vous aviez en tête mais elle ne pouvait certainement pas être aussi intéressante que celle que je vous propose à présent : je continue de me battre sous votre bannière jusqu'à la fin de la période pendant laquelle j'étais censé rester votre otage, en échange de quoi vous me remettrez votre faux exemplaire du manuscrit de Lord Percy et me ferez passer la frontière vers la France.

— Alors ça, explosa-t-il, vous ne manquez vraiment pas de culot, mon salaud !

Son visage était passé au pourpre alors que sa main blanchissait à force de serrer la crosse de son arme.

— Alors ? Ai-je votre accord ?

Neuville fronça les sourcils.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités mon pauvre. Les frontières de Normandie sont mieux gardées que la Banque de l'Empire, et même moi je ne pourrais rien y faire passer si je le voulais !

— Nous nous pencherons sur ce détail en temps voulu. En attendant, ai-je votre accord, oui ou non ?

D'un geste boudeur, il glissa son pistolet dans son ceinturon. Les mâchoires crispées, il embrassa du regard les officiers et les soldats qui ronflaient d'épuisement dans les champs tout autour de nous. Plus loin, sur le champ de bataille de la veille au soir, des nuées de corbeaux se disputaient les meilleurs morceaux d'un festin macabre, s'approchant parfois trop près des dormeurs qui se réveillaient en sursaut et les chassaient en fouettant l'air de leurs bras.

— Vous l'avez, lâcha-t-il sans desserrer les dents.

— Ah, encore une chose, fis-je en repartant vers le deuxième bataillon : je veux aussi que mes sergents soient promus officiers en remplacement des crétins qui les ont précédés dans ce grade !

Je savais qu'il s'opposerait à une prétention aussi grotesque, mais je savais aussi, grâce à Mabire, que je venais d'insulter les cousins de Neuville. Sans me retourner, je repris mes armes que

ses gardes avaient posées à même le sol et marchai droit vers mon bataillon. Au passage, je récupérai mes deux gardes du corps qui, derrière une rangée de troènes, ne m'avaient pas quitté d'un œil depuis le début de l'entretien. Je leur fis signe qu'ils pouvaient remettre leurs armes en bandoulière puis, comme un rayon de soleil perçait la masse des nuages gris qui roulaient au-dessus de nos têtes, je me frottai les mains tout en me projetant dans un avenir proche.



Rouen était à présent une ville sans protection. Toutefois, une multitude de petits groupes d'autodéfense avaient reçu pour mission de prendre le relais des troupes de Barclay en cas de défaite de celles-ci. Notre avancée dans la banlieue sud s'en trouva ralentie d'autant, à tel point que Neuville, particulièrement irrité par cette résistance inattendue, décida d'employer les grands moyens : l'un après l'autre, chaque quartier rebelle était impitoyablement incendié.

Trois grands quartiers de la banlieue sud payèrent ainsi leur obstination au prix fort, déversant des cohortes de réfugiés suffocants sur les chemins de campagne le long desquels nous bivouaquions. Puis la peur et le bouche à oreille faisant le reste, les autres quartiers s'empressèrent de démanteler leurs barricades et de nous laisser occuper, peu à peu, l'ensemble des points névralgiques de la cité. Cela étant, la manière forte de Neuville laissa des traces dans la mémoire collective des citoyens et valut au nouveau maître de Rouen de sérieuses déconvenues dans les mois qui suivirent, sans parler de la forte garnison qu'il se vit contraint d'y stationner afin de contrer les menées des diverses factions.

Tant et si bien qu'avec les troupes qu'il lui restait après la prise et l'occupation du Havre six mois plus tard, il ne disposait guère plus de 25.000 hommes pour aller rappeler Rambert à ses engagements. Ce dernier avait en effet profité de l'éloignement et des difficultés de Neuville pour s'éloigner d'Evreux et saccager plusieurs portions de territoire relevant autrefois de l'autorité de Barclay.

Moins bien équipé que Neuville sur le plan militaire, l'homme fort d'Evreux avait opté pour une technique qui n'était pas sans rapport avec celle que les Espagnols avaient mise en œuvre lors de l'occupation napoléonienne de la péninsule. J'en étais d'autant plus conscient que je venais de lire les épisodes tragiques décrits par Sir Francis dans « Taking the Bull by the Horns ».

Ainsi, avec à peine plus de 10.000 hommes, Rambert parvenait à nous tenir en échec en multipliant les opérations de harcèlement contre nos troupes, nos bases arrière et nos lignes de ravitaillement. Neuville avait beau se mettre dans tous ses états et l'accuser de ne pas respecter ce qu'il appelait avec le plus grand sérieux « les règles du jeu », Rambert n'en finissait pas d'aggraver le bilan de nos pertes humaines et matérielles semaine après semaine.

Profitant également de la situation, Alasdair, le second de Turgis qui avait survécu à la bataille d'Avranches l'année précédente, avait rassemblé et armé plusieurs milliers d'hommes dans le sud-est du duché dans le but de libérer la cité épiscopale. Depuis peu, sa petite armée osait même s'aventurer sur le territoire contrôlé par Neuville, poussant jusqu'au cœur de la Suisse normande. Dans un état de fureur incontrôlable, le vainqueur de Barclay et O'Hara (qui faisait tout, par ailleurs, afin de retarder la mise en application de nos récents accords), m'expédia vers le sud du duché avec l'objectif de mâter les troupes d'Alasdair.

Flairant là l'occasion de me rapprocher à nouveau du manuscrit et de la frontière française, je ne me fis pas prier. Bravant les pluies et les bourrasques qui annonçaient l'hiver prochain, je me mis en route à la tête de mon fidèle deuxième bataillon.

Mû par un nouvel enthousiasme, j'atteignis, deux jours de marche plus tard, la fière et opulente cité d'Alençon où des renforts nous attendaient. Trop nombreux pour avoir nos quartiers en ville, nous établîmes notre bivouac à l'ouest d'Alençon, sur les rives de la Sarthe. Là, une partie de ma troupe se montrant impatiente d'aller débusquer les partisans d'Alasdair, je dus m'employer à les réfréner en invoquant toutes sortes de raisons. Après tout, nous étions si bien à Alençon !

Et c'était vrai : la région n'ayant pas été aussi sévèrement touchée par les Toubles que le reste du duché, la ville et son arrière-pays jouissaient d'une sorte d'abondance en comparaison de ce que nous avions connu plus au nord. Et si l'on faisait abstraction de cette sempiternelle musique d'Elgar dont nous assommaient des haut-parleurs vétustes à longueur de journée,

les magasins y étaient plutôt bien achalandés et les jeunes filles souriantes.

Puis, sous prétexte d'exercice, je conduisis les plus dévoués de mes soldats, c'est-à-dire ceux qui avaient l'oreille percée à l'identique de la mienne, vers la frontière toute proche.

Nous passâmes aussi loin qu'il était possible vers le sud, à moins d'un demi-mile de la France, et force me fut de constater que Charles III et Sir Francis avaient bien fait les choses : outre les levées de terre et la chaîne de forteresses médiévales renforcées de béton qui marquaient physiquement la frontière tous les deux miles, de grandes haies de barbelés et de chevaux de frise interdisaient tout passage vers la France, le tout sous la surveillance étroite de miradors équipés de mitrailleuses lourdes. Les tourelles étaient plantées à intervalles réguliers et à leur pied stationnaient des groupes de soldats : on y reconnaissait les uniformes portés par les hommes de Sir Francis mais aussi les tenues kakis des troupes spéciales de l'Empire.

Je longeai la frontière sur une dizaine de miles en quête d'une brèche éventuelle ou d'un relâchement dans l'entretien de cette longue ligne de fer et de pierre, mais le dispositif ne souffrait aucun défaut. A moins de lancer d'un bloc l'ensemble de mes forces sur un point précis de ce rempart sans fin, ce que j'écartai d'emblée, il n'y avait aucun moyen de passer de l'autre côté. Car quand bien même je parviendrais, ô miracle, à franchir un tel obstacle, les armes automatiques des troupes spéciales auraient tôt fait de décimer nos rangs et de faire payer cet improbable exploit d'un bain de sang inutile. Au moins, Neuville n'avait pas menti sur ce point : même lui n'aurait pu passer en force vers le sud.

Dépité par ce que je venais de voir, je fis tourner les talons à mes oreilles percées et nous regagnâmes le bivouac où je cogitai le reste de la journée en relisant des passages de mon vieux Walter Scott. Pourtant, aucune trouvaille digne de ce nom ne m'avait encore traversé l'esprit alors que le sommeil me gagnait.

On dit souvent que la nuit porte conseil, et je crois que cette nuit-là ce fut réellement ce qui se produisit. Ainsi, lorsque j'ouvris les paupières au chant du coq, tout était clair dans mon esprit. Morphée m'avait livré un plan d'action qu'il ne restait plus qu'à mettre en œuvre et je savais qu'il fallait, tout d'abord, que je me

rende jusqu'à la résidence privée de Neuville et que je m'y empare du manuscrit ; ensuite, j'irais faire un tour au quartier des prostituées d'Alençon, là où les lanternes rouges fleurissaient au-dessus des portes.

Pour la première fois depuis longtemps, je délaissai Walter Scott en m'habillant puis, flanqué de Mabire et Dubreuil, ainsi que d'une dizaine d'oreilles percées, j'abandonnai le bataillon aux bons soins de mes fidèles sergents avant de prendre la route d'Alençon.

Après avoir franchi les faubourgs où résonnaient déjà les mesures cuivrées d'Elgar, nous pénétrâmes dans la cité d'un pas joyeux. Pourtant, malgré l'heure matinale, notre progression fut rapidement freinée par tous ceux qui me reconnaissaient et me stoppaient pour me saluer ou me dire tout le bien qu'ils pensaient de moi. La légende de Murat n'était pas une vaine expression par ici et les nombreux blessés que Neuville avait fait rapatrier dans son fief avaient dû largement contribuer à l'amplifier. Une véritable émeute prenait forme autour de nous alors que nous n'étions plus qu'à quelques yards de l'objectif, et je dus faire donner de la baïonnette afin de nous extraire des griffes de la foule excitée.

Les gardiens du saint des saints, m'ayant eux aussi reconnu, ne firent quant à eux aucune difficulté pour nous laisser passer en contrepartie d'une simple poignée de main. Si bien que je me retrouvai enfin, le cœur battant, devant le vrai faux manuscrit de Lord Percy. Je fis évacuer les visiteurs qui étaient encore là, vérifiai que personne ne me regardait pendant que je déboutonnais mon habit rouge, puis, dans un geste devenu familier, je glissai l'objet dans ma poche intérieure. Cette formalité accomplie, je me reboutonnai d'un air insouciant tout en prenant une profonde inspiration. La main sur le cœur, je relâchai brutalement mes poumons en criant :

— Au vol !

Accompagné de quelques fidèles qui m'avaient rejoint dans la salle en cherchant le précieux manuscrit du regard, je donnai la chasse à ceux qui venaient d'être évacués de la résidence.

Depuis la cour d'entrée, je désignai au hasard un homme qui courait dans une rue voisine et fit signe aux gardiens de le rattraper. Pendant que ces imbéciles fendaient la foule hystérique massée là, je pénétrai de nouveau dans la demeure avec mes

hommes, en traversai les vastes pièces qui la composaient et en ressortis par la porte de derrière qui donnait sur une ruelle déserte et calme. De là, je mis le cap sur le quartier des plaisirs en filant à grandes enjambées.

En découvrant la nature de l'endroit vers lequel nous nous rendions, mon escorte commença à se faire si tapageuse que je dus user de toute mon autorité pour leur faire comprendre que j'avais encore besoin d'eux. Pourtant, rien n'y fit : les pauvres bougres s'étaient serré la ceinture depuis si longtemps qu'il était clair que je n'obtiendrais plus rien d'eux tant que je ne les aurais pas laissés trousser la gueuse. Je poussai donc les portes de la plus luxueuse des maisons closes, agitai l'une des liasses de billets que j'avais prises dans la caisse du bataillon et abandonnai mes braves aux bras de créatures lascives. Tandis qu'elles les entraînaient vers les étages, je m'installai sur l'un des canapés du rez-de-chaussée et pris mon mal en patience. Le regard perdu dans l'entrelacs des faisceaux que mes hommes, par réflexe, avaient formés dans le hall d'entrée, j'imaginai le déroulement de l'étape suivante.

Oh, je sais : vous devez penser que je les ai suivis, ou peut-être même précédés, et que j'arrange les faits par souci de préserver ma réputation. Mais en réalité j'étais bien trop concentré sur la bonne réalisation de mon plan pour me laisser distraire par si peu. Car c'est cela aussi, la légende de Murat, c'est l'histoire d'un homme déterminé qui a su garder la tête froide en toutes circonstances et malgré les épreuves les plus effroyables.

Vous pouvez me croire quand je vous dis que je suis demeuré stoïque pendant qu'on s'en donnait à cœur joie aux étages et qu'une meute de jeunes hétaires alléchées par l'odeur de l'argent me tournaient autour en me dévoilant leurs charmes les plus intimes. Apprenez qu'il était loin, à ce moment-là, le jeune Murat qui suivait Sir Francis chez Barclay autrefois et se laissait enjôler par quelques tétons dénudés. Le Murat de la maison close était un grand chef de guerre qui avait regardé la mort dans les yeux et savait à quoi s'en tenir.

Enfin, peu importe. Une fois mes hommes de retour au rez-de-chaussée, je fis rassembler et habiller chaudement les plus jeunes des prostituées, sortis deux nouvelles liasses de billets et promit à la maquerelle de lui ramener ses petites protégées dans la soirée.



Sous le regard à la fois satisfait et inquiet de la maîtresse des lieux, mes oreilles percées se frottèrent les mains en dévorant les filles des yeux. Moi, je leur laissai croire ce qu'ils voulaient car de toute façon il était hors de question de leur dévoiler mon plan.

Ils se posèrent bien entendu des questions lorsque je fis faire à tout ce petit monde un grand écart vers le sud du bivouac, et je dus broder en avançant que c'était avec la plus grande discrétion possible que nos invitées offriraient leurs services à la troupe et que cela éviterait la cohue et le désordre. Ils semblèrent dubitatifs mais comme pour l'heure je les laissais en compagnie de ces dames, ils ne posèrent plus aucune question.

Je retournai alors au bivouac et procédai à la suite des préparatifs. J'envoyai un détachement faire le tour des fermes voisines pour y acheter des tonneaux d'alcool puis, lorsqu'il fut de retour avec des charrettes pleines à craquer de spiritueux en tous genres, j'attendis que le jour baisse avant de faire armer une cinquantaine de mes admirateurs à l'oreille percée en vue d'un soi-disant exercice de nuit. Je les fis boire à discrétion afin de brouiller leur entendement tout en leur racontant que des troupes de Rambert et d'Alasdair avaient pris position à quelques miles au sud-ouest d'Alençon et qu'après leur avoir donné l'assaut nous fêterions notre victoire avec l'alcool qui encombrait les charrettes.

Un peu bruyante et tapageuse, la petite escouade s'ébranla enfin, suivie du précieux chargement. Avant de rejoindre les belles de nuit et leur galante escorte, je fis observer une pause à mes oreilles percées et continuai seul mon chemin en leur faisant défense absolue d'entamer le contenu des charrettes. Je rejoignis alors ceux qui m'avaient accompagné depuis la virée d'Alençon et leur expliquai qu'ils auraient à faire grimper les prostituées à bord des charrettes qui allaient bientôt arriver à leur hauteur. Ils auraient également à veiller à ce que nul n'importune ces dames jusqu'à ce que nous soyons parvenus à proximité de la frontière où des troupes ennemies avaient été repérées. Après m'être assuré qu'ils avaient bien retenu mes instructions, je retournai vers l'escouade et ordonnai la reprise de la manœuvre.

Tout se déroula comme prévu et nous continuâmes notre progression au son plaintif des essieux surchargés. A deux cents yards du mirador dont la silhouette noire se détachait contre le ciel étoilé au-dessus de deux grands feux de camps, nous fîmes

halte dans le silence de la nuit. Je me glissai vers les charrettes et, sans me faire entendre de mes hommes, fis miroiter à nos passagères d'autres liasses de billets si elles allaient nues jusqu'aux gardes-frontière, là-bas, et leur offraient à boire. Elles poussèrent des rires aigus à cette proposition inattendue mais insistèrent pour empocher la moitié des liasses dès maintenant. Comme elles iraient nues, leur fis-je observer, cela ne servait à rien. Résignées, elles jetèrent leurs vêtements à mes pieds en grelottant de froid et je fis signe à celle qui me semblait la plus gracieuse du lot, une brune à la taille fine et aux petits seins en noisettes, de prendre la tête de cet étrange convoi.

— Mais je leur dis quoi aux autres là-bas ? Que c'est une sorte de surprise que vous leur faites ? s'enquit-elle au dernier moment tout en claquant des dents.

Le regard irrésistiblement attiré par ses tétons rendus pointus par le froid, je lui répondis :

— Dis leur que c'est Sir Francis qui vous envoie, si tu veux. Mais je pense qu'en vous voyant débouler comme ça ils ne demanderont aucune explication. Allez, file maintenant ! lui intimai-je en la gratifiant d'une claque sonore sur la fesse.

J'ordonnai aussitôt à mes hommes, fort étonnés de voir les donzelles et la boisson s'éclipser dans la nuit, en direction des feux de camp qui plus est, de charger leurs carabines et de se tenir prêts pour l'assaut. L'alcool aidant, nul ne s'interrogea sur la couleur des uniformes de nos soi-disant ennemis ou sur ce que ceux-ci pouvaient bien faire sur les lieux mêmes de la frontière ducale... Toutefois, Mabire et Dubreuil m'avaient regardé faire en se grattant la tête et je lus dans leurs yeux, alors que le petit convoi atteignait le premier feu de camp, qu'ils s'efforçaient de me faire confiance au détriment de toute logique.

Peu après, des éclats de voix se firent entendre depuis le sommet du mirador, puis des ombres glissèrent le long d'une échelle de bois pour rejoindre les soldats au sol.

Dix minutes plus tard, on riait fort au pied du mirador, mais mes oreilles percées commençaient à grogner d'impatience ; toutes ces femmes et cet alcool, c'était pour eux, je le leur avais promis. Alors pourquoi laisser l'ennemi en profiter à leur place ? Je les calmai de mon mieux pendant toute la demi-heure suivante et, ne voyant plus personne debout ou une arme à la main sous le

mirador, je les fis avancer silencieusement d'une centaine de yards. Le spectacle était éloquent : le pantalon sur les genoux, les gardes-frontières besognaient nos amies pendant que les autres, une bouteille à la main, les regardaient faire en brailant des chansons grivoises. Un groupe d'entre eux avait même improvisé un hymne en l'honneur de Sir Francis tout en se relayant entre les cuisses de la brune que j'avais placée en tête du convoi. Elle jouissait visiblement d'un grand succès et s'appliquait à la tâche dans l'espérance des liasses de billets que je lui avais promises.

Dans ces circonstances, j'eus encore plus de mal à faire taire les grognements de mes hommes désormais excédés par ce qui se déroulait sous leurs yeux. Aussi, lorsque une bonne moitié des gardes-frontière se furent écroulés ivres morts dans l'herbe qui poussait haut à cet endroit, je réitérai une dernière fois mes instructions et fis donner l'assaut tant attendu.

Je m'élançai à leur tête et fis la première victime en embrochant de ma baïonnette un homme d'une cinquantaine d'années qui s'échinait bruyamment sur la brune. Un filet de sang coula de sa bouche en même temps qu'il s'effondrait sur sa partenaire, mais celle-ci garda la position, ne sachant que faire de son fardeau. Les plus lucides des gardes-frontières titubèrent vers leurs armes qu'ils avaient placées en faisceaux au pied du mirador. Mais en dépit du taux d'alcoolémie de mes propres hommes, nous fûmes bien plus rapides et la plupart d'entre eux plièrent sous nos lames bien avant d'avoir atteint les faisceaux. Quasiment aucun coup de feu ne fut tiré durant l'attaque, enfin à ce qu'il me semble, et à peine avaient-ils achevé de saigner ce qu'ils croyaient être des hommes de Rambert et d'Alasdair que mes oreilles percées se jetaient à leur tour sur les belles de nuit et les rares bouteilles d'alcool encore intactes.

Pendant qu'ils se disputaient les faveurs des donzelles épuisées et frigorifiées, j'en profitai pour retourner aux charrettes et en sortis deux longues cordes que je déposai un peu plus loin, au pied de la levée de terre surmontée de trois fois ma hauteur de barbelés. Je fixai un grappin à la corde, crachai dans mes mains, puis lançai l'ensemble de toutes mes forces par-dessus les fils d'acier. Le grappin bien arrimé de l'autre côté, je retournai vers la charrette et enroulai l'autre extrémité de la corde à l'encolure de l'un de nos chevaux de trait. Enfin, je sortis ma baïonnette de son

fourreau et, d'un coup vif, l'enfonçai jusqu'à la garde dans la croupe de la bête.

Dans un hennissement à fendre l'âme, le cheval fit un bond spectaculaire en avant et fit plier le mur de barbelé en menaçant de le faire tomber d'un seul tenant. Pourtant, celui-ci tint bon. Je posai alors la seconde échelle de corde contre le mur de barbelé maintenant diminué de moitié et gravis les premiers yards. Le tout était branlant mais je parvins à me hisser jusqu'au sommet des barbelés.

D'en haut, j'aperçus vers le nord des flammes vacillant dans la nuit, le long de la frontière. Une poignée de secondes me suffirent pour comprendre qu'elles se dirigeaient vers les feux de camp.

Je palpai ma veste à hauteur de poitrine et sentis le faux manuscrit de lord Percy ; rassuré, je récupérai la corde et la plaçai sur l'autre versant du mur de barbelés avant de la fixer et d'entamer la descente avec prudence.

Mabire et Dubreuil, inquiets de mon absence et alertés par les hennissements du cheval que j'avais poignardé, s'étaient approchés et me contemplaient à présent depuis l'autre côté du mur de barbelés. Ils avaient l'air consternés.

— Ben qu'est-ce que tu fous, Murat ? m'interrogea Mabire en reboutonnant son pantalon.

— Je vais juste voir si ça a changé de l'autre côté ! répondis-je en touchant enfin le sol de ma patrie.

— Quoi ? Mais tu peux pas nous faire ça !

— Tu reviens après ? questionna Dubreuil dont la panique se lisait sur son visage décomposé.

Je me contentai de leur glisser un clin d'œil avant de tourner les talons et de m'enfoncer au pas de course dans l'obscurité de la campagne française. Quelques minutes plus tard, des détonations retentirent derrière moi, mais je ne saurais vous dire qui des hommes de Neuville ou des gardes-frontières accourus à l'improviste depuis le mirador voisin l'emporta sur l'autre. En tous cas, la surprise fut sûrement très grande de part et d'autres...

Mû par le goût de la liberté retrouvée, je courus sans discontinuer pendant une vingtaine de minutes et ne m'arrêtai qu'en arrivant dans une petite bourgade aux maisons bien éclairées. Hors d'haleine, je déchiffrai le panneau planté au bord de la route : Bérus.

Tout en retirant ma veste rouge et ma buffleterie, je longeai silencieusement les rangées de maisons à la recherche de linge mis à sécher dans les jardins. Après avoir enfilé un jean trop grand ainsi qu'une veste de jogging, je cueillis quelques pommes dans un verger voisin et repris mon chemin vers le sud en évitant les routes.

Loin derrière moi, des jappements nerveux résonnaient dans l'épaisseur de la nuit et m'incitaient à ne plus m'arrêter.

Un sourire béat aux lèvres, je marchai dans l'obscurité vers ce que je croyais être la liberté et la célébrité. Je ne le savais pas encore, mais cette marche dans la nuit ne devait pas avoir de fin.

Le jour suivant, je me risquai enfin à faire de l'auto-stop le long d'une route nationale. Après plusieurs essais infructueux sans doute imputables à mon apparence, une vieille Vauxhall daigna ralentir. A son bord, je filai à grande vitesse en direction d'Orléans en retrouvant avec émotion tout le confort d'un voyage motorisé. Je me surpris même à m'extasier devant la musique de variété de l'autoradio...

Après avoir récupéré un peu de cette nuit de marche forcée, je fis mon entrée dans la capitale en me faisant déposer au 126 du boulevard Magenta, devant les bureaux de verre des Dernières Nouvelles d'Orléans. Les locaux n'avaient pas trop changé et je retrouvai des visages familiers, à l'exception de celui qui m'intéressait le plus.

Mais quand je demandai après Mortimer, on m'apprit que mon rédacteur en chef s'était donné la mort six mois auparavant. Or, je n'avais pas encore digéré le choc de la nouvelle que des policiers en civil m'interpellaient au milieu de mes anciens collègues. Ne pouvant dissimuler mon identité en pareil endroit, je la déclinai à contrecoeur tout en maudissant ma précipitation et ma naïveté.

Flanqué de mes deux nouveaux gardes du corps, je regagnai aussitôt la sortie avant d'être jeté sans ménagement sur la banquette arrière d'une voiture aux vitres teintées. Quelques rues plus loin, je me retrouvai dans d'autres bureaux : ceux du Ministère de l'Intérieur. Là, on releva mes empreintes d'identité avant de me prendre en photo sous tous les angles, mais contrairement à ce que je m'étais imaginé durant le trajet dans la voiture aux vitres teintées, je ne subis aucun interrogatoire, aucune violence, même verbale ; on ne me fit même pas retirer lacets et ceinture comme on voit parfois dans les films, on ne me fouilla même pas. Après tout, me dis-je en me rassérénant, n'étais-je pas une sorte de réfugié auquel on devait un minimum de considération ?

Je passai donc ma deuxième nuit en France dans une cellule de la rue des Girondins, puis le lendemain matin on me servit un petit déjeuner sans saveur avant de me faire sortir de cellule. Sans la moindre explication, on me conduisit à travers le bâtiment jusqu'à un autre bureau où attendaient deux hommes en civil qui n'étaient plus ceux de la veille. Ils me prirent chacun par un bras et me traînèrent jusqu'aux ascenseurs. Je leur demandai qui ils étaient et où nous allions mais ils gardèrent encore le silence.

Les portes s'ouvrirent sur un parking souterrain et on me fit monter dans un véhicule banalisé qui sortit au grand jour. Le conducteur mit un certain temps à traverser Orléans où la circulation était toujours aussi poussive, puis il prit la direction du périphérique où des bouchons monstrueux nous ralentirent encore. Enfin, il s'engagea sur la bretelle menant vers les grands axes du nord-ouest, dont le principal était l'autoroute de Normandie...

Cette fois, il n'y avait plus aucun doute sur ma destination et les intentions de mon escorte. Or, j'estimais avoir suffisamment nourri la légende de Murat, ne serait-ce que par mon ultime exploit à la frontière du duché, et je n'éprouvais aucune envie d'y remettre les pieds. Impuissant, je regardai la voiture avaler les miles avec frénésie comme si rien ne semblait pouvoir m'arracher au destin que Sir Francis m'avait assigné depuis notre rencontre fortuite chez Neuville.

Je me voyais déjà remis entre les mains des gardes-frontières lorsqu'un violent accès de détresse m'ordonna de prendre les devants sans plus attendre. Bien que j'eusse les mains liées par le fer, je parvins à frapper d'un coup vicieux le visage de l'homme assis à ma droite avant de passer la chaînette de mes menottes autour du cou du chauffeur. Tel un possédé, je serrai de toutes mes forces en tirant vers moi jusqu'à ce que le conducteur lâche prise.

Entre-temps, l'homme à ma droite, le nez en sang, avait repris ses esprits et me labourait le visage et les côtes à grands coups de pieds. Mais c'était trop tard : le véhicule fit une embardée sur la droite, enjamba le talus et se mit à rouler sur lui-même. Les secondes s'éternisèrent dans une succession d'interminables tonneaux, puis la voiture s'immobilisa enfin. Sur le toit.

J'étais sonné, mais moins que mes accompagnateurs. Sans perdre une seconde, je fouillai les poches de l'homme avachi à ma droite et en retirai les clefs des menottes. J'ôtai mes entraves pour les replacer sur les poignets de mon infortuné voisin et retournai à ses poches. Je pris ses papiers d'identité, du liquide, empochai le tout et tentai d'ouvrir ma portière : coincée.

Au bout du champ où notre voiture avait fini sa course, des paysans approchaient. Je leur tendis la carte de police et leur criai de casser la vitre. Une fois dehors, je leur demandai d'appeler les secours et réquisitionnai leur véhicule.

J'ignorais où j'allais mais je m'éloignais au plus vite de l'endroit de l'accident tout en évitant de repasser par Orléans. La chance avait tourné à nouveau et je n'allais pas la laisser filer en prenant le moindre risque. Puisqu'on m'avait attendu là où j'étais susceptible de me rendre, je n'avais plus d'autre choix dans l'immédiat que de laisser l'autoroute me guider au hasard, un œil vissé sur le rétroviseur et l'autre sur les bas-côtés de la route où parfois se tenaient des gendarmes à l'affût d'un excès de vitesse.

Une bonne heure plus tard, un panneau indiqua une bretelle d'autoroute menant vers Nantes : instinctivement, je m'y engageai et ne m'arrêtai plus que pour prendre du carburant.

Tout le temps que dura cette virée, je laissai l'autoradio allumé et goûtai chaque chanson comme si je l'entendais pour la première fois. C'était d'ailleurs le cas pour certaines d'entre elles.

Au milieu de la nuit, je laissai ma voiture glisser dans les tourbillons obscurs de la Loire et achevai mon parcours en marchant, en silence, vers la banlieue ouest de Nantes où je connaissais un ami. Sans me laisser attendre par les centaines de milliers de points lumineux qui scintillaient devant moi comme pour mieux me rappeler que dans ce pays il n'y avait pas de couvre-feu, je rasai les murs en dirigeant mes pas vers la rue où, espérai-je, mon ami résidait encore.

Rue de la Vieille Garde. C'était là. Après m'être assuré que nul ne m'avait suivi, je sonnai à sa porte et attendis. Quelques minutes plus tard, Stéphane, c'était son nom, m'ouvrit en clignant des yeux et en passant une main dans ses cheveux ébouriffés.

Il mit un moment avant de me replacer et s'écria :

— Murat ? Mais qu'est-ce que tu fous là ? Je veux dire, tu as vu l'heure qu'il est ?



Je le poussai gentiment vers l'intérieur et claquai la porte derrière moi. Pendant deux heures d'affilée, je lui narrai d'un seul trait mon aventure en Normandie. J'étais soulagé d'avoir enfin pu vider mon sac en informant quelqu'un de chez nous de tout ce que j'avais vécu, mais lui me considérait plutôt d'un air inquiet.

— Tu te payes ma tête ou quoi ? fut sa première réaction. Tout le monde sait que Londres quadrille la Normandie et arrête des terroristes tous les jours...

Il approcha son visage du mien et sembla examiner mes yeux :

— Ils t'ont drogué, ma parole ; t'as les yeux complètement explosés !

— J'ai pas dormi depuis deux jours, voilà tout.

Il se leva et alla me servir un nouveau café.

— Bon écoute : si ça peut t'arranger, je peux t'héberger le temps que tu sois sevré. Ça risque de prendre du temps et de ne pas être une partie de plaisir, mais au moins c'est radical.

— Stéphane, il faut que tu me croies. Ça s'est vraiment passé comme je te l'ai dit. Et puis quel intérêt j'aurais à te raconter une histoire pareille si elle n'était pas vraie ?

— Des batailles rangées avec des Brown Bess d'il y a deux siècles ? ricana-t-il. Je ne sais pas ce qu'ils t'ont injecté, mais putain c'est puissant ! T'es sûr que tu préfères pas que j'appelle un médecin ? J'en connais un très discret à deux rues d'ici...

— Pas question ! J'ai les flics aux trousses, je te dis. Ils veulent me ramener là-bas pour que personne ne connaisse la vérité... Tiens, regarde ça, lui dis-je en lui tendant le faux manuscrit que j'avais gardé tout ce temps sous ma veste de jogging.

— C'est quoi, ce truc ?

— Le manuscrit dont je te parlais tout à l'heure, pardi ! Ouvre, tu vas voir, il y a tous les sonnets de Lord Percy, tu sais, ceux qu'on a retrouvés à Cherbourg avant le début des Troubles.

— Je vois bien que c'est un vieux bouquin en anglais, mais ça prouve quoi ?

— Que je dis la vérité, tout simplement. Comment aurais-je mis la main sur un tel chef-d'œuvre si je n'avais pas été le chercher moi-même en Normandie ?

Il feuilleta rapidement l'ouvrage.

— Tu sais, des vieilleries comme ça, j'en vois souvent aux Puces... D'ailleurs, tu pourrais en tirer un bon prix, je pense.

Cette fois, ce fut mon tour de le considérer avec inquiétude.

— Je peux me servir de ton téléphone ?

— Je t'en prie, vas-y. Mais là, il faut vraiment que je te laisse ; je me lève à six heures tapantes pour aller au taff si tu vois ce que je veux dire.

Sur quoi, il bâilla copieusement et retourna se coucher en me laissant seul avec le téléphone. J'avais très envie d'appeler Marion, mais étant donné la rapidité avec laquelle on avait retrouvé ma trace à Orléans, il y avait aussi de fortes chances pour que l'on sache qui j'étais susceptible de contacter et donc quelles lignes mettre sur écoute.

Je réfléchis un moment à la question et me surpris à penser qu'au moins il n'y avait plus ce genre de problème en Normandie... Pour limiter les risques, je décidai de composer le numéro d'un journaliste qui n'était pas un proche mais dont j'avais fait la connaissance lors de la couverture des funérailles de la reine Elisabeth.

Le téléphone sonna pendant une longue minute, puis une voix éraillée répondit enfin. Je lui narrai, en faisant court, mon séjour forcé en Normandie ainsi que ma double évasion. Mais comme dans le cas de Stéphane, je sentis l'incrédulité l'emporter.

Je n'insistai pas et tentai à nouveau ma chance avec un autre correspondant de la presse régionale. Il était six heures du matin à présent, et je savais que les rédactions de presse du pays commençaient à s'agiter à cette heure-là.

— Allô, qu'est-ce que c'est ? me répondit une voix peu amène.

— Salut Fred, c'est Murat. Je suis désolé de t'importuner de si bonne heure mais...

— Attends, attends : Murat... comme le chanteur ?

— Non non, rectifiai-je avec bonne humeur. Murat comme Murat Maublanc. Tu me remets ? On a travaillé ensemble sur l'assassinat de Tony Blair en 1998...

— Un peu si je te remets ! Alors où est-ce que tu te caches, dis-moi ? Dans les caves des DNO ou chez ton ex ? Comment elle s'appelle déjà ? Marie ? Non : Maryline, c'est ça ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Allez, fais pas ton innocent, y'a ta photo dans tous les JT de ce matin et même nous on va te consacrer un article dans la

prochaine édition, petit veinard... Bon, entre nous, pourquoi tu leur as fait la peau à ces deux flics ?

— Euh... Ecoute Fred : je n'ai fait la peau à personne. Mais si tu as cinq minutes je peux te raconter toute l'histoire. Ça t'intéresse ?

— Evidemment que ça m'intéresse ! En plus, comme y disent que t'es à moitié barjo, je risque rien en te parlant au téléphone...

Je réfléchis un instant à ce qu'il venait de me dire et mis en marche le téléviseur de Stéphane : mon visage occupait tout l'écran avec un texte qui défilait en dessous.

Je commençai à narrer mon histoire au téléphone tout en suivant du regard les commentaires de l'écran. Sans faire la moindre allusion à mon séjour en Normandie, on m'y décrivait comme un dangereux terroriste dont on venait de retrouver la trace après des mois de recherche et surtout comme l'agresseur présumé de deux agents de police dont l'un était mort et l'autre dans un état grave. Une forte récompense était promise à toute personne disposant d'informations à mon sujet et un numéro gratuit clignotait en haut à droite de l'écran.

Au téléphone, j'en étais à l'épisode de Gourfaleur lorsque j'entendis comme un bruit de moteur à l'extérieur. Soudain, la lumière criarde d'un gyrophare lança des éclairs à travers la fenêtre du salon. Je raccrochai séance tenante, enfilai ma veste pendant que des portières claquaient et courus vers l'arrière de la maison. Je tournai le verrou et filai entre les arbres du jardin alors que l'on sonnait et tambourinait violemment à la porte d'entrée.

Sans me retourner, je détalai le long des rues qui descendaient vers le centre-ville et le port. Je ne ralentis ma course que quelques instants plus tard en arrivant sur les quais où des groupes de dockers s'apprêtaient à entamer une nouvelle journée de travail.

Je n'avais nulle part où aller et j'avais grand besoin de sommeil. L'odeur de l'air iodé dans les narines, je laissai mon regard planer sur la mer, immense et calme. Je songeai à Sir Francis qui voulait me garder en Normandie par tous les moyens, à mon pays où je ne pouvais rester, et au hasard qui avait guidé mes pas jusqu'à ces quais.

Je feignis d'admirer les cargos amarrés là et observai ceux qui semblaient les moins surveillés. Par prudence, je glissai un bonnet

sur ma tête et, les oreilles à l'abri des curieux, j'enjambai la passerelle de l'un des navires solitaires.



La suite, vous la connaissez : après cette ultime échappée, je me retrouvai trois semaines plus tard sur la côte africaine où j'entamai une nouvelle existence sous une identité d'emprunt. Plus exactement, je m'attribuai une identité par personne rencontrée, de sorte que nul croisement d'informations ne fût possible à mon sujet. Depuis lors, je vis au jour le jour en travaillant dans l'arrière-boutique d'un vieux cordonnier et en me faisant tout petit.

Il s'est écoulé une dizaine d'années depuis mon évasion de Normandie, mais personne ne veut me croire lorsque, au fond du souk ou sur le port de pêche, il m'arrive d'évoquer tout ce qui s'y tramait. Le pays est toujours bouclé à double tour et de temps à autres les médias nous rapportent l'arrestation de tel ou tel terroriste non loin de la frontière ducale.

J'ai aussi appris, en me risquant dans un cybercafé, qu'à intervalles réguliers des renforts britanniques sont expédiés par dizaines de milliers vers la Normandie, dans le cadre du maintien de l'ordre comme ils disent. Mais bizarrement, il n'y a jamais aucun compte rendu de leur activité sur place ou de leur éventuel retour. Probablement de la chair à canon recrutée en remplacement des milliers de malheureux tombés sur les champs de bataille privés de Charles III et Sir Francis...

Je me suis également rendu, poussé par une sorte de curiosité malsaine, sur le site personnel de Bernard Cromwell. Là, j'ai pu constater qu'il avait publié pas moins de cinq nouveaux titres ces dernières années. Et en surfant sur d'autres sites, j'ai encore découvert que ces nouvelles fictions, consacrées aux guerres napoléoniennes, se classaient au sommet des ventes de livres, faisant ainsi passer leur heureux auteur de la 143<sup>ème</sup> fortune mondiale à la 58<sup>ème</sup>.

Belle performance en vérité !

Mais le maître du projet ne va certainement pas en rester là : depuis six mois environ, un dominion des lointaines Amériques a été entièrement isolé du reste du monde par les troupes de Sa

Majesté. D'après les communiqués officiels, un problème du même ordre que celui qui a ébranlé la Normandie autrefois serait à l'origine d'un début de guerre civile en Virginie. Des civils exaltés y auraient fait sauter des bombes et pris les armes avec la ferme intention d'instaurer la souveraineté définitive de leur Etat.

A d'autres.

Ce que les médias de l'Empire s'accordent à qualifier de chimère sanglante serait déjà la cause directe de milliers de morts parmi les loyalistes de Virginie qu'un industriel privé aurait entrepris d'armer à ses frais. Charles III est intervenu en personne sur les principales chaînes de télévision afin de justifier la mise en quarantaine du dominion. Il proclame vouloir éviter que les Troubles virginienens ne fassent tâche d'huile sur le reste de l'Empire.

Tu parles !

Parfois, dans l'arrière-boutique de Mohammed, je me demande ce qu'est devenue la légende de Murat au sein des frontières normandes. Sans doute l'ai-je sérieusement ternie lors de mon évasion spectaculaire qui a dû, je le regrette, coûter la vie à pas mal de gens. Ou peut-être, au contraire, mon nom a-t-il atteint le stade de l'immortalité par cet ultime exploit dont mes partisans aux oreilles percées furent les témoins malgré eux. Je ne le saurai probablement jamais et seule, désormais, mon imagination me permet d'entrevoir ce qu'il pourrait en être.

De temps à autres, je relis les pages jaunies du faux manuscrit de Lord Percy dont les vers, finalement, sont assez réussis. L'auteur du plagiat recruté par Neuville n'aurait pas eu à rougir de son travail, bien que celui-ci ne m'ait pas rapporté une seule pièce d'or.

Mais à quoi bon se lamenter sur ce qui n'a pas eu lieu ? Ce qui m'importe, aujourd'hui, c'est que j'ai recouvré ma liberté, même si celle-ci consiste avant tout à vivre terré comme je le fais afin de ne pas retourner servir de cible aux Brown Bess. Et puis comme disait l'un des personnages de Cromwell, le destin n'est-il pas l'ennemi du contentement de soi ?

Je vis dans l'ombre, certes, mais je suis libre. Voilà bien l'essentiel.







## **NOTES HISTORIQUES :**

### **1 – Bataille de Formigny**

La guerre de Cent Ans commença en 1337 et opposa la France à l'Angleterre dans une succession de conflits et de trêves de durées très variées. Le déclenchement des hostilités fut le fait d'Edouard III d'Angleterre lorsqu'il déclara la guerre au roi de France Philippe VI de Valois en raison de ses prétentions au trône de France. Le conflit ne prit fin officiellement que le 15 septembre 1450 lors de la signature du traité de paix définitif à Mortemer, en Normandie. En cédant le riche duché de Normandie à Henri VI, Charles VII mettait un terme aux incursions incessantes des Anglais dans son royaume, renouant ainsi avec la politique du roi Charles le Simple à l'égard du premier Normand, Rollon dit le Marcheur, auquel avait été cédée la Neustrie plus de cinq siècles auparavant. Toutefois, Charles VII ne put obtenir, en 1450, de faire de Henri VI son vassal. Le traité prévoyait en effet que le roi d'Angleterre recevait le duché en cession ferme et définitive moyennant l'abandon de toute prétention au trône de France, concession majeure qui ne pouvait décemment s'accompagner d'une reconnaissance de suzeraineté française. En gagnant le duché de Normandie, l'Angleterre victorieuse perdait la Guyenne mais voyait son statut de grande nation européenne confirmé tout en conservant une emprise solide sur le continent.

#### *La victoire anglaise de 1450 – Contexte :*

Laminées par les longues années de guerre, de répression et de ravages, les deux forces en présence signent la trêve de Tours le 28 mai 1444 pour une durée de cinq ans. Alors que la faiblesse politique de Henri VI ne contribue guère à améliorer la situation des troupes anglaises dispersées et épuisées, Charles VII profite de cette période calme pour faire réorganiser et renforcer ses armées. Le connétable Arthur de Richemont crée les Compagnies de l'Ordonnance pendant que les frères Bureau mettent en état un parc de canons, et c'est ainsi

la première artillerie de campagne au monde que l'on voit alors apparaître.

La trêve est rompue avant l'heure lorsque François de Surienne, dit l'Aragonnais, reprend la ville de Fougères aux Français le 25 mars 1449. Charles VII contre-attaque durant les mois suivants en faisant reprendre plusieurs villes normandes dont Rouen qui rend les armes le 29 octobre. Les places fortes du sud du Cotentin succombent également et, dès lors, les Anglais ne tiennent plus que les villes de Caen, Falaise, Vire, Bayeux, Bricquebec, Cherbourg, Saint-Sauveur-le-Vicomte et Avranches.

Ce n'est qu'au début de l'année suivante que les Anglais ripostent en envoyant Thomas Kyriell sur le continent : il débarque à Cherbourg le 15 mars 1450, accompagné de 4000 hommes d'armes. Il est rejoint par les 2000 cavaliers de Matthew Goth (gouverneur de Bayeux), Henry Norbery (gouverneur de Vire) et Richard Vere (lieutenant d'Edmond de Somerset, gouverneur de Rouen réfugié à Caen depuis 1449). Dès le 12 avril, il occupe Valognes.

Lorsque le comte de Clermont arrive sur place avec ses 3000 hommes, il est déjà trop tard car les Anglais ont pris la route de Bayeux en passant par les gués des Veys le 14 avril. La marée protégeant les insulaires, ce n'est que le 15 avril que Clermont parvient à les talonner. Kyriell ordonne alors à ses hommes de se positionner sur la rive droite du Val de Formigny et d'y faire creuser des fossés et des pièges ; l'Anglais se verrait bien rééditer les hauts faits de guerre qui firent la gloire de ses prédécesseurs à Crécy et Azincourt contre la chevalerie française. Mais c'est compter sans la nouvelle artillerie française que Clermont fait bientôt donner contre les positions anglaises. Kyriell voit peu à peu ses troupes se laisser désorganiser par les tirs ennemis et doit parer au plus pressé : tentant le tout pour le tout, il envoie l'ensemble de sa cavalerie s'emparer des dangereuses couleuvrines.

C'est alors que tout bascule, car en capturant les canons et en les retournant contre Clermont, Kyriell parvient à mettre en déroute une partie importante de la cavalerie française tandis que les cavaliers de Pierre de Brézé, comte de Maulévrier, viennent s'empaler comme à Crécy sur les pieux défensifs des Anglais. On ne compte plus que quelques centaines de Français sur pied lorsque le connétable Arthur de Richemont, que les nombreux coups de canon ont alerté, fait son apparition. Venu de Saint-Lô avec un peu moins de 2000 hommes, il subit à son tour le feu inattendu des couleuvrines de la nouvelle

artillerie française tombée aux mains de Kyriell. Des nuées de traits tirés par les 500 archers gallois déciment l'avant-garde de La Trémoille pendant que Matthew Goth attaque par le flanc gauche. Après Pierre de Brézé, c'est La Trémoille qui succombe sous les coups de canon et de hallebardes, encourageant les Anglais à lancer l'assaut final contre les derniers hommes de Richemont. Le connétable du roi de France est ainsi fait prisonnier et ses hommes sont impitoyablement égorgés jusqu'au dernier.

Les Français ont subi un coup majeur qui met de facto un terme à la campagne entreprise par Charles VII en Normandie. Les 4500 hommes tombés à Formigny laissent le champ libre aux Anglais pour reprendre une à une les cités normandes qu'ils occupaient encore un an auparavant et consolider leurs défenses. Comprenant que s'il voulait conserver la Normandie durablement il devait y stationner d'importantes troupes de façon permanente, Henri VI rapatria progressivement ses forces basées dans la lointaine Guyenne, abandonnant de facto ce vaste fief aux mains Français.

Après avoir nommé Kyriell gouverneur de Normandie en récompense de ses nobles exploits, le roi d'Angleterre passa les années suivantes à faire élever de nouvelles et puissantes redoutes le long des frontières méridionales et orientales du duché, un dispositif de défense inédit qui fit ses preuves jusqu'à l'époque des guerres napoléoniennes. Pendant les travaux de fortification des frontières normandes, Charles VII décida le transfert de la capitale française, jugée trop proche du nouveau territoire anglais et trop facilement accessible par voie fluviale, de Paris à Orléans.

La bataille de Formigny est souvent citée pour avoir été le théâtre de la première utilisation décisive du canon lors d'un conflit armé en Occident. Il est à noter toutefois que si le connétable Arthur de Richemont était parvenu à se rendre un peu plus tôt sur les lieux de la bataille, celle-ci aurait fort bien pu connaître une toute autre issue : Kyriell n'aurait jamais eu le temps de s'emparer des couleuvrines et se serait rapidement retrouvé face à une importante force de cavalerie à laquelle il n'aurait pu tenir tête très longtemps.

## **2 - Ere élisabéthaine :**

Si l'ère élisabéthaine est naturellement associée au règne de la reine Élisabeth I<sup>re</sup> (1558-1603), elle est avant tout marquée par l'esprit le plus pénétrant de cette période, à savoir Lord Percy. Apogée de la Renaissance anglo-normande, l'ère élisabéthaine fut en effet un âge d'or artistique et culturel dominé par l'artiste et quelques autres.

Parallèlement, la puissance et l'influence de l'Angleterre dans le monde s'y affirmèrent, tandis que la réforme protestante, soutenue et propulsée par les nouvelles élites normandes, s'ancra profondément dans le royaume. L'ère élisabéthaine fut une brève période de paix civile, après la difficile réforme et avant les conflits sanglants qui allaient opposer protestants et catholiques puis monarchie et Parlement au XVII<sup>e</sup> siècle. Le règne d'Élisabeth fut aussi celui d'une paix durable entre l'Angleterre et ses plus proches voisins, sur les mers mais aussi et surtout sur la fragile frontière nord-est de la Normandie. Toutefois, la rivalité avec l'Espagne entrava la colonisation et les échanges commerciaux de l'Angleterre jusqu'à la signature du Traité de Londres en 1604.

## **3 - Lord Percy :**

Né le 29 septembre 1561, décédé le 3 avril 1620. De son nom complet Skelton Wright Percy, Lord Percy of Cussy and Sully. Ce Normand de langue anglaise est largement considéré comme le plus grand poète, dramaturge et écrivain de la culture anglo-saxonne. Il est l'auteur de 26 œuvres magistrales de 1582 jusqu'à 1618, mais la chronologie exacte de ses pièces est encore sujette à discussion. Il est réputé pour sa maîtrise exceptionnelle des formes poétiques et littéraires, et sa capacité à représenter avec nuance et profondeur tous les aspects de la nature humaine est souvent mise en avant par ses admirateurs. Personnage éminent de la culture occidentale, Percy continue d'exercer une influence particulière sur les artistes de notre temps. Son prestige ayant depuis longtemps dépassé les frontières de l'Empire, il est traduit dans un grand nombre de langues et ses pièces sont régulièrement jouées sur les cinq continents.

La plupart des spécialistes s'accordent à dire qu'il existe assez peu de traces historiques pour définir en détail la vie de Lord Percy. Ces témoignages sont principalement constitués par des documents officiels et donnent un aperçu très limité de la vie du dramaturge. Même si des chercheurs ont tenté de spéculer sur certains faits et anecdotes, tentant de distinguer dans ses œuvres des reflets de sa vie intime, nous devons nous résoudre à l'idée que nous ne connaissons de sa personne privée que des détails insignifiants, ou presque. Certains chercheurs ont même affirmé qu'il n'existait pas ou qu'il usait d'une fausse identité. Il est aujourd'hui certain, par exemple, que Ben Johnson est le surnom présumé de Lord Percy pour l'écriture d'un drame en 5 actes (*Queen Mathilda*) et de ce qui fut par conséquent sa dernière pièce (*Hail Magdalena* !)

Mais que Lord Percy soit un nom emprunté ou non, son personnage est et demeure l'une des plus illustres figures de l'histoire littéraire.

Né d'un riche imprimeur de la ville de Bayeux, le jeune Skelton Wright apprend le métier de son père dès le plus jeune âge et devient rapidement son premier ouvrier.

Le milieu confortable dans lequel est né Lord Percy le conduisit vraisemblablement à fréquenter, après l'école secondaire, l'université « King Edward VI » au centre de Caen, où l'enseignement comprenait un apprentissage intensif de la langue et de la littérature latines, ainsi que de l'histoire, de la logique et de la rhétorique. Même si les registres d'inscription n'ont pas survécu, il est dans la logique que Lord Percy ait fréquenté cet établissement. Mais on rapporte déjà à cette époque sa participation régulière à une troupe locale de théâtre pour laquelle il écrit et interprète. Une pièce jouée au manoir royal de Caen en 1581 lui a souvent été attribuée, mais il n'existe aucun témoignage écrit pour corroborer cette hypothèse.

Le 28 novembre 1582, Lord Percy traverse la Manche pour se rendre à Temple Grafton près de Stratford-upon-Avon, où son ami William Shakespeare, un poète mineur rencontré sur les planches en Normandie, prend épouse. Avec deux voisins de la mariée, Fulk Sandalls et John Richardson, il publia les bans de mariage pour signifier que l'union ne rencontrait pas d'opposition.

Le biographe du XVII<sup>e</sup> siècle John Aubrey rapporte le témoignage d'un comédien de la troupe de Lord Percy, racontant qu'il aurait passé quelques années en Angleterre en tant qu'instituteur.

Lorsqu'à partir de 1588, les relations de la reine Élisabeth avec Essex se détériorent et font les délices des ragots de la noblesse, Lord Percy se fait plus souvent présent à la cour, à Londres, mais aussi à la résidence royale de Caen où la reine aime à prendre ses quartiers d'hiver.

Plus tard, divers documents provenant des tribunaux ou des registres commerciaux du duché montrent que Lord Percy est devenu suffisamment riche pour acquérir une propriété dans le quartier caennais de Oldtrough (rive sud de l'Orne, le quartier des théâtres, où il se rend de façon quasi-quotidienne). Mais à cette époque, il possède surtout un immense domaine dans les environs de Bayeux.

Membre du Parlement à partir de 1604, Lord Percy s'élève, tout comme Thomas More et quelques autres, contre les taxes demandées par le roi Henri VII pour la guerre d'Ecosse. Le roi fait emprisonner John More, Thomas More se retire en France (1608), mais Percy ne semble devoir craindre personne et demeure en Normandie sans être inquiéter outre mesure.

Il fut à cette époque soupçonné d'occultisme, d'homosexualité (l'un de ses sonnets confirmerait une liaison avec Philip Sidney) et on lui aurait reproché d'avoir critiqué l'élite dans l'une de ses pièces (*Hail Magdalena* !).

Les historiens s'accordent pour dire que Lord Percy est à l'origine des surnoms attribués à Élisabeth Ière par ses partisans : *Gloriana* et *Good Queen Bess*. C'est cette dernière expression qu'il immortalise dans son sonnet *A Thousand Red Roses for Good Queen Bess*.

Vers 1611, Lord Percy décide de prendre sa retraite, qui s'avéra pour le moins agitée : il fut impliqué dans des démêlés judiciaires à propos de terrains en sa possession.

Lord Percy est enterré dans le chœur de l'Abbaye-aux-Hommes à Caen où son tombeau attire chaque année des dizaines de milliers d'inconditionnels venus de toutes les régions de l'Empire et d'ailleurs.

### **L'œuvre :**

Si le premier Folio de 1625, qui constitue la première édition complète des pièces dans un seul et même volume, permet d'établir le classement traditionnel de l'œuvre de Lord Percy, il est une création qui se détache des autres et les surclasse par son extrême richesse : ***The Crying City***.

Ce recueil de sonnets en prose est considéré comme une œuvre majeure de la littérature de l'Empire. On y trouve des réminiscences de Pétrarque mais aussi des sentiments. L'auteur exprime également la rébellion de l'amant et du poète contre les conventions du pétrarquisme. Il faut noter que la paternité de cette œuvre a elle-même été mise en cause : si les premiers éditeurs de l'œuvre de Lord Percy la lui attribuèrent, dès 1687 l'adaptateur Hubert Sharpe déclarait que Lord Percy n'en était pas l'auteur. En 1905, S.E. Robertson tenta d'établir que cette pièce était en fait l'œuvre de Peele, avec la collaboration probable de Christopher Marlowe. Il est cependant admis, de nos jours, que cette pièce a été effectivement composée par Lord Percy, mais qu'elle fut le résultat d'une révision collective. Ainsi, elle pourrait être une collaboration avec George Peele, comme co-auteur ou re-lecteur.

Extrait de **The Crying City** :

*Of it did she heave long sighs of weariness  
For Caen she felt was like a sad and crying  
City where her sweet suitor in days  
Of old her world had stormed with darts of love.  
Ofentimes, like a carcase spent and done  
Did she peruse the painful case of her idyll.*

*Anon turns she her eyne to glorious Evreux ;  
No more hangs she her pale and pined cheek  
Beside ; instead ablaze her face is set  
By this new sun of grace and truthfulness  
That shineth past that time of year when  
Yellow leaves do hang upon those boughs  
Which shake against the cold of Normandy.*

*Only when summoned up does this remembrance  
Of things past, enswathed and sealed to curious  
Secrecy, make the maiden eye to weep afresh.  
But wipe, please wipe those tears away my summer's day  
For after sunset fadeth in the West  
The sun fires thy skin the other way.*



### Bibliographie :

- Martin Seymour-Camden : Lord Percy's Sonnets, Oxford, Heinemann Educational, 1963
- Jean-Claude Lallias, Jean-Jacques Arnaud, Michel Fournier : Lord Percy, la scène et ses miroirs, Théâtre Aujourd'hui, n°6, Royal Institute Magazine, 1998
- René Girard, " Lord Percy : les feux de l'envie", Grasset 1990
- George Bernard Shaw : The Dark Lady of the Sonnets, 1910

## **4 - La bataille de Falaise**

### Contexte :

En mars 1815, une nouvelle coalition, la septième depuis le début des guerres napoléoniennes, se constitue au Congrès de Vienne pour combattre Napoléon, qui a quitté l'île d'Elbe. Louis XVIII a fui Orléans pour Gand. L'armée des alliés de Wellington et l'armée prussienne de Von Blücher arrivent les premières en Normandie, au plus près de la nouvelle menace.

La bataille de Falaise opposa le 18 juin 1815 l'armée française dite Armée du Nord, commandée par Napoléon I<sup>er</sup>, aux Britanniques et Belgo-Hollandais réunis sous les ordres du duc de Wellington, ainsi qu'aux Prussiens commandés par le maréchal Gebhard Leberecht von Blücher. Les Français disposaient de 59.000 fantassins, 12.600 cavaliers et 246 canons, et les alliés de 56.000 fantassins, 12.000 cavaliers, 156 canons et des renforts prussiens (53.000 hommes).

Précédée par la campagne des 100 jours pendant laquelle se forme la septième coalition, ce que l'on appelle la bataille de Falaise est en fait la succession de plusieurs combats au sud de Falaise, à savoir Cuigny (16 juin), Habloville (16 juin), Grandmesnil (18 et 19 juin) et **Falaise** (18 juin). L'aventure militaire française prend fin avec l'ultime bataille de Bellegarde (1<sup>er</sup> juillet).

### Chronologie des événements :

- 12 juin : Dans la nuit, l'Empereur partit rejoindre son armée massée contre la frontière Normande car ses espions lui avaient appris qu'une partie de la coalition s'était regroupée entre Caen et Falaise. Son plan de campagne était simple : il devait, dès le 16 juin, attaquer les deux armées anglaise et prussienne stationnées en Normandie, les séparer, les battre l'une après l'autre avant de marcher vers l'est où le reste de la coalition ne tarderait pas à venir menacer les frontières de la France.
- 14 juin : L'empereur n'a pas oublié qu'au prix de lourdes pertes la Normandie est redevenue française entre la 2<sup>ème</sup> coalition (1799) et la 3<sup>ème</sup> coalition (1805) sous le Protectorat. Il compte s'appuyer sur les Normands des régions frontalières (majoritairement bilingues et catholiques) afin de déstabiliser la région et d'affaiblir l'organisation des Anglais. Il entreprend donc la publication d'une harangue dans laquelle il emploie tous les moyens oratoires pour rappeler aux fantassins anglais d'origine normande et aux sujets normands de Sa Majesté qu'ils jouirent partie, quelques années plus tôt, des bienfaits de la démocratie républicaine et y gagneraient à rejoindre le camp de l'antimonarchisme. Cette manœuvre de déstabilisation trouve un écho favorable et Napoléon parvient ainsi à rallier 3.000 déserteurs et civils normands dont il forme un escadron auxiliaire.
- 15 juin : A hauteur d'Alençon, Napoléon fait prendre d'assaut l'une des innombrables forteresses qui défendent le sud du duché britannique. A l'annonce de son approche, les troupes anglaises chargées de surveiller la frontière se replient sans combat sur Falaise et l'Empereur peut faire progresser rapidement ses troupes en terrain ennemi.
- 16 juin : Les troupes françaises sont, le même jour, opposées à des unités de Wellington à Habloville (une dizaine de km au sud du champ de bataille de Falaise) et à trois des quatre corps prussiens à Cuigny (une dizaine de km au sud-est d'Habloville). Sur le champ de bataille de Cuigny, les Français sous les ordres de Napoléon mettent les Prussiens de Von Blücher dans la confusion. Simultanément, à Habloville, l'aile gauche de l'armée française, commandée par le maréchal Ney, bloque l'armée britannico-alliée venant à l'aide des

Prussiens qui se battent à Cuigny. Le 18 juin, l'engagement décisif de la campagne a lieu à Falaise.

#### Détail des premiers engagements :

- 16 juin et 17 juin 1815 : de Cuigny et Habloville à Versainville et Grandmesnil

Le commandement de l'aile gauche française (1er et 2e Corps) est confié au maréchal Ney avec la mission de s'emparer d'Habloville. En raison du mauvais temps qui rend le terrain lourd et les routes parfois impraticables, et peut-être aussi en raison d'une lenteur inhabituelle dans la transmission des ordres, Ney perd beaucoup de temps, ce qui permet l'arrivée de renforts alliés.

Avec les 3e et 4e Corps, Napoléon parvient à fixer les Prussiens à Cuigny. Il veut saisir l'occasion pour les neutraliser définitivement. Pour cela, il ordonne au 1er Corps (réserve de Ney) de venir couper les arrières prussiens quitte à retarder la prise d'Habloville. Mal ou non informé de cette décision de l'Empereur, Ney rappelle cette unité qui fera donc un aller-retour en vain, privant ainsi Napoléon d'une victoire décisive sur les Prussiens.

Toutefois, l'armée de Von Blücher perd 12.000 hommes à Cuigny et doit battre en retraite. Le vieux maréchal de 73 ans échappe de peu à la capture mais son brillant chef d'état-major, Gneisenau, organise un repli remarquable sur Grandmesnil. Ce n'est que le lendemain, le 17, que Napoléon confie le commandement des 34.000 hommes de son aile droite au maréchal Grouchy avec mission de poursuivre les Prussiens.

Informé de la défaite des Prussiens, Wellington fait replier ses unités d'Habloville, à 10 km plus au nord sur Versainville où Von Blücher a promis de le rejoindre. Le mouvement se fait discrètement, couvert par la cavalerie. Ney ne s'en aperçoit que le 17 après-midi alors que l'orage transforme le terrain en borbier.

### 18 juin 1815 : bataille de Falaise

Disposition des armées avant la bataille :

L'armée de Wellington, appelée « Armée des Alliés », comprend, à Falaise, 68.000 hommes répartis comme suit : 25.000 Britanniques, 17.000 Belgo-Hollandais, 10.000 Hanovriens, 7.000 Brunswickois, 3.000 Nassauviens et 6.000 hommes de la King's German Legion. Wellington a déployé son armée sur la plaine de Versainville, face au sud. Le dispositif est précédé, d'ouest en est, par trois points d'appui constitués de hameaux barricadés et défendus : Saint-Clair, La Hoguette et Villy.

Le matin du 18 juin, l'armée de Napoléon prend position à environ un kilomètre au sud de la plaine. Le plan de Napoléon est de mener l'attaque principale à l'est et au centre en y incluant le hameau de la Hoguette (centre du dispositif allié). Il fait déployer 80 canons (appelés la grande batterie) devant le Ier Corps.

#### a) L'attaque du IIème Corps contre Saint-Clair :

Afin d'attirer les réserves de Wellington vers l'ouest, le IIe Corps est chargé de lancer, avec uniquement la division Jérôme (commandée par le frère de l'Empereur), une attaque de diversion à l'ouest, sur le hameau de Saint-Clair.

Il a plu toute la nuit. Le terrain détrempé retarde le début de l'attaque. Cela gêne la mise en place de l'artillerie et, par la suite, l'efficacité des tirs ainsi que la progression de l'infanterie et de la cavalerie.

Toutes les attaques françaises de diversion seront repoussées. Saint-Clair devient, toute la journée, une bataille dans la bataille mobilisant inutilement 8.000 hommes du côté français contre 2.000 du côté allié.

#### b) L'attaque du Ier Corps contre La Hoguette :

À 13h00, à l'est, les 80 canons de la grande batterie déployés sur 1.400 m ouvrent le feu. À 13h30, le Ier Corps d'Erlon entame la progression avec ses quatre divisions d'infanterie. Chaque division a un front d'environ 140 m (180 hommes) et une profondeur de 24 rangs.

À l'ouest du dispositif d'Erlon, la division commandée par Quiot est chargée de prendre la Hoguette. Elle est flanquée d'une brigade de cuirassiers du Corps Milhaud.

La Hoguette est fermement défendue par le bataillon du major Baring de la King's German Legion. À l'est du hameau, le général britannique Picton mène une contre-attaque avec des régiments d'infanterie écossais. Wellington charge le commandant de sa cavalerie, Lord Uxbridge, de faire contre-attaquer les brigades de cavalerie lourde Sommerset et Ponsonby (dont les célèbres Scots Greys). Les Français, surpris en plein déploiement sont désorganisés et se replient. Dans leur élan, les deux brigades de cavalerie britanniques vont même jusqu'à attaquer la grande batterie mais elles se font alors décimer par la cavalerie française restée en arrière et sont mises définitivement hors combat.

c) Les charges de la cavalerie française :

À 15h00, après un nouveau tir de la grande batterie, une nouvelle attaque est menée pour s'emparer du verrou que constitue la Hoguette. Suite à la canonnade, Wellington fait replier son centre. Ney croit à un repli général. Il saisit l'occasion pour entraîner tous les cuirassiers de Milhaud suivis par la division de cavalerie de Lefèbvre-Desnouettes dans des charges à l'ouest de La Hoguette, là où l'infanterie alliée est toujours intacte. C'est le fameux affrontement de la cavalerie française et des carrés d'infanterie britannique. C'est aussi l'épisode (exagéré par Victor Hugo) du chemin creux.

Napoléon estime l'action prématurée mais au vu de la situation, il envoie en renfort, à 17h00, le corps de cavalerie de Kellermann et la division de cavalerie de Guyot. Avec la cavalerie déjà engagée, cela fait un total de plus de 10 000 cavaliers français.

d) L'arrivée des Prussiens :

Entre-temps, de 14 à 16h, Napoléon a dû déployer sur son flanc est les divisions de cavalerie Domon et Subervie et le VI<sup>e</sup> Corps de Lobau afin de faire face à l'arrivée de l'avant-garde prussienne. Napoléon avait fait envoyer, dès 10h00, un courrier à Grouchy lui ordonnant de se rapprocher. Le maréchal n'aurait reçu l'ordre qu'à 17h00. Les heures d'envoi et de réception du message, mais aussi son interprétation, font l'objet de discussions entre historiens qui s'accordent cependant à remettre en cause l'efficacité du maréchal Soult, chef d'état-major à Falaise, à transmettre et faire exécuter les ordres de l'Empereur.

e) La prise de la Hoguette :

Sur le front principal, la bataille continue de faire rage. Lors de chaque charge française, les artilleurs britanniques se replient dans les carrés. Les canons alliés, placés en avant, ne sont ni encloués (enfouissement d'un clou dans la lumière de la pièce rendant sa mise à feu impossible) ni emportés si bien qu'ils redeviennent utilisables avant chaque nouvelle charge. Il y en a plus d'une dizaine et Ney a cinq chevaux tués sous lui. Erreur tactique, la cavalerie française n'est pas suivie d'infanterie et le IIe Corps de Reille (moins la division Jérôme engagée à Saint-Clair) n'attaque qu'à 18h30. À ce moment, la Hoguette tombe enfin aux mains des Français. Ney fait avancer des canons qui prennent d'enfilade les positions britanniques. La situation des Alliés est critique. Ney demande des renforts pour en finir mais vu la menace prussienne, Napoléon refuse.

f) Les combats de Fourches :

Sur le flanc est, sous la pression des Prussiens, le corps de Lobau débordé a dû se replier. La division de la Jeune Garde commandée par Duhesme a été envoyée pour reprendre Fourches. À 18h30, elle a même dû être renforcée par deux bataillons de la Vieille Garde qui délogent l'ennemi à la baïonnette. Ainsi, c'est sans tirer un seul coup de feu qu'ils reprennent le hameau normand. Le général Pelet qui les commande y perd la vie mais les Prussiens se replient en désordre, épouvantés.

Protégé à l'est par l'arrivée des Prussiens, Wellington peut récupérer des unités pour renforcer son centre. Aussi, à 19h30, quand Napoléon fait donner la Garde sur les positions alliées, il est trop tard. L'élite de l'élite que constituent les grenadiers de Friant et les chasseurs à pied de Morant (le célèbre général Cambronne en fait partie) ne peut rien contre la conjugaison de l'artillerie, de l'infanterie et de la cavalerie de Wellington. La Garde impériale recule, ce qui crée le désarroi dans le reste de l'armée française.

g) Détail de l'attaque de la garde :

Les trois bataillons ouest, c'est-à-dire les Chasseurs, subissent sur leur flanc gauche le tir des batteries britanniques. Ils affrontent les Guards du général Maitland. Ces derniers se sont dissimulés dans les blés. Dès

que les Français arrivent, ils se dressent et vident leurs armes; 300 hommes du 3<sup>e</sup> Chasseurs s'effondrent. Le 4<sup>e</sup> Chasseurs se porte à la rescousse. Le corps à corps s'engage.

À l'est, les deux bataillons de Grenadiers parviennent à enfoncer la brigade britannique du général Colin Halkett. Toutefois la division belgo-hollandaise du général Chassé surgit, lance une contre-attaque. Le rapport des forces est de 10 contre 1; les Grenadiers sont refoulés. Wellington ordonne alors la contre-attaque à l'ensemble de ses hommes. Submergée, la Garde recule.

La panique envahit l'armée française à l'exception des quatre bataillons de la garde disposés en carrés sur une seconde ligne 500 m en arrière. Ils s'efforcent de recueillir leurs frères d'arme et d'arrêter la contre-attaque que Wellington vient de lancer. Ils ne peuvent que se replier lentement tout en freinant la progression de l'ennemi. Après de rudes combats, les Britanniques les pressent de se rendre. C'est alors que Cambronne aurait lâché son mot.

h) La déroute française :

À 21h00, Wellington et Blücher se rencontrent à Pertheville. Napoléon a fui. Wellington ménage ses troupes épuisées en laissant aux Prussiens la tâche de poursuivre. Wellington rentre à son quartier général, y rédige son rapport et donne à la bataille le nom de l'endroit où il se trouve : Falaise. Les pertes sont estimées à 7.000 morts, 18.000 blessés, 8.000 prisonniers et 220 canons du côté français, et du côté allié à 3.500 morts et 11.500 blessés.

Cette bataille est la dernière à laquelle prit part directement Napoléon Bonaparte, qui avait repris le contrôle de la France durant la période dite des Cent-Jours. Malgré son désir de poursuivre la lutte avec de nouvelles forces qui se reconstituaient, il dut, par manque de soutien politique, abdiquer une nouvelle fois le 22 juin 1815, soit quatre jours après son retour à Orléans, puis prendre le chemin de l'exil sur l'île Sainte-Hélène où il demeura jusqu'à sa mort en 1821.

### Bibliographie :

- Alessandro Lombardini : Falaise, le dernier pari de Napoléon. Flammarion, 2005.

- Victoria Campbell : Story of the battle of Falaise, London, John Murray Publishers, 1861
- Bernard Bailly : Falaise, l'évitable défaite, Editions Racine, Bruxelles, 1998
- Arthemus Statham : Napoleon and Falaise : the Emperor's Campaign with the Army du Nord, 1815, London, Greenhill Books, 1995
- Eva Paxton : Les 4 jours de Falaise, Didier Hatier, 1990

## **5 - Partis politiques normands**

PCN : Parti Conservateur de Normandie. Stephen Cartier (chef de parti et ex Premier Ministre de 2002 à 2006)

ADN : Action Démocratique de Normandie. Thomas McDuff

PLN : Parti Libéral Normand : John Crafty

PTN : Parti Travailleiste Normand : Michel R. Beauchamp : Premier Ministre de 1998 à 2002

PSNN : Parti pour la Sécession de la Normandie du Nord (parti protestant) : Aaron Bowman

PNN : Parti National Normand : Guillaume Lamotte (nouveau Premier Ministre depuis 2006)

NSP : Norman Socialist Party : Toby Carland

Solidarité : Mouvement socialiste de Normandie : Martine Hautmann

Le PCN, l'ADN et le PLN sont les trois grands partis de la droite normande et le PTN le principal parti de gauche. A côté de ces 4 grandes formations politiques, il existe un courant indépendantiste important en Normandie. Ainsi, suite aux élections législatives de 2006, le PNN (Parti National Normand) est devenu le premier gouvernement indépendantiste (mais minoritaire) de l'histoire de Normandie. La Normandie compte par ailleurs deux autres partis indépendantistes : le Norman Socialist Party (NSP) et Solidarité



(Mouvement socialiste de Normandie) qui forment une extrême gauche très active avoisinant les 8 % des voix en 2006. Le PSNN quant à lui est un parti sécessionniste qui réclame la création d'une Normandie protestante et anglophone au sein du duché. Ce parti ouvertement xénophobe considère que la cohabitation avec les Normands catholiques francophones est une menace pour l'identité nationale.

## **6 - Le Parlement normand**

La Normandie est l'une des cinq nations constitutives du Royaume-Uni qui ne possède pas de constitution écrite unique. Depuis sa conquête par Henry VI, la Normandie s'est toujours contentée d'une représentation parlementaire au parlement anglais, puis au parlement unique de toute la Grande-Bretagne qui utilisa les bâtiments et le système institutionnel de l'ancien parlement anglais.

Jusqu'en 1998, la Normandie n'a pas eu de législation spécifiquement nationale, malgré diverses tentatives au cours des ans d'implanter durablement une sorte de Home Rule (cf. le Normandy Act avorté de 1978).

La victoire du Parti Travailleiste en mai 1998 avait assuré la tenue d'un referendum sur la mise en place d'un parlement normand autonome. Tenu en septembre 1998, 65% des Normands votèrent en faveur de son instauration.

Le Parlement naquit à la suite du *Normandy Act* de 1998 voté par le Parlement britannique en conséquence des résultats du référendum tenus quelques mois plus tôt. Cet act expose les sujets sur lesquels Westminster reste compétente, appelés "*reserved matters*" ("sujets réservés"), tels que la Défense, les Affaires étrangères, les politiques fiscales et économiques. Tout ce qui n'est pas évoqué dans les "sujets réservés" tombe automatiquement sous l'autorité de la Normandie, comme la santé, l'éducation, l'administration locale, et tout autre genre de questions. Il s'agit d'une des différences fondamentales entre le Normandy Act de 1998, couronné de succès, et celui de 1978, avorté. Le Parlement est élu par scrutin proportionnel plurinominal, contrairement à celui de Westminster qui utilise encore un scrutin

uninominal majoritaire à un tour. Des élections ont lieu tous les quatre ans pour choisir les 187 députés, appelés Members of the Norman Parliament (MNPs), qui représentent une population de 18 millions de Normands.

### **7 – Grandes dates de l'histoire politique de la Normandie :**

- indépendance de fait de 911 jusqu'à 1204
- domination française de 1204 jusqu'à 1450
- domination et colonisation anglaise à partir de 1450
- sous protectorat français de 1800 à 1805
- occupation allemande de juin 1940 à août 1944

Au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, la Normandie a d'abord joui d'un statut similaire à celui de Jersey avec à sa tête un gouverneur général assistés de 5 baillis en charge des 16 vicomtés normandes (1). Entre-temps, d'importantes vagues de colons anglais grossissent les villes principales et favorisent l'essor de la révolution industrielle. En 1829, la Normandie obtient l'émancipation des Catholiques. En 1918, le mouvement indépendantiste de Sir Humphrey Saint Clair voit le jour : c'est au départ un mouvement d'union rassemblant anglophones et francophones et réclamant simplement une forme de Home Rule. Le mouvement est interrompu en 1939 avec l'occupation allemande mais reprend en 1945. En 1977, à la mort de son père, Sir Humphrey Saint Clair Junior reprend le flambeau jusqu'en 1995, année où il est assassiné par des fanatiques protestants. Depuis 1998, suite au Normandy Act qui signe la naissance du premier parlement autonome en Normandie, le Gouverneur général de Normandie est flanqué d'un premier ministre en plus de ses 5 baillis.

- Elections de 1998 : le PTN remporte les élections.
- Elections de 2002 : le PCN remporte les élections.
- Elections de 2006 : le PNN remporte les élections et promet un référendum sur l'indépendance de la Normandie.
- 2007 à nos jours : Troubles et mise en quarantaine du duché.

- (1) Liste des 5 baillages et 16 vicomtés normandes :
- Baillage de Rouen : vicomtés de Rouen, Pont-Audemer, Auge
  - Baillage de Caen : vicomtés de Caen, Bayeux, Falaise, Orbec
  - Baillage de Cotentin : vicomtés de Coutances, Valognes, Carentan
  - Baillage de Caux : vicomtés de Montivilliers, Caudebec, Arques, Neufchâtel
  - Baillage de Gisors : vicomtés de Gisors, Verneuil

## Annexe

Texte retrouvé au côté du manuscrit de Murat Maublanc et consacré à une interview soi-disant donnée par lui-même à Bernard Cromwell au début du troisième semestre 2007 :

*3 septembre 2007.*

*Plus qu'un chapitre et j'aurais bientôt terminé mon troisième roman de Bernard Cromwell ! Je levai les yeux vers le couloir : des bruits de pas se rapprochaient. J'insérai mon marque-page et m'éclaircis la voix.*

*L'homme à la barbe grise déboucha enfin dans la petite pièce et me dévisagea un court instant à travers ses lunettes à gros foyers. Il me serra la main puis, les salutations faites, me conduisit vers une petite bibliothèque dont les quatre murs étaient tapissés de livres.*

*Il prit place à la table située au milieu de la pièce et je remarquai, en m'asseyant en face de lui, que le mur auquel il tournait le dos était entièrement consacré à ses propres romans. Le rayon du haut présentait les versions originales publiées par la célèbre maison d'édition de Rouen depuis le début des années 1980, les rayons inférieurs recelant quelques unes des innombrables traductions vendues dans le monde entier depuis plus de vingt-cinq ans.*

*L'homme aux quarante best-sellers perçut mon émoi et esquissa un sourire de compréhension. Ne sachant trop par où commencer, je lui sortis la première question qui me passa par la tête :*

*— Monsieur Cromwell, on dit de vous que vous êtes le seul écrivain à avoir...*

*— Bernard, corrigea-t-il. Appelez-moi Bernard, ce sera plus simple.*

*— Bien sûr... Bernard. On dit de vous que vous êtes le seul écrivain à avoir su rendre l'histoire abordable au public de l'Empire et plus particulièrement à celui de Normandie. Qu'en pensez-vous ?*

*— C'est très exagéré, naturellement ! L'histoire n'est pas si inabordable que cela et d'autres se sont distingués dans ce domaine bien avant moi.*

*Il s'interrompit pour nettoyer ses verres de lunettes.*

*— Ceci étant, je pense en effet avoir apporté ma modeste contribution à une meilleure connaissance de l'histoire au sein du duché..., dit-il en rechaussant ses lunettes d'un air amusé.*

*Puis il se leva et marcha vers le rayonnage qui encadrait la fenêtre, sur ma gauche. Il tira un livre vers lui et, à ma grande surprise, un pan du rayonnage s'ouvrit pour laisser apparaître un véritable minibar. Il en retira deux verres et une bouteille qu'il posa sur la table.*

*— Mais nous n'allons pas tourner autour du pot pendant deux heures, déclara-t-il en remplissant les verres. Ce qui vous intéresse, c'est mon dernier livre, n'est-ce pas ? Alors allez-y, posez vos questions et allez droit au but !*

*Trop impatient de lui donner satisfaction, je m'empressai d'avaloir mon brandy. Mais avant d'avoir reposé mon verre, Cromwell enchaînait déjà :*

*— Pourquoi programmer la sortie de ce livre à la veille des élections locales alors que les partis indépendantistes sont au plus haut dans les sondages ? N'est-ce pas la question qui vous brûle les lèvres ?*

*— Je... J'allais vous le demander, en effet.*

*— Eh bien je vais y répondre : le projet des indépendantistes me paraît non seulement infondé mais aussi très dangereux pour l'avenir de notre nation. Or, il n'y a rien de tel qu'un roman historique bien documenté pour ouvrir les yeux aux électeurs du duché et les convaincre que ce qui leur est proposé aux urnes n'est rien d'autre qu'une voie sans issue !*

*Je griffonnai sa déclaration en réfléchissant à ma prochaine question, mais il me devança une fois encore :*

*— La place de la Normandie est au sein de l'Empire, asséna-t-il, et je refuse de croire qu'elle puisse un jour se retrouver livrée à elle-même sur le continent.*

*— Mais... tous ces ouvrages derrière vous, Bernard, n'ont-ils pas contribué, ces vingt dernières années, à conforter les Normands dans l'idée qu'ils forment une grande nation ?*

*Il haussa les sourcils.*

*Je continuai :*

— *Je veux dire : n'ont-ils pas contribué à cet élan patriotique qui anime aujourd'hui les partis d'indépendance et agite les populations dans les régions frontalières ?*

*Avec une moue dubitative, l'écrivain embrassa du regard le rayonnement qui contenait son œuvre traduite dans toutes les langues.*

— *Vous prêtez bien des qualités à mes ouvrages ! Toujours est-il que l'on peut célébrer la grandeur d'une nation sans pour autant souhaiter son indépendance. D'ailleurs, si vous les avez lus attentivement, vous aurez remarqué qu'il n'est pas un seul de ces livres où je ne rappelle à quel point le destin du duché a toujours été lié à celui de l'Empire.*

— *Les cinq millions de frontaliers sont pourtant convaincus que le temps de l'union est révolu et que la Normandie peut enfin voler de ses propres ailes...*

— *Ah ! s'exclama Cromwell d'un ton railleur. Imaginez donc ces adorateurs de la France en train de gouverner ce pays. Et pourquoi pas une Normandie francophone pendant que nous y sommes ?*

*Il avala son brandy d'un trait et regarda dans le vide.*

— *En même temps, reprit-il pensivement, cela pourrait servir de contexte à un nouveau thriller...*

— *Bon, si je vous comprends bien, résumai-je, vous rejetez toute implication de vos écrits dans l'évolution de l'opinion publique normande ces dernières années. Cela dit, vous avez quand même espoir de refroidir les ardeurs des nationalistes avec votre dernier livre ?*

— *On peut dire ça comme ça, en effet.*

— *C'est intéressant ! Cela voudrait donc dire que « The Philosophy of Decomposition » est un roman en rupture avec les précédents. Dans ce cas, accepteriez-vous le qualificatif d'« œuvre engagée » pour ce livre ?*

*Cromwell leva les yeux au ciel tout en haussant les épaules.*

— *Gardez vos cheveux sur la tête, comme on dit chez nous ! Pourquoi vous emballer avec un tel vocabulaire ? « The Philosophy of Decomposition » est avant tout une fiction. Bien documentée, certes, mais une fiction.*

— J'entends bien, Bernard. Mais tous les critiques (et même les lecteurs les moins perspicaces) ont reconnu dans vos personnages principaux le vieux Saint Clair et son fils, sans parler de leur cercle de fidèles dont vous vous êtes contenté de changer les noms. Comment peut-on encore parler de fiction dans ces conditions ?

— Tenons-nous en aux faits : j'ai écrit un roman ayant pour cadre la Normandie du siècle dernier et pour personnages centraux des rebelles à l'autorité de Londres, comme d'autres l'ont fait avant moi...

— Il s'agit donc simplement d'un pamphlet anti-indépendantiste ?

— Ah ! grogna Cromwell. Vous n'êtes pas français pour rien, vous. Toujours à vouloir étiqueter tout ce qui bouge. Si vous continuez comme ça, vous n'aurez pas grand' matière pour rédiger votre article...

Je m'abstins de relever et poursuivis sur ma lancée :

— Pourquoi avoir situé la fin de votre roman à l'année 1995 ? Vous auriez pu continuer le récit jusqu'à nos jours et imaginer, par exemple, les événements qui attendent la Normandie après le référendum ?

— Je n'ai pas dit que j'avais envie de recevoir des pavés dans mes fenêtres, plaisanta-t-il. Les lettres d'insultes que je reçois depuis plusieurs semaines me suffisent déjà amplement. Non, achever ce roman sur l'année 1995 était idéal.

— Pourtant, imaginer la suite n'aurait pas nui à vos ventes, bien au contraire.

— Mes ventes se portent bien, soyez tranquille ! Et puis, terminer le récit d'une aventure indépendantiste par la mort de son leader, quelle meilleure fin pourrait-on espérer ?

Comme je soutenais son regard, il détourna le sien vers la bouteille de brandy et se resservit un verre.

— On vous dit proche de Aaron Bowman, le chef des extrémistes protestants, est-ce vrai ?

A voir sa tête, je devinaï que j'avais visé juste.

— Aaron compte en effet parmi mes amis. Mais on peut fréquenter quelqu'un sans adhérer à toutes ses idées.

— *Son implication dans le meurtre de Saint Clair ne vous a donc jamais incité à mettre un peu plus de distance entre vous deux ?*

— *Son implication ? Il a simplement été entendu comme témoin, pour autant que je sache. Et en ce qui me concerne, je vois surtout en lui l'un de ces grands témoins de l'histoire, l'un de ces rares privilégiés qui ont vu les événements en train de naître et de s'accomplir alors que vous et moi devons nous contenter de les imaginer après coup, de les reconstituer quand tout est joué. De ce point de vue, c'est quelqu'un de très fréquentable !*

— *Pourtant, Guillaume Lamotte, votre actuel Premier Ministre, a déclaré avoir reçu des menaces de mort de sa part...*

— *Des menaces de mort ? Ce papiste n'est vraiment plus à une invention près quand il veut se faire passer pour une victime.*

— *Il a également fustigé votre livre comme un appel au crime contre sa personne...*

— *Encore un qui confond la réalité et la fiction ! C'est à se demander comment un esprit aussi faible peut prétendre gouverner le duché. S'il s' imagine qu'il suffit de dire une chose pour qu'elle soit vraie...*

— *On peut narrer une histoire en vue d'agir sur le cours des événements, vous l'avez admis tout à l'heure à propos de votre livre.*

— *Une fiction bien conçue peut aider à corriger certaines idées reçues, c'est exact, approuva-t-il calmement.*

— *Le Norman Telegraph a récemment publié un article sur le rôle de votre œuvre dans la montée des extrémismes en Normandie. J'imagine que vous l'avez lu ; qu'en avez-vous pensé ?*

— *J'en dis que les journalistes pêchent par excès de spéculation. Vous verrez qu'un de ces jours ils affirmeront que j'écris depuis plus de vingt ans sous la dictée de Bonman. Maudits journalistes !*

*Je soutins à nouveau son regard quelques secondes et son rictus de mépris s'effaça de son visage.*

*— Je ne disais pas cela pour vous, bien sûr.*

*Je décidai de changer de sujet.*



— J'ai épluché toute la presse normande de ces dernières semaines et je n'ai trouvé aucun commentaire de votre part sur la disparition du mystérieux manuscrit de Lord Percy. Or, d'habitude, vous êtes la première personne que les journalistes interrogent lorsqu'un événement littéraire et historique de cette envergure s'empare de l'actualité. A quoi doit-on votre silence sur ce sujet ? Traduit-il un parti pris de votre part ?

— Disons que je n'étais pas très disponible à cette époque en raison des préparatifs liés à la sortie imminente de mon livre. En fait, je m'étais isolé sur l'île de Sark pour y mettre la dernière main en toute quiétude.

— Je vois. Cela dit, vous ne semblez pas particulièrement déplorer la perte de ce manuscrit unique.

— Oh là ! Je vous arrête tout de suite : il n'a pas été officiellement authentifié comme étant de la main même de Percy. Il pourrait aussi bien s'agir d'une imitation du grand homme par un habile lettré élisabéthain ; allez savoir !

— Donc, c'est bien cela : pour vous ce n'est pas une grande perte ?

— Si ce manuscrit est authentique, il ne tardera pas à refaire surface un jour ou l'autre. Soyons patients.

— C'est un point de vue intéressant.

— Je dirais plutôt « rationnel ».

— Les unionistes ont été soupçonnés d'être derrière le vol. Quelle est votre opinion là-dessus ?

— Je ne vois pas très bien ce qu'ils gagneraient à faire une chose pareille ! En revanche, les hommes de Lamotte auraient très bien pu faire le coup.

— Comment cela ?

— C'est très simple : les indépendantistes exècrent tout ce qui peut rappeler les liens essentiels qui unissent la Normandie à la couronne d'Angleterre, comme cet amour supposé entre le poète normand et la reine.

— Il m'a plutôt semblé que le rappel de cette idylle embarrassait surtout les unionistes et les sécessionnistes qui y voient une atteinte à la respectabilité de l'institution royale et du chef de l'Eglise protestante...

— Mmm... Finalement c'est un vol qui arrange beaucoup de gens. Cela ne va guère faciliter les recherches des enquêteurs, ironisa-t-il.

J'allais lui répondre quelque chose, mais son brandy commençait à m'engourdir l'esprit. Je me frottai les paupières et m'entendis questionné à mon tour :

— A vous, maintenant : lequel de mes romans vous a le plus emballé ?

La tête me tournait. Je n'arrivais même plus à réfléchir.

— Allons, soyez franc. Et n'ayez pas peur de dire ce que vous pensez.

— Eh bien en réalité, je n'en ai lu que trois pour l'instant. Enfin, deux et demi pour être précis : celui sur la bataille contre l'Invincible Armada...

— « Le Crépuscule d'un Empire », oui...

— Celui sur la bataille de Formigny...

— « Southward Ho ! »

— Et là je dévore celui sur la bataille de Falaise, fis-je en lui montrant la couverture du roman glissé dans la poche intérieure de ma veste.

— « L'Aigle brisée ».

— Je crois que j'ai un faible pour celui-là. L'intrigue est particulièrement bien construite et le récit m'a tenu en haleine depuis le premier chapitre. Pour être honnête avec vous, Bernard, j'ai presque hâte de terminer cette interview pour pouvoir reprendre ma lecture là où je l'ai laissée à votre arrivée tout à l'heure...

L'écrivain éclata de rire.

— Comme je vous envie ! Pour ma part, il y a beau temps que je ne trouve plus rien à me mettre sous la dent. C'est triste à dire, mais les auteurs de notre époque ne font rien d'autre que paraphraser leurs aînés en vous ressortant la énième version de telle grande guerre ou tel événement historique. J'aimerais tellement...

Il semblait chercher ses mots.

— Oui ?

— J'aimerais tellement pouvoir à nouveau m'émerveiller à la lecture d'une campagne militaire inédite. Or, la source s'est complètement tarie.

— Je ne vous suis pas...

— Ce que je veux dire c'est que l'histoire s'est pour ainsi dire figée ces dernières décennies, suite à l'œuvre de pacification de Charles III. Elle ne semble plus en mesure de produire cette matière événementielle dont je me suis nourri pendant plus de vingt ans. C'est vraiment... Comment dit-on dans votre langue, déjà ?

Il mordilla un coin de sa moustache avant d'esquisser un sourire :

— Ah oui : c'est vraiment la Bérézina !

Il resta silencieux un moment, le regard plongé dans son brandy.

— Vous n'êtes pas le seul à dire du mal de la Pax Britannica, Bernard, c'est certain. Pour autant, je crois bien que c'est la première fois que je l'entends critiquée sous cet angle.

Il me dévisagea d'un air étrange, puis me répondit :

— Comme vous le savez, je voue un amour sans borne à notre Empire. Mais avouez que cette paix semble interminable. Cette histoire sans heurts qui en résulte n'a vraiment rien de très... sexy.

Erik S. Larsen est aussi l'auteur de :



La Grande Inversion



La Seconde Bataille

Plus d'informations sur ces romans  
aux adresses suivantes :

<http://lagrandeinversion.site.voila.fr/>

<http://lasecondebataille.site.voila.fr/>

Imprimé par :  
Publicaciones Digitales S.A.  
C/ San Florencio, 2  
41018 Sevilla  
Spain